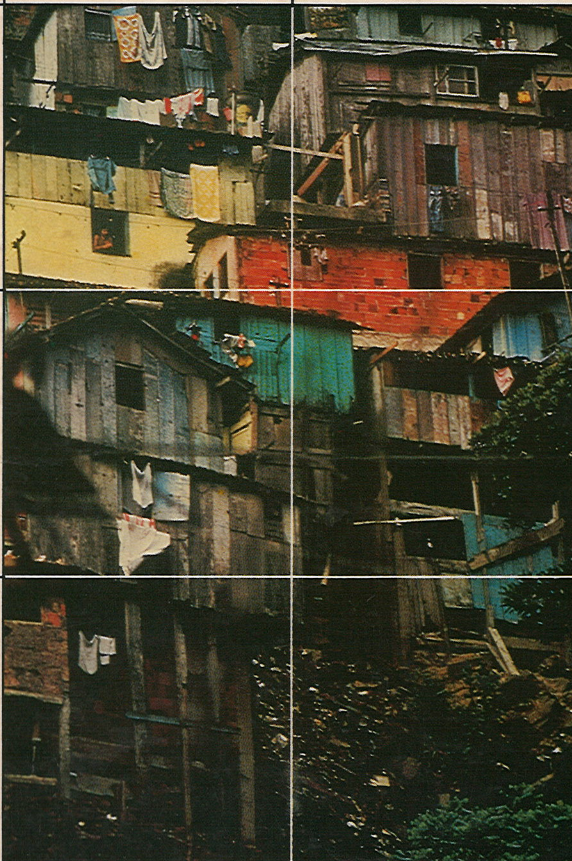
Didier Drummond



# Architectes des favelas

Préface
Bernard Granotier

dunod

Les pratiques de l'espace

250DA



y

## Les pratiques de l'espace

**Didier Drummond**
Architectes des favelas

**Marc Mimram**
Structures et formes. Étude appliquée à l'œuvre de Robert Le Ricolais *(à paraître)*

**Xavier de La Salle**
Espaces de jeux. Espaces de vie *(à paraître)*

Didier Drummond

# Architectes des favelas

Préface
Bernard Granotier

dunod

En couverture, favela de la Rocinha (Rio)
© Association « Padre Anchieta »

Maquette de couverture
et de mise en page
N. Boris et F. Novati

---

*La précieuse collaboration de Mme A.L. La Rovera et l'attention vigilante de Mme F. Castres Saint Martin ont permis la réalisation de cet ouvrage.
Qu'elles en soient ici très vivement remerciées.*

---


ISBN 2-04-012091-2

# Préface

D'après une estimation de la banque mondiale, en 1980, la pauvreté absolue en milieu urbain dans les villes du tiers monde concernait au minimum 250 millions d'individus. Dans les taudis, bidonvilles et colonies de squatters, les symptômes de la misère se retrouvent en Amérique Latine, Afrique ou Asie du Sud : égouts à l'air libre, accumulation de détritus à proximité des habitations, malnutrition, délinquance, absence d'infrastructures et d'équipements sociaux, dégradation de la santé et de l'hygiène. Plus grave encore, la « bidonvillisation » s'étend à un rythme alarmant. Elle suit la loi des doublements : tandis que la croissance démographique des pays pauvres oscille entre 2 % et 3 % par an, la croissance urbaine est deux fois plus forte, soit 4 % à 6 % et l'extension des zones insalubres encore deux fois plus rapide, entre 8 % et 12 %. Il y a là un délicat problème d'aménagement du territoire et d'allocation des ressources car c'est la misère rurale qui nourrit le flux de l'exode rural et donc la misère urbaine. On ne peut plus continuer la politique du pire qui consiste à laisser les groupes sociaux les plus démunis s'entasser dans des taudis urbains, sous prétexte que l'extrême précarité des conditions de vie découragera les paysans pauvres de venir en ville.

Au Brésil, l'observation des favelas péri-urbaines montre la face cachée du miracle économique. Les grandes villes sont littéralement ceinturées par une couronne de misère, véritable univers parallèle, qui est décrit ici à travers l'étude du quartier la Rocinha en banlieue de Rio de Janeiro. L'habitant, le favelado, invente sa propre organisation de l'espace, au carrefour de la débrouillardise individuelle et des références au milieu rural d'origine. Didier Drummond nous fait assister à la naissance et à l'évolution de simples baraques peu à peu améliorées et renforcées. Les études de cas détaillent les techniques et matériaux de construction employés dans cette « architecture sans architectes ». Le témoignage vécu — l'auteur est un des rares européens à avoir, durant un an, participé à la vie quotidienne d'une favela — complète opportunément les données officielles insuffisantes : après des années d'efforts et d'épargne, certains favelados parviennent à bâtir une maison en dur; ils copient jusqu'à la caricature le modèle résidentiel des quartiers riches.

L'analyse des pratiques collectives — en particulier pour l'appropriation de l'espace du quartier — met en relief l'ingéniosité des habitants et leur capacité de prendre en charge leurs propres affaires. La vie sociale naît par regroupements d'affinités, de régions d'origine ou de familles. Comme dans presque tous les bidonvilles du tiers monde, les liens communautaires, l'entraide, les échanges de service entre voisins viennent pallier le manque d'équipements. C'est aussi la base d'une action revendicative auprès des collectivités locales et des pouvoirs publics — ici la Préfecture de Rio — pour que l'occupation irrégulière des sols soit légalisée. En l'absence de schéma directeur, un urbanisme spontané aboutit à une grande diversité des zones qui composent la Rocinha. Artisans et commerçants, petits métiers et occupations temporaires constituent ici comme à Dakar, Lagos ou Manille, ce qu'il est convenu d'appeler « le secteur informel » de l'économie urbaine, étroitement lié, par des rapports de dépendance, au secteur moderne.

En fait, ce que montre Didier Drummond c'est que l'image de la favela apparaît beaucoup plus complexe que les clichés sociologiques sur la marginalité ou le caractère anomique des bas-quartiers. L'exploitation de la favela par la ville d'asphalte se double d'une exploitation des favelados pauvres par les favelados enrichis. Cependant des rapports de solidarité se créent aussi, surtout au niveau du voisinage. À quoi s'ajoutent les activités communautaires induites par les initiatives de groupes religieux, notamment catholiques. Au niveau politique enfin, les manœuvres des partis visent à récupérer le vote des favelados qui, de leur côté, s'efforcent d'exprimer eux-mêmes leurs propres exigences. À l'heure où les bidonvilles se multiplient dans le tiers monde, certains gouvernements de pays pauvres refusent de considérer avec lucidité les tenants et les aboutissants de la pauvreté urbaine. Ici et là, les autorités ont parfois poussé le cynisme jusqu'à dresser des palissades autour des taudis pour que la vue des touristes ne soit pas blessée par le spectacle de l'envers du décor. Il importe tout au contraire d'intégrer ce problème dans le champ de réflexion de l'architecture, de l'urbanisme et de la sociologie. Il est aussi nécessaire de soutenir les tentatives locales d'une participation populaire à la réhabilitation des quartiers sous-équipés et sous-intégrés. Le livre de Didier Drummond contribue à cette prise de conscience.

Bernard GRANOTIER

# Table des matières

# Introduction

**Rio de Janeiro, « cité merveilleuse »**

La ville de Rio de Janeiro, ancienne capitale du Brésil, est caractérisée comme la plupart des grands centres urbains d'Amérique Latine par un découpage urbain qui reflète les strates de la société brésilienne. Comme nous pouvons le voir sur le plan schématique, le relief accidenté a favorisé le partage de la ville en trois zones distinctes :

1) Une zone résidentielle, communément appelée « Zone Sud » et réservée aux classes riches de la société. Cette zone forme une sorte de long ruban d'édifices de luxe qui se développent sur une fine bande de terre plane entre la montagne et la mer, suivant l'axe Copacabana — Ipanema — Leblon.

2) Un centre, charnière, « point de passage obligé » entre la Zone Sud et la Zone Nord, lieu des sièges sociaux, des banques et des ambassades, ville administrative, siège du pouvoir économique et politique.

3) Une zone « poubelle », appelée « Zone Nord », sorte d'interminable banlieue qui se développe le long des axes d'accès au centre et où se retrouvent pêle-mêle quartiers prolétaires, zones industrielles, université, aéroport... en un mot, tout ce qui ne trouve pas place dans le centre ou la Zone Sud.

Ce découpage paraît grossier et pourtant la séparation en deux espaces d'habitation que l'on pourrait caricaturalement nommer zone riche et zone pauvre serait parfaite si elle n'était pas perturbée par des bidonvilles — indiqués symboliquement par des taches foncées sur le plan — caractéristiques par leur aspect et leur situation illégale. On les appelle les *favelas* [1].

En général situées sur les pentes des *morros* [2], inversant de ce fait le modèle américain où le degré de richesse se juge à l'altitude à laquelle on habite, les favelas sont au nombre de 300 et font de Rio de Janeiro la ville d'Amérique Latine qui compte le plus grand nombre de bidonvilles.

Apparues vers 1930 à Rio, les favelas abritent aujourd'hui pratiquement deux millions de *favelados* [3], environ le tiers de la population de Rio. Cette population formerait à elle seule la troisième ville du Brésil après Sao Paulo et Rio! En l'espace de 40 ans, la ville s'est ainsi couverte de favelas toujours grandissantes, menaçantes pour beaucoup, admirables pour d'autres et habituelles pour ceux auxquels le voyage a permis de rencontrer d'autres villes de pays sous-développés.

En effet, il est difficile d'aborder un bidonville sans affronter de nombreux *a priori,* car si la favela suscite attention et réactions, elle réveille des stéréoty-

1. Le mot *favela* désigne une plante qui poussait sur la colline qui accueillit le premier bidonville de Rio. Par extension le nom de cette plante désigne tous les bidonvilles de Rio et du Brésil.

2. *Morro,* colline aux pentes abruptes.

3. Nom donné aux habitants des *favelas.*

pes idéologiques et rarement provoque la réflexion. Au long de cette étude, nous tâcherons de toujours faire la part de ces idéologies qui transforment notre vision. Nous pouvons déjà nous débarrasser de plusieurs attitudes qui ont pour caractéristique d'observer la favela de l'extérieur. La première d'entre elles correspond à une approche poétique, vision de touriste occidental en quête d'exotisme qui voudrait décrire la favela comme le fit Stefan Zweig pendant l'entre-deux-guerres.

*« ... Les favelas, ces magnifiques et pittoresques abris de nègres, se localisent sur les collines de la ville comme des nids grouillant de moineaux... on devrait conserver au moins un vestige de ces favelas dans la mosaïque kaléidoscopique de la ville, comme un document de la vie naturelle au milieu de la civilisation* [4]. »

La vision du politique est plus pragmatique, mais tout aussi réductrice et superficielle, elle s'exprime par exemple à travers le Bulletin officiel du Secrétariat des services sociaux de la ville, qui définit la favela comme :

*« Un groupe d'habitations de haute densité, construites de manière désordonnée avec un matériel inadéquat, sans services publics et sur des terrains utilisés de manière illégale sans le consentement du propriétaire. »*

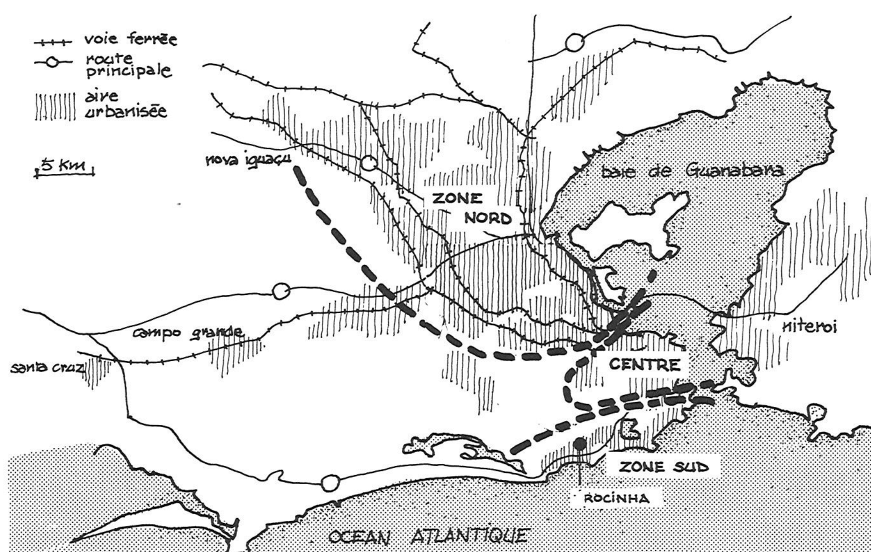
Cette vision du pouvoir n'est préoccupée que par des aspects légaux et moraux. Elle ne retient des favelas que des images de désordre, d'enfants abandonnés, de femmes portant de l'eau dans des bidons posés sur leur tête, d'hommes sans travail, marginaux, criminels, voleurs et parasites. La favela est considérée comme une fourmilière humaine congestionnée où l'immoralité est de règle, où les égouts passent à l'air libre entre des baraques immondes qui portent préjudice à la beauté de la ville. Cette vision consiste à isoler la favela, à la marginaliser dans ses différences et à la dénoncer comme un ghetto hors la loi où il faut mettre bon ordre.

Une autre approche caractérise certains idéologues de gauche qui considèrent la favela comme un modèle de convivialité, ou comme une anticipation de la société idéale. Elle devient alors le lieu de convergence, la poubelle de nombreux mythes. Elle apparaît comme une ville marginale modèle dotée d'une organisation démocratique où la solidarité populaire unit tous les habitants dans une vaste communauté consciente de sa condition et de sa force dans le processus de lutte des classes. Cette vision, un peu romantique, n'a malheureusement pas de prise sur la réalité et de surcroît elle participe du même type de logique intellectuelle que la vision du pouvoir qui consiste à faire de la favela une entité marginale en conflit avec la ville.

Ces trois « visions extérieures », fort répandues, ont l'inconvénient d'être partielles et réductrices; elles ont le mérite de trahir, d'opposer ou d'associer des idéologies contradictoires et enfin, l'avantage d'être tout à fait insuffisantes. Nous tâcherons ici de confronter ces « visions extérieures » à une « vision intérieure » que l'expérience de la réalité quotidienne de la favela permettra, du moins l'espérons-nous, de rendre moins partielle.

4. Stefan Zweig, *Brasil, pais do futuro,* Rio de Janeiro, Guanabana, 1941, p. 296 (traduction D. Drummond).


venezuela
guyane
colombie
equateur
EQUATEUR
brésil
8 512 000 KM2
perou
bolivie
paraguay
rio de janeiro
TROPIQUE
chili
argentine
uruguay
BRESIL


voie ferrée
route principale
aire urbanisée
5 km
nova iguaçu
ZONE NORD
baie de Guanabara
campo grande
santa cruz
niteroi
CENTRE
ZONE SUD
ROCINHA
OCEAN ATLANTIQUE
RIO DE JANEIRO
plan schématique

## Du discours sur les bidonvilles

Deux raisons principales nous ont poussé à réaliser ce travail : le désir d'apprendre le métier d'architecte et le souci d'appréhender l'un des plus grands problèmes urbains des pays en voie de développement.
L'intérêt que peut porter un architecte pour des bidonvilles peut paraître ridicule, voire totalement déplacé si ce même architecte a l'outrecuidance d'affirmer qu'il est allé dans une favela apprendre l'architecture qu'aucune école n'était capable de lui enseigner et que, de fait, il y a appris à comprendre loin de tout académisme et de toute mode bavarde quelques règles élémentaires que pouvait lui enseigner une architecture de survie, simplifiée à l'extrême et où le moindre geste constructif est empli d'une signification lourde, vitale, essentielle.

Déçus par la médiocrité de la production architecturale, par sa laideur et par la prétention de nos aînés qui au sortir de la guerre massacrèrent sans vergogne les paysages de France, nous voulions découvrir sous les tropiques ce qu'il est maintenant convenu d'appeler « l'architecture sans architecte », observer et apprendre notre métier au milieu de ces hommes sans éducation, le plus souvent analphabètes, ces « architectes aux pieds nus » qui possèdent une étonnante science de l'espace.

De l'intérêt porté aux bidonvilles naquit aussi la seconde raison de cette étude. En effet, une première approche nous fit comprendre que le problème dépassait l'échelle d'une favela et qu'il s'agissait d'un phénomène urbain d'une ampleur considérable, typique des grandes métropoles de l'hémisphère sud et jusqu'à présent négligé ou pour le moins survolé par les spécialistes. Les chiffres sont saisissants. La proportion des habitants de taudis croît dans les continents du Tiers Monde à un rythme impressionnant et représente déjà environ 45 % de la population de Mexico ou d'Ancara, 40 % de la population de Lima ou de Santiago... soit environ 500 millions d'hommes qui, à travers le monde, vivent dans des conditions inhumaines au milieu de ces grandes capitales à l'occidentale, cotoyant chaque jour l'abondance et la richesse d'une minorité dirigeante. Le problème est donc planétaire et — malgré la particularité de leur situation sur des collines fortement en pente (phénomène que l'on ne retrouve nulle part à une telle échelle) — les favelas de Rio de Janeiro ont les caractéristiques de tous les taudis du monde. L'analyse de l'une d'entre elle nous permettra d'imaginer ou de mieux comprendre la réalité des bidonvilles de l'Extrême-Orient ou de l'Afrique.

Existe-t-il des solutions? Le défi que lance à notre société post-industrielle l'appauvrissement croissant du « plus grand nombre » des pays du Tiers Monde mérite d'être à nouveau démontré. D'ici à l'an 2000, notre génération devra construire autant d'abris que toutes les générations de l'humanité depuis le début de notre ère... face à ce défi, que font les pouvoirs publics, que proposent les architectes? L'étude de la favela nous apportera quelques outils de travail et de réflexion pour tenter de répondre.

Afin de mener à bien cette étude, il nous a paru indispensable de partager pendant plusieurs mois la réalité quotidienne des habitants des bidonvilles. Alors qu'il est pratiquement impossible à quiconque de pénétrer dans les favelas sans risquer d'y laisser le peu que l'on possède sur soi ou parfois sa vie, nous avons eu la chance de pouvoir être accueilli et accepté dans une des plus importantes favela de Rio, la « Rocinha ». Le présent texte est donc le fruit de nombreuses observations accumulées au long des jours. Le com-

plète une étude rigoureuse de quelques exemples de baraque, qui nous semblaient révélatrices des pratiques spatiales des habitants de la favela et de la qualité architecturale des espaces produits. Ainsi, en observant, interrogeant et participant même à certaines constructions, nous avons tâché de découvrir la favela de l'intérieur et oublié les *a priori* que la vision européenne avait fait naître. Par la suite, nous avons tenté de comprendre les déterminismes économiques et politiques qui sont à l'origine de la naissance et de la croissance des favelas.

En rassemblant ces informations, il nous est apparu que la spécificité d'un regard d'architecte répondait à plusieurs questions fondamentales.

D'une part, ce travail peut apporter un éclairage nouveau sur un phénomène dont seuls quelques sociologues se préoccupent. Ignorés ou regardés avec mépris par la majorité des architectes et des urbanistes, les bidonvilles expriment pourtant la renaissance paradoxale d'une architecture populaire au cœur d'une urbanité qui l'a combattue et détruite. L'organisation spatiale de la favela, son architecture et les pratiques de l'espace qu'elle engendre permettent de lire avec précision la réalité quotidienne des *favelados,* et les relations qu'ils entretiennent avec la « ville d'asphalte ». De manière tangible, l'étude des formes et des espaces de l'habitat de la favela montre l'évolution que connaît un bidonville depuis sa naissance, à travers une lente intégration au modèle urbain. La description que nous ferons dépasse donc l'intérêt d'une simple photographie à un moment quelconque; elle apporte une méthode de lecture des espaces et des pratiques spatiales dans le temps.

D'autre part, nous espérons pouvoir aider ceux qui ont la charge de penser et de concevoir des solutions de remplacement des bidonvilles. Jusqu'à présent, les pouvoirs publics ont parfois fait appel à des architectes pour construire des logements de remplacement mais, à de très rares exceptions près, ces réponses architecturales sont étonnantes de pauvreté et de médiocrité : immeubles barre, cité de transit, HLM de la pire espèce... les exemples d'inadaptation chronique des logements aux habitants ne manquent pas. Rares sont ceux qui ont réellement essayé de comprendre la vie des bidonvilles avant de proposer des solutions de relogement. Or en démontrant les qualités spatiales et architecturales de la favela, nous verrons combien elles représentent déjà, malgré la misère et l'absence d'infrastructure, une réponse adaptée au problème du logement des migrants attirés par les villes. Nous verrons que les bidonvilles ne sont pas seulement des cancers ou des ghettos et que, dans bien des cas, ils mériteraient d'être « réhabilités » au moyen de travaux d'assainissement qui les rendraient habitables avec dignité.

Le taudis n'est taudis que par les contraintes extérieures qui sont imposées à ses habitants et il ne suffit pas de le détruire pour supprimer la misère. Ainsi, cette étude démontrera-t-elle l'extraordinaire capacité des plus pauvres à résoudre eux-mêmes leur problème de logement dans la mesure où leur en sont donnés les moyens.

Accès libre aux terrains à bâtir, mise à disposition de matériaux, assistance technique et implantation d'infrastructures devraient être les quatre axes d'une politique réaliste. Mais cette remise en question du mode d'intervention des pouvoirs publics et des « spécialistes » passe aussi par une critique du modèle occidental. En effet, nous verrons plus loin comment les favelados qui connaissent les techniques traditionnelles de construction adaptées à leur situation subissent les effets néfastes du modèle urbain et délaissent petit à

petit leurs modes d'occupation de l'espace jusqu'à la perte d'identité culturelle et l'abandon de leur propre créativité. Promouvoir ces techniques traditionnelles, imaginer de nouvelles technologies appropriées aux besoins des plus pauvres et permettant au plus grand nombre l'accès à un abri digne, concevoir les mécanismes d'une participation sociale à l'image du processus spontané qui est la base de l'organisation des favelas, ces trois axes nous paraissent être les thèmes de recherches essentiels pour le politique et l'architecte.

Au long de ces pages, nous nous abstiendrons volontairement de proposer des solutions ou d'élever le débat aux racines politiques et économiques du problème mais nous présenterons des matériaux de réflexion et de travail issus de l'observation d'un phénomène critique.

Enfin, l'intérêt de cette étude réside aussi pour nous dans la remise en question de notre pratique professionnelle. Comme un biologiste peut rêver de voir se former la première cellule d'un organisme complexe, nous avons eu la chance d'observer la construction d'abris précaires, expression immédiate d'un besoin vital, et de voir cet habitant évoluer dans le temps vers une complexité spatiale et symbolique croissante. En ce sens, les favelas ont été nos universités. Elles nous ont montré à quel point l'organisation spatiale était déterminante dans la vie de quiconque et qu'à ce titre le pouvoir d'un architecte nous paraissait tout à fait usurpé en regard des capacités créatrices de l'homme de la rue, conscient de ses besoins et de son droit politique légitime à une participation et à un contrôle de la production du cadre bâti. A cet égard, la favela est pour nous un modèle qui anime notre espoir de pratiquer une architecture du quotidien, véritablement au service des besoins et des désirs de chacun...

Notre démarche se déroulera en trois temps :

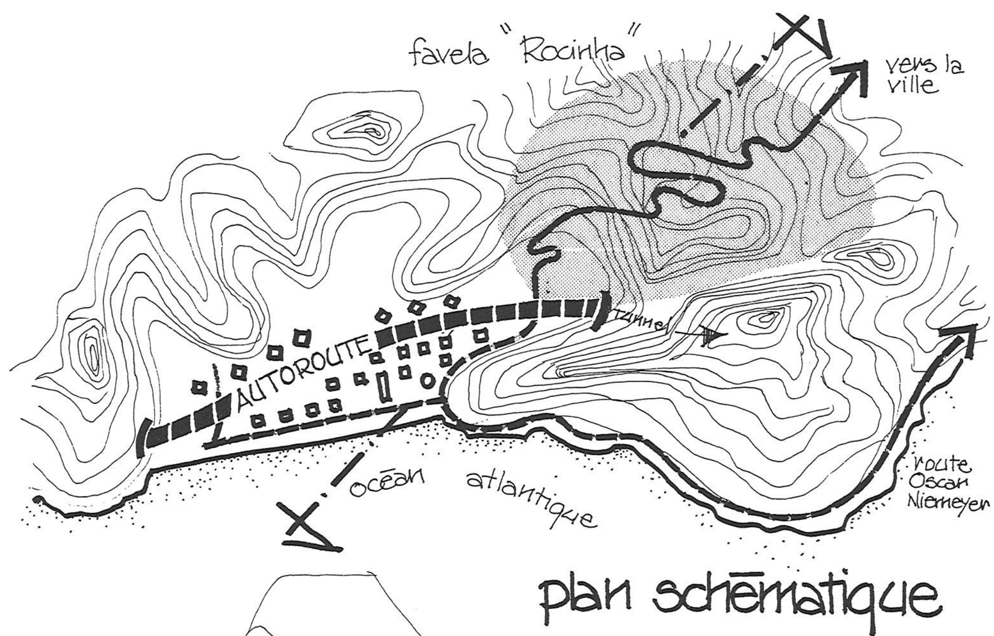
Nous tâcherons tout d'abord de mieux comprendre les raisons de la naissance et de la croissance des favelas à Rio grâce à une rapide analyse de l'exode rural et des relations économiques qui lient les favelados à la ville de Rio. Parallèlement, nous étudierons l'évolution de l'habitat de la favela Rocinha depuis sa naissance comme si nous suivions une famille de migrants depuis son arrivée à la ville. Chacune des étapes de cette évolution sera illustrée par des relevés graphiques de baraques dont nous décrirons le mode de construction, les matériaux et techniques employés ainsi que l'organisation spatiale et les pratiques qu'elle abrite.

Nous verrons ensuite comment cette évolution de l'habitat de la favela correspond à une évolution des formes urbaines créées par les favelados : croissance, organisation spatiale, pratiques collectives seront alors envisagées à l'échelle de la favela.

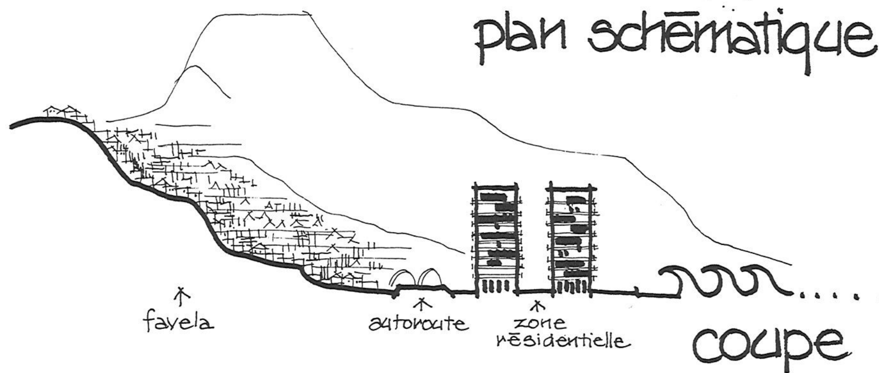
Enfin, nous essaierons de mieux situer les rapports politiques qui existent entre la favela et la ville, expliquant en cela l'insuffisance des solutions apportées jusqu'à présent et les perspectives d'évolution des favelas dans les années à venir.

### Rocinha, une favela de 200 000 habitants

Née vers 1930, la Rocinha s'étale dans un grand cirque naturel de 600 000 m$^2$, à São Conrado, sur l'axe de développement des quartiers




plan schématique




coupe



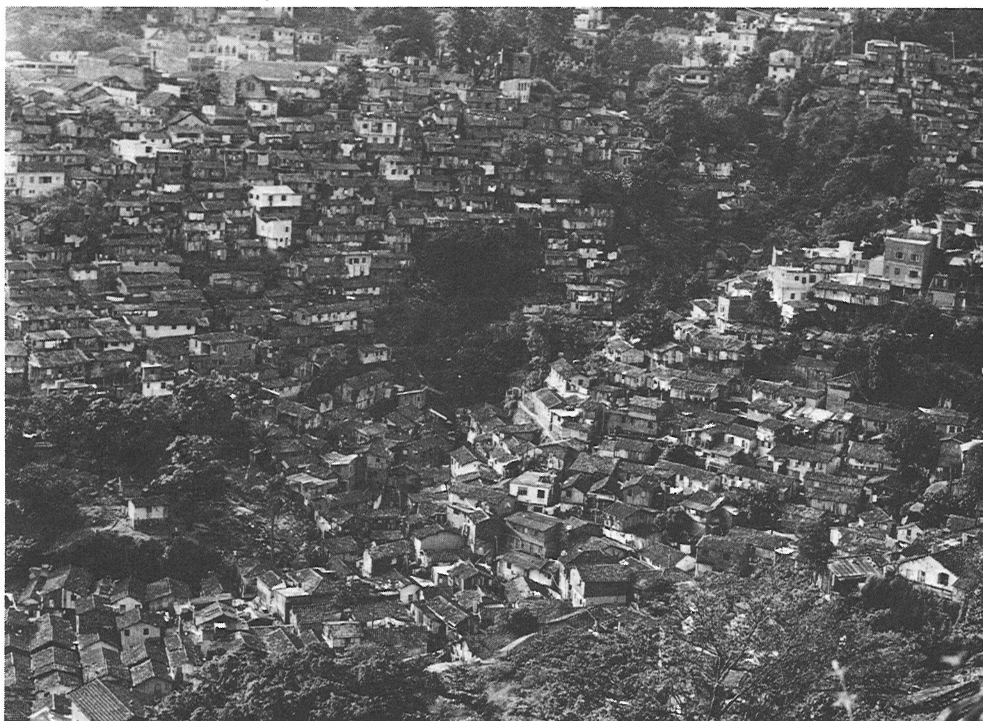
photo prise de l'autoroute

résidentiels : sa population est estimée à 200 000 habitants soit l'équivalent d'une ville moyenne de la taille de Metz ou St-Nazaire.

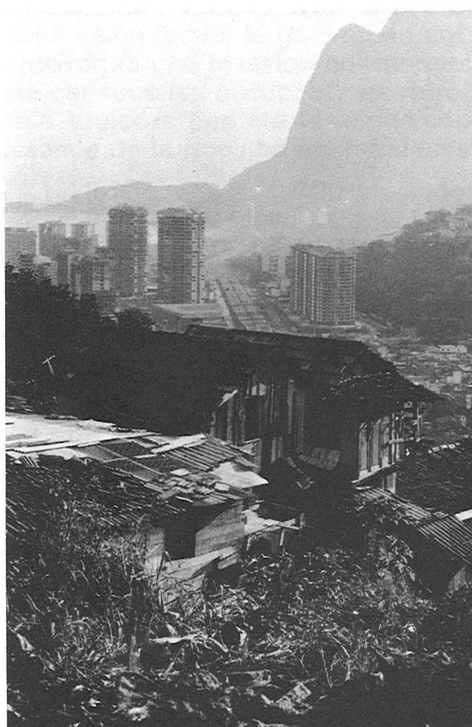
Ayant construit sans permis sur des terrains qui ne leur appartenaient pas, les habitants de la Rocinha sont tous dans une situation illégale. Le plan de situation et la coupe schématique montrent le site où s'est implantée la favela : installée contre la montagne, elle est séparée par une autoroute urbaine d'une zone plane d'environ 500 mètres de profondeur et de plusieurs kilomètres de longueur où se concrétise, sous la forme d'une trentaine d'édifices de luxe (vingt étages en moyenne), une des plus grandes opérations immobilières jamais faites à Rio.

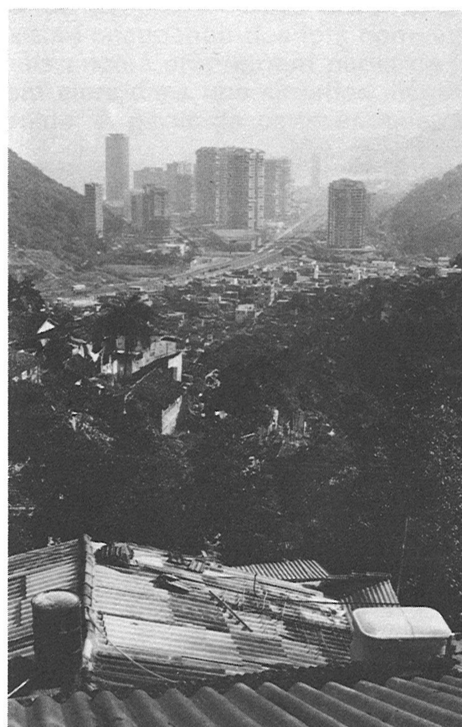
La présence le long du littoral de deux des plus prestigieux hôtels de Rio, l'hôtel Intercontinental et l'hôtel National (architecte : O. Niemeyer) donne à cette zone une fonction de prestige que le terrain de golf attenant ne fait que parfaire. Le contraste entre cette zone et la favela n'est pas sans intérêt. L'ensemble est relié à la ville proprement dite, en plus de l'autoroute déjà citée, par l'ancienne route qui irrigue la Rocinha avant de redescendre de l'autre côté de la montagne, et enfin par la route du littoral qui, ironie du sort, porte le nom de l'architecte de Brasilia, Oscar Niemeyer.

Le contraste entre la favela et ce grand quartier résidentiel illustre mieux qu'ailleurs les oppositions qui existent dans la société brésilienne. Pour cette raison, et du fait de son importance, la Rocinha a vite attiré les regards des pouvoirs publics et des habitants de Rio. Toujours prise en exemple dans la presse, elle est maintenant considérée comme la favela type de la ville de Rio.



vue de la favela "ROCINHA"





vue du haut de la favela

# 1. Quand 40 millions de Brésiliens quittent les campagnes...

*« En une nuit, ces noyaux d'habitation se forment et se développent avec une vitalité étonnante. Tout d'abord apparaissent une ou plusieurs maisons faites d'une curieuse structure de caisse et de bidon timidement cachées entre la végétation et constituant la cellule mère qui rapidement évoluera à une croissance vertigineuse. En quelques jours, un étonnant entremêlement de dizaines et même de centaines de constructions semblables se forme sans que l'on sache comment. »* C'est ainsi que M. de Souza Martins, ingénieur, décrit en 1941 le phénomène de la naissance d'une favela [1].

En 1927 s'installèrent les premiers occupants de la Rocinha. Le site appartenait à la *fazenda très,* propriété couverte de forêt vierge et pratiquement sans valeur. Le propriétaire, sous couvert d'une société du nom de Castro Guidas et Cie, découpa l'ensemble en lots de 270 m² qui furent vendus à long terme à des petits commerçants portugais et à des ouvriers des fabriques de tissus du quartier *Jardim botanico.* Cette région était alors en périphérie de la ville à laquelle elle n'était reliée que par un petit chemin de terre qui passait par-dessus le *morro* et par un chemin en corniche le long de la mer. Tout se passait légalement et quatre-vingt lots avaient déjà trouvé acquéreur quand, en 1937, la société propriétaire des terrains fit faillite de manière assez crapuleuse. La préfecture considéra le lotissement illégal. Pour ne rien arranger le propriétaire se suicida et les possesseurs de lots furent dans l'impossibilité d'obtenir des titres officiels de propriété. C'est alors qu'un « bruit » selon lequel le gouvernement offrait à l'occupation des lots non-vendus provoqua une invasion qui marque la naissance à proprement parler de la favela car tous les occupants se retrouvèrent alors dans une situation illégale qui n'a toujours pas été juridiquement résolue. A partir de cette époque, la croissance de la Rocinha est fabuleuse [2] :

| | |
|---|---|
| 1940 | 1 000 favelados |
| 1950 | 4 000 favelados |
| 1960 | 14 000 favelados |
| 1970 | 30 000 favelados |
| 1977 | 130 000 favelados |

En 1981 on estime que la population a atteint le cap des 200 000 habitants.

Le petit groupement d'habitations illégales que décrivait M. de Souza Martins est devenu une ville dont la population a pratiquement quadruplé tous les dix ans. Cette invasion, conséquence de l'exode rural que nous tâcherons de comprendre à travers ses causes principales, s'est faite par vagues successives. Nous en étudierons l'origine et l'histoire et nous nous arrêterons sur la manière dont les migrants se sont implantés dans la ville en observant leurs premiers gestes de constructeurs dans les favelas naissantes.

1. D'après L. Parisse, *Favelas do Rio de Janeiro. Evolução Sentido,* Caderno do Cenpha, Rio de Janeiro, 1969, p. 89.

2. *Anuario Estatistico da Guanabana,* censos de 10, 50, 60, 70 IBGE.

## Le migrant, origines, vagues de migration

Le stéréotype traditionnel définit le migrant comme « un noir paresseux, un paysan analphabète et incapable, un cultivateur chassé par la sécheresse du Nord-Est... » La caricature est brutale mais il est difficile de lui opposer un véritable portrait du migrant tant le mouvement migratoire a emporté toute sorte d'hommes et de femmes d'origines très diverses. Malgré cela, quelques études ont permis de définir les caractéristiques essentielles de cette population. Les migrants sont des ruraux dont l'âge moyen est de vingt-cinq ans; la moitié d'entre eux arrivent célibataires à la ville et l'on peut considérer que toutes les familles raciales (Noir, Blanc, Mulâtre) sont représentées dans la même proportion que dans l'ensemble de la population brésilienne. Contrairement au stéréotype traditionnel, la population migrante représente la part la plus jeune et la plus dynamique de la population rurale. Ainsi l'affirme le sociologue brésilien Otavio Larmi :

*« Généralement, les migrants sont des hommes d'action qui possèdent des qualités potentielles de commandement et d'organisation. Ils possèdent un horizon culturel plus ample que la moyenne; la migration de ces hommes pour les centres urbains représente une perte d'éléments d'avant-garde [3]. »*

Les migrants viennent de tous les états du Brésil. A partir de 1930, Rio de Janeiro, alors capitale et premier centre industriel, exerça progressivement une influence sur les états limitrophes puis, petit à petit, sur l'ensemble du pays.

La première vague fut celle des ruraux de l'état de Guanabara [4]. Attirés par les salaires offerts à la ville en plein essor, ils formèrent la souche primitive des favelados. Le premier déplacement de population s'est prolongé jusqu'à nos jours provoquant un processus irréversible de désertification de la campagne au profit de la ville qui concentre maintenant 97 % de la population sur 46 % du territoire de l'état [5]. Les premiers migrants et leur descendance constituent aujourd'hui environ 44 % de la population des favelas de Rio. A partir de 1940, une seconde vague de ruraux venant des états limitrophes (Espirito-Santo, Minas-qerais), se superpose à la première migration : entre 1940 et 1950, ils seront 400 000 à quitter les campagnes de ces états pour venir s'installer à Rio; ils représentent actuellement près de 15 % de la population des favelas. Cette vague de migration ira croissant jusqu'en 1960, année de création de la route « Salvador de Bahia-Rio de Janeiro » qui provoquera un appel des populations de l'état de Bahia et des états du Nord-Est brésilien où sévit la sécheresse (Piani, Pernambouco, Paraïba...). Encore aujourd'hui, la majorité des migrants vient de ces états du Nord-Est; près de 30 % des favelados en sont originaires.

Ces trois vagues se sont succédées et superposées de telle sorte que le mouvement migratoire a atteint son apogée dans les années 60, période pendant laquelle on estime qu'un Brésilien sur cinq a émigré vers la ville. Ensuite, la prédominance industrielle de la ville de São Paulo et le développe-

---

3. Octavio Larmi, *Loisirs in Brazil,* New York, Columbia University Press, 1970.

4. A l'époque, Rio de Janeiro, capitale du Brésil, était un district fédéral; l'actuel état de Rio — dont la ville fait maintenant partie depuis que la capitale a été transférée à Brasilia — s'appelait état de Guanabara.

5. Nunes Guilda, *Rio, Cidade de 300 favelas,* Ed. Vozes-Rio, p. 9.

ment de « villes relais » comme Salvador et Recife, qui deviennent à leur tour des pôles de croissance, atténueront les effets de la migration vers Rio de Janeiro. Mais si le flux migratoire diminue quelque peu vers les années 70, les premiers migrants sont maintenant d'illustres grands-parents aux descendances nombreuses, et bien qu'il soit difficile de considérer des enfants de migrants nés à la ville comme des migrants à part entière, ils forment néanmoins une part croissante de la population actuelle des favelas et constituent une quatrième vague issue des trois précédentes.

## Les causes rurales du mouvement migratoire

Les causes de l'exode rural résident dans la transformation de la société brésilienne due aux choix politiques et économiques qui marquèrent le « décollage » spectaculaire de l'économie brésilienne à partir de la seconde guerre mondiale. Mais les grandes migrations qui transformèrent totalement la répartition de la population brésilienne ne s'expliquent pas seulement par le besoin en main-d'œuvre des industries naissantes dans les villes. L'exode trouve son origine première dans la structure même de la société rurale héritée du colonialisme et dans les conditions de vie à la campagne.

Immortalisé au siècle dernier par les opérettes d'Offenbach, le riche planteur de café qui venait à Paris dépenser sa fortune et épouser une Française, illustre la structure féodale de l'agriculture brésilienne au début du xx^e^ siècle. En 1888, le Brésil fut le dernier pays à abolir l'esclavage, mais la nécessité de maintenir une agriculture d'exportation (café, gomme d'Amazonie), principale source de revenus de l'économie, va néanmoins favoriser la toute puissance des planteurs qui n'hésitaient pas à accaparer les pouvoirs législatifs et judiciaires de l'état pour faire fonctionner leurs immenses *fazendas.* Cette organisation de la société rurale qui subsistera de manière plus ou moins atténuée jusqu'à nos jours est à l'origine de l'archaïsme des méthodes de production et de la misère des milliers de paysans exploités dans ces *fazendas.*

Essentiellement caractérisé par la pauvreté et la surpopulation, le monde rural brésilien est un terrain propice à l'exode quand, vers 1930, naissent les premières industries dans les villes du Sud. Contrairement à ce qu'on pouvait imaginer, la transformation de l'économie brésilienne à partir de cette époque ne fit qu'aggraver cette situation en entraînant les campagnes dans un processus de paupérisation croissante. En effet, les transformations des structures de production agricole rendirent encore plus difficiles les conditions de vie dans les campagnes et devinrent de ce fait, le deuxième facteur structural de l'exode rural.

Inaugurée vers les années 50, la nouvelle politique agricole [6], toujours basée sur la nécessité d'exporter, tend à conquérir de nouvelles terres de culture et d'élevage dans les régions encore inexploitées de l'intérieur du pays. En complétant la monoculture traditionnelle par de l'élevage extensif qui exige

6. Le Brésil est un des seuls pays d'Amérique latine qui n'a pas fait l'objet d'une véritable réforme agraire, fondée sur une nouvelle répartition des terres. On sait qu'aujourd'hui 2 % des propriétaires terriens se partagent près de 60 % des terres exploitables.

peu de main-d'œuvre et assure des bénéfices certains, les *fazendas* devinrent rapidement de véritables sociétés financières par des surplus de capitaux industriels ou par des capitaux internationaux. Cette transformation des *fazendas* eut un double effet sur l'exode rural.

D'une part, la transformation du mode de production, la mécanisation, les moyens modernes de surveillance des troupeaux et le transfert de la production vers les centres urbains pour l'abattage du bétail, le traitement et la transformation des produits agricoles entraînèrent une importante diminution du besoin de main-d'œuvre rurale.

D'autre part, l'intérêt de ces nouvelles sociétés agricoles consista à utiliser la main-d'œuvre rurale de manière temporaire occasionnant ainsi l'expulsion des campagnes de nombreux travailleurs agricoles qui devinrent une main-d'œuvre nomade, toujours en quête d'un emploi. Cette population de travailleurs sans terre et sans emploi augmente brutalement à partir de 1963, date à laquelle une loi sur le travailleur rural oblige les « patrons » à payer le salaire minimum et un mois de vacances après une année de travail. La majeure partie des entreprises engagèrent donc des travailleurs pour la durée d'un cycle agricole (environ dix mois), évitant ainsi les conséquences de la loi. A titre d'exemples on estime que de 1963 à 1965, 30 % de la main-d'œuvre rurale permanente de l'état de São Paulo devint nomade [7]; sur l'ensemble du pays, de 1967 à 1972, le nombre des ouvriers agricoles temporaires est passé de 3 900 000 à 6 800 000 [8]. Enfin, l'extension de ces nouvelles zones d'exploitation vers l'intérieur du pays provoqua le départ forcé de nombreuses familles de paysans qui s'étaient enfoncés dans les étendues inhabitées du Mato-Grosso ou de l'Amazonie en s'appropriant pour leur autosubsistance des terres de culture encore vierges. Le droit de la terre au Brésil donne la propriété de la terre inoccupée à qui l'exploite. Mais ces paysans, appelés les *poseiros,* littéralement ceux qui possèdent, étaient bien gênants pour les « nouveaux propriétaires » qui n'hésitèrent pas à les chasser de leur terre en employant souvent la violence. Ainsi, de 1950 à 1975, la proportion de ruraux qui n'étaient pas propriétaires de leur établissement, est passée de 19 à 38 %, ce qui, en termes réels, correspond à une augmentation d'environ dix millions de la masse des non-propriétaires terriens jetés sur les routes [9]. A ces raisons structurelles il faut ajouter les facteurs climatiques qui provoquèrent l'effondrement de l'économie rurale et de certaines régions comme le Sertão, en voie de désertification, ou comme la région de São Paulo lors de la surproduction de café en 1929. Cependant ces facteurs ne peuvent expliquer à eux seuls l'exode rural, quoi que puissent affirmer certains discours officiels.

Les conséquences de cette situation sont multiples : des milliers de paysans déracinés, privés de leur moyen de subsistance, l'explosion de la cellule d'exploitation de base qu'était la famille, la misère... A titre d'exemple, une étude faite en 1973 sur les conditions de vie des paysans du Nord-Est a montré que 78 % de la population en âge de travailler était sans emploi. Parmi les 22 % restant, 80 % gagnent moins d'un salaire minimum par

7. *Cultura, Sociedade rural, Sociedade urbana no Brasil,* Pereira de Queitoz Maria Isaora, Livros technicos e scientificos editora SA. RJ 1978.

8. Cf. *Dial,* n° 464, Paris, juillet 1978.

9. Cf. IBGE, Censo Agropecuario, 1975.

mois... La même étude montre aussi que dans cette région la moitié des terres exploitées appartiennent à 4 % des propriétaires [10].

Ainsi, pour ces milliers de paysans va naître le mythe du Sud merveilleux, là où les emplois sont faciles et où l'argent coule à flot, car aux effets de la politique agricole sur l'exode rural, vont se superposer ceux de la politique industrielle du Brésil. Le « décollage » industriel du pays est la deuxième cause fondamentale de l'exode, le catalyseur du processus. Le choix d'un rapide développement industriel a nécessité la concentration de capitaux brésiliens et étrangers dans les régions Sud du pays, à proximité du centre de décision politique. Rio, ville portuaire, capitale du Brésil était donc toute désignée pour devenir le premier pôle de développement et d'attraction pour la population rurale. Le besoin de main-d'œuvre pour les industries naissantes provoqua l'amorçage de la pompe; les ruraux les plus proches de la ville se virent proposer des salaires plus intéressants qu'à la campagne et émigrèrent. Le contraste entre les salaires de la ville et ceux de la campagne est encore frappant aujourd'hui. A la ville, 64,2 % des travailleurs gagnent plus d'un salaire minimum par mois; en milieu rural, ce pourcentage passe à 14,9 % [11].

A partir de ce premier noyau de migrants puis par la suite grâce à la presse et à la télévision, le mythe du Sud merveilleux va naître et sera soigneusement entretenu. Beaucoup de migrants envoient des nouvelles à leur famille et enjolivent leur condition de vie; certains n'hésitent pas à se faire photographier sur le trottoir d'une avenue de Copacabana, au pied d'un édifice de luxe, face à un magasin richement décoré et la main négligemment posée sur une voiture somptueuse qui stationne là par hasard... On imagine l'effet que peut provoquer une telle photo dans un petit village du Nord-Est où personne ne se doute que le héros a dû emprunter un costume et une cravate pour se faire photograhier. Le rêve... et ses marchands qui exploitent le mythe pour le compte des industriels du Sud. En effet, le besoin de nouveaux travailleurs est un souci constant pour des industriels qui cherchent à renouveler leur main-d'œuvre non seulement pour déjouer les lois sociales, mais surtout parce qu'il est dit qu'un *Nordestim* [12] fraîchement arrivé, travaille trois fois plus vite qu'un ouvrier plus ancien. Pour obtenir cette rotation du capital humain, ces entrepreneurs payent cher des « transporteurs » chargés de prêcher le mythe du Sud merveilleux dans les villages de l'intérieur afin de ramener au pied des usines une main-d'œuvre vendue comme au temps de l'esclavage.

Marchands de rêve... nouvelles extraordinaires, désir d'un style de vie nouveau et certitude d'une réussite rapide... Le migrant n'hésite pas à prendre la route mais il ne sait pas encore qu'au bout du voyage, c'est la favela qui l'attend.

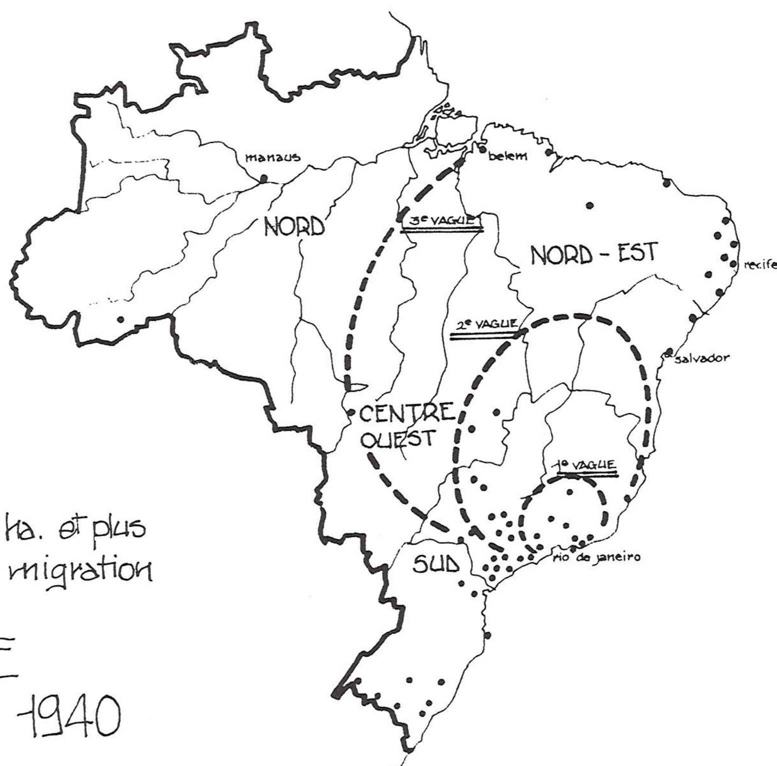
### En l'espace de 40 ans

Si Rio de Janeiro fut la première ville à subir les effets de l'exode rural, phénomène généralisé dans tous les pays sous-développés et ressemblant,

10. *Jornal Movimento,* nº 130, 16/12/77. Voir en annexe 1 l'évaluation, en heures de travail, du salaire minimum (tableau 3).

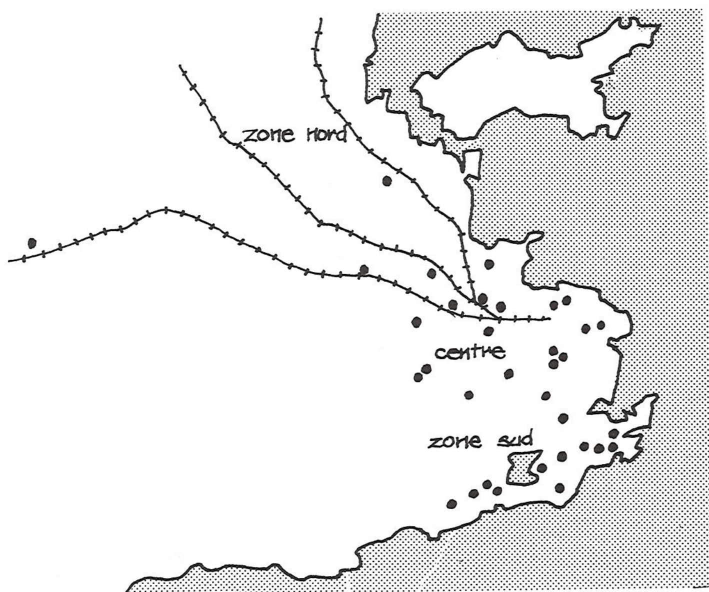
11. Cf., en annexe 1, le tableau comparatif de la répartition des salaires à la ville et à la campagne (tableau 1).

12. *Nordestim :* habitant du Nord-Est.



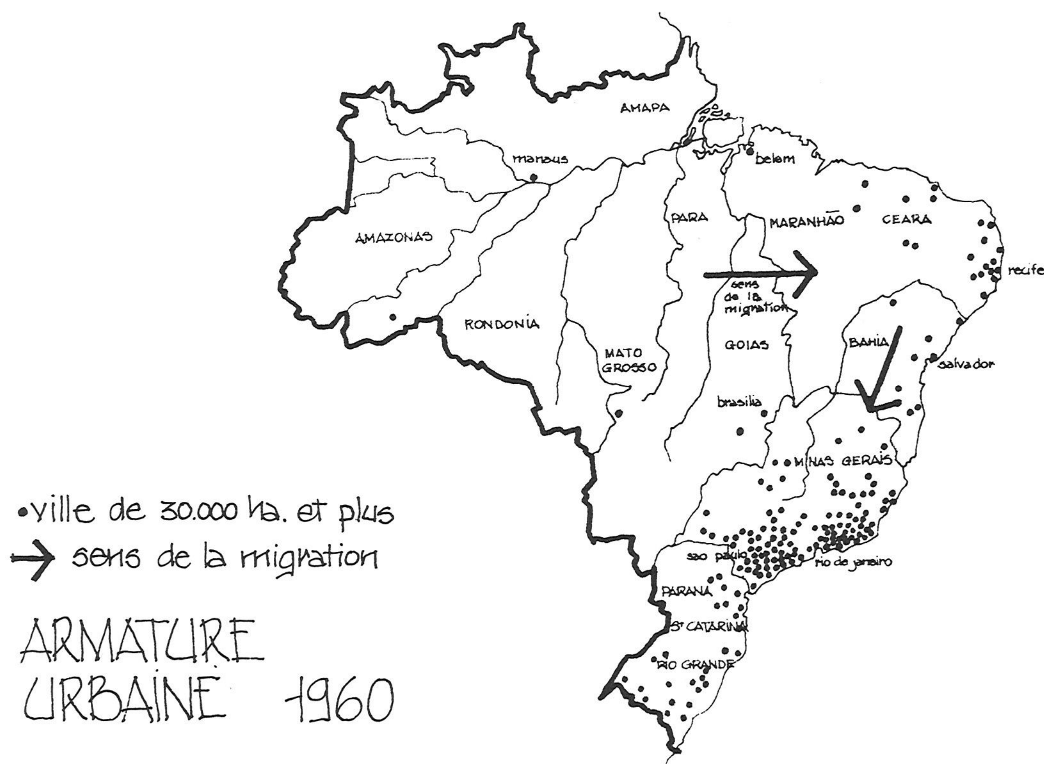

• ville de 30.000 ha. et plus
– – vagues de migration

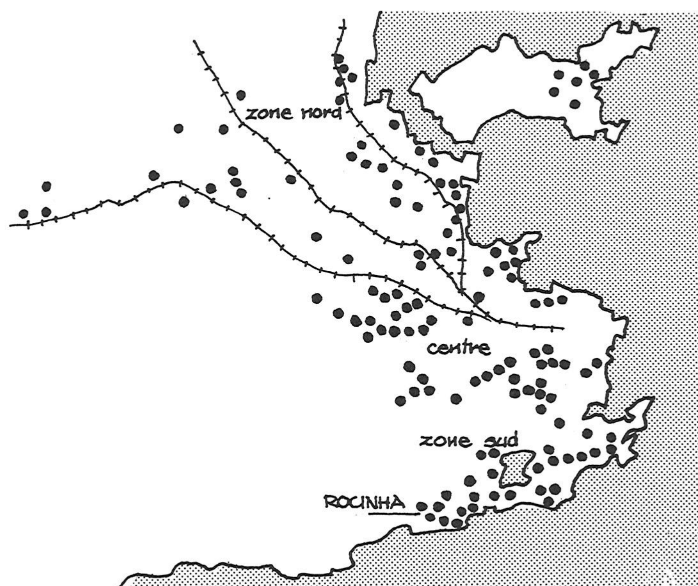
ARMATURE URBAINE 1940




• favela
d'après L. Parisse

RIO 1942 FAVELAS




• favela
d'après L. Parisse

RIO 1960
FAVELAS

toute proportion gardée, à ce que l'Europe connut lors de la révolution industrielle aux XVIIIe et XIXe siècles, c'est le pays tout entier qui se transforme en l'espace de 40 ans. Il est difficile d'imaginer l'extraordinaire exode qui transporta des familles entières sur des distances de plusieurs milliers de kilomètres sans l'aide de quelques données démographiques.

En 1940, environ 30 % de la population brésilienne est considérée comme urbaine, 70 % de la population habite la campagne. Quarante années plus tard, la population totale ayant triplé, le rapport s'est inversé, les villes abritant 70 % des Brésiliens [13]. Peu de pays au monde connurent un bouleversement si rapide car le Brésil possède aujourd'hui un taux d'urbanisation semblable et en voie de devenir supérieur à celui des pays européens. A partir de ces données, il est possible de calculer par décades le nombre de migrants que les villes de plus de 30 000 habitants durent accueillir et de voir qu'en l'espace de quarante ans, environ 37 millions de Brésiliens durent émigrer.

Afin d'illustrer le lien qui existe entre l'exode rural et la naissance des favelas, on comparera les cartes de l'armature urbaine du Brésil et de l'implantation des favelas à Rio en 1940 et en 1960.

La comparaison des deux cartes du Brésil montre comment le Sud s'est développé au détriment du Nord, les migrants prenant le même chemin que leurs ancêtres qui colonisèrent le pays et lui donnèrent la taille qu'il connaît aujourd'hui mais plus d'un siècle plus tard et... en sens inverse, allant de l'intérieur vers le littoral et du Nord vers le Sud. Le mouvement a pour effet de déséquilibrer le pays, le partageant en deux zones fortement contrastées : le Nord, agricole pauvre et en voie de désertification, le Sud en expansion où se concentre la majorité du potentiel économique. A titre d'exemple, les aires métropolitaines des principales villes du Sud (São Paulo, Rio, Belo Horizonte, Porto Allegre et Curitiba) rassemblaient en 1975 près de 25 millions d'habitants soit le quart de la population brésilienne alors que les quatre grandes villes du Nord ne concentraient qu'environ six millions d'habitants [14]. « Macrocéphalite urbaine » et double déséquilibre Nord-Sud et intérieur-littoral, sont les conséquences irrémédiables de l'exode qui a renforcé l'armature urbaine héritée du colonialisme : chapelet de « villes-port » s'égrenant le long du littoral d'où partaient vers l'Europe les matières premières exploitées dans l'intérieur du pays.

Il ne serait pas absurde de penser que le renouveau de ces villes qui furent le symbole de la dépendance coloniale soit là encore l'expression d'une dépendance. La comparaison de ces deux cartes du Brésil et des plans d'implantation des favelas à Rio en 1940 et 1960 permet d'expliquer la deuxième conséquence de l'exode qui est la naissance des favelas. Les contrastes créés à l'échelle du pays se retrouvent dans la ville de Rio. En 1950, le recensement officiel dénombre 59 favelas, quinze ans plus tard, un nouveau recensement fera état de 273 favelas. Entre 1965 et 1980, la population des favelados croît de 317% alors que celle des « autres habitants de Rio » n'augmente que de 9,8 % [15].

---

13. Nous avons reporté en annexe 2, quelques statistiques sur l'évolution démographique brésilienne (tableaux 1 et 2).

14. Source : IBGE, Instituto Brasileiro de Geographia e Estatistica (voir bibliographie).

15. Cf. revue *Veja* du 20 février 1980.

Afin de mieux comprendre la relation de cause à effet qui existe entre l'exode rural et la naissance des favelas, et les raisons pour lesquelles les migrants furent dans l'obligation de créer cette forme d'habitat pour avoir droit à la ville, nous allons tâcher de décrire les conditions d'arrivée des migrants dans la ville et la manière dont ils durent construire leur propre abri sur les *morros.*

## L'arrivée à la ville, le premier abri, naissance de la favela

Éblouis par la ville qu'ils découvrent à leur arrivée, les migrants doivent vite réaliser l'abîme qui sépare le mythe qui nourrissait leurs rêves de la réalité quotidienne. Très vite, ils doivent inventer les conditions de leur survie.

*« Nous sommes arrivés à la ville après de nombreuses journées entassés au fond d'un camion. Nous ne savions pas où aller et tout notre argent fut dépensé pour le transport. Le propriétaire du camion a demandé à chaque famille combien elle possédait et a recueilli le total pour payer le voyage. Ainsi, personne n'avait plus rien. Nous n'avions pas le choix, ceux d'entre nous qui avaient des parents à la ville trouvèrent les premiers un terrain inoccupé et construisirent un petit abri pour que la famille puisse dormir, c'est ainsi que nous sommes devenus des favelados* [16]. »

Les migrants ne vont pas directement dans une favela; après un voyage épuisant ils cherchent un travail et se font souvent embaucher sur un chantier où ils peuvent loger moyennant une retenue sur le salaire. Le chantier terminé, ils doivent quitter l'endroit, se mettre en quête d'un nouveau travail et surtout trouver un logement fixe. Mais le migrant réalise vite que les logements « normaux » lui sont inaccessibles : en 1968, un appartement moyen dans un quartier résidentiel se louait sept à dix fois le salaire gagné par un ouvrier. Seule la classe riche peut occuper ces appartements démesurément grands et conçus de manière luxueuse par les promoteurs qui sévissent sur la ville. Enfin, aucune structure d'accueil n'ayant été mise en place par les organismes publics pour loger les migrants, ceux-ci doivent compter sur leurs propres forces pour inventer les moyens de leur survie dans une ville organisée pour les plus riches.

Sur les flancs des montagnes que la ville a contournées, rochers escarpés d'accès difficile, il y a de la place. C'est pour la plupart des migrants un espace à proximité de leur lieu de travail, ou tout au moins d'un travail possible, et en désespoir de cause ils réalisent là un premier abri précaire ou rejoignent ceux qui se sont déjà installés, devenant ainsi favelados, hors la loi sur un terrain qui ne leur appartient pas, construisant jour après jour un habitat de fortune fait de boue, de planches ramassées sur les chantiers et de bidons aplatis.

Il est particulièrement intéressant d'étudier les premiers gestes de constructeur du migrant. Construire un toit pour abriter la famille, tel est le premier objectif pour qui bâtit un abri précaire sur les pentes du *morro.* C'est à partir de cette première implantation, formant le substrat construit de la favela, que le favelado inventera, au prix d'une lente évolution, un habitat, exemple passionnant d'architecture évolutive.

---

16. Témoignage extrait de *Mito du marginalidade* de J. Perlman, ed. Paz e terra, Rio, 1977, p. 102.

Pour dépasser les contraintes qu'il doit affronter, le favelado doit faire preuve d'une extraordinaire capacité d'adaptation et d'imagination constructive. La contrainte majeure est la nature du sol et sa forte pente; le migrant doit tout d'abord se mettre en quête d'une parcelle relativement plane; ensuite, il se procure des matériaux de construction à travers la ville, récupérant sur les chantiers et les décharges les planches de bois et les bidons nécessaires. Enfin, le favelado doit tenir compte de la présence de voisins et se plier aux règles de cheminement et de bon voisinage, déjà élaborées par ses prédécesseurs. Ces conditions réunies, il construit très vite avec l'aide de sa famile et de ses voisins une première structure provisoire pilotis + sol + toiture qui sera par la suite quotidiennement renforcée et améliorée.

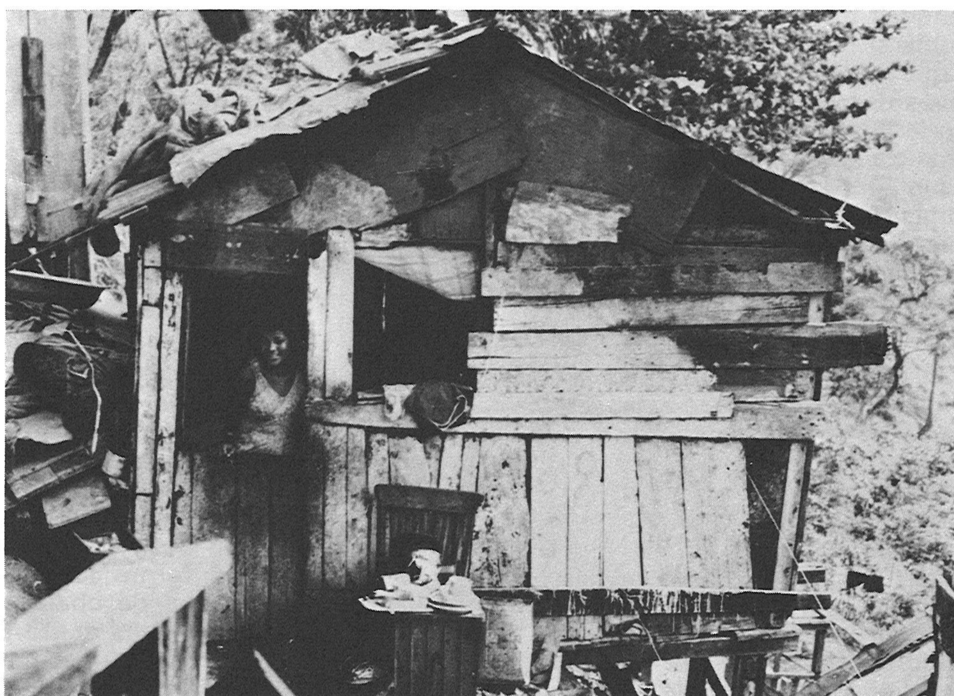
Un toit, une pièce unique reliée à une zone à l'air libre où se concentrent les activités de nettoyage et de préparation de la cuisine sur un feu de bois... l'organisation spatiale du premier abri provisoire est dictée par la misère et les habitudes rurales. Tels sont ces abris précaires que nous allons tenter d'étudier plus systématiquement à l'aide de trois exemples relevés dans la Rocinha.

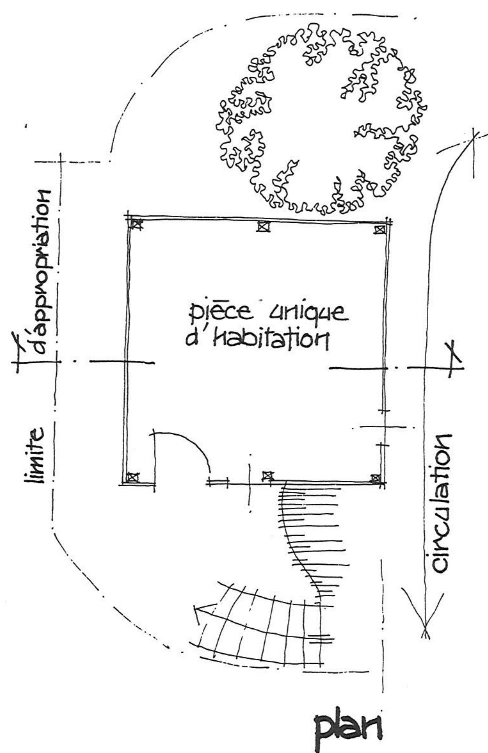
PLANCHE I

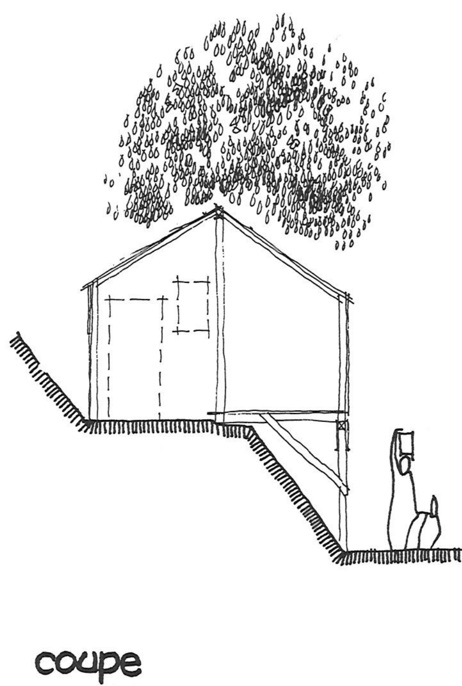
● Dans sa recherche d'un emplacement, le constructeur a choisi d'utiliser une plate-forme étroite dont il a doublé la surface en construisant un plancher sur pilotis au-dessus du vide. En appuyant ainsi la moitié de son abri sur le sol ferme, le favelado économise un demi-plancher. Il est intéressant de remarquer que le migrant a choisi de s'installer à proximité d'un arbre profitant ainsi d'une stabilité accrue du sol et de l'ombre, fort appréciable à ces latitudes.
Après avoir installé une première structure porteuse (pilotis + support couverture) avec les bois les plus longs et les plus résistants, il clouera grossièrement planches et bidons dépliés pour former les parois verticales. La structure étant généralement trop faible et insuffisamment contreventée pour être stable, ce sont les parois latérales qui rigidifient l'ensemble. Nous pouvons noter sur cet exemple que les planches qui constituent les limites de l'abri sont toujours utilisées à leur dimension originelle. Pratiquement aucune pièce n'est taillée aux dimensions adéquates, le constructeur préférant procéder par recouvrement d'éléments qui pourront être récupérés et découpés pour une étape suivante de la construction.
Le toit est la partie de la maison qui évolue le plus vite. Il est tout d'abord réalisé par empilement de pièces de bois, de tôles de bidons aplatis et de divers morceaux de plaques ondulées en éternit ou de quelques tuiles à la française ramassées ça et là. A cette étape, le toit pèse lourd sur la structure d'autant plus qu'il sert souvent au stockage des matériaux non encore utilisés. Petit à petit, au fur et à mesure des possibilités ou de la débrouillardise du constructeur, les tuiles mécaniques ou les plaques ondulées remplaceront cet amas de matériaux hétéroclites.

● La photo qui illustre le premier exemple exprime bien ce que peuvent être les conditions de vie des habitants de cet abri. L'organisation de l'espace est simple : une pièce unique et une zone de travail à l'air libre qui fait office d'espace de transition entre le chemin d'accès et l'intérieur de l'abri. En attendant d'être lavée, la vaisselle entreposée sous la fenêtre atteste de la fonction de cet espace. La pièce est réduite à une unique fonction d'abri car l'essentiel de la vie se passe dans l'espace extérieur conformément aux

I




pièce unique
d'habitation
limite
d'appropriation
circulation
plan


coupe

habitudes rurales. A l'intérieur, où habite une famille de deux enfants, aucun meuble si ce n'est un lit de fortune où dorment les parents et le plus jeune enfant; le deuxième enfant couche sur un vieux matelas posé à même le sol. Arrivés depuis quelque temps, ces favelados ont abandonné leur habitude de faire la cuisine au feu de bois à l'extérieur, une bouteille de gaz alimente un réchaud récupéré et situé sous la fenêtre. Un bec de gaz et une bouteille de butane sont souvent les premières « acquisitions urbaines » du migrant. L'eau potable, ou prétendue telle, est remontée d'un point d'eau situé à vingt minutes de marche, en bas de la favela, et entreposée dans des bidons récupérés. Les ustensiles de cuisine sont réduits à l'essentiel : casseroles et grandes bassines en fer blanc. L'eau usée est tout simplement jetée par la fenêtre après plusieurs utilisations.

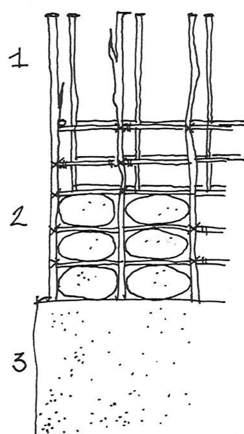
● On notera plusieurs détails architecturaux révélateurs des références rurales des favelados, et tout d'abord le fait que les ouvertures sont traitées comme dans les campagnes : la fenêtre n'est occultée que par un morceau de tissu; la porte témoigne d'un réflexe rural : par souci de défense contre les intrusions d'animaux et par volonté de gagner de l'éclairage naturel dans l'abri, le migrant a en effet reproduit la traditionnelle porte à deux ouvrants indépendants. Enfin, on remarque chez le constructeur un désir de signifier l'entrée de l'abri : l'assemblage hétéroclite de bois qui forme la façade principale a été en quelque sorte « achevé » par une couche de chaux; on devine la courbe suivie par le bras du peintre qui ne pouvait sans doute pas atteindre les parties hautes de l'abri par manque de chaux. Ce geste symbolique témoigne de l'existence d'une certaine idée de la maison vers laquelle le favelado va toujours tendre malgré les contraintes qu'il doit affronter.

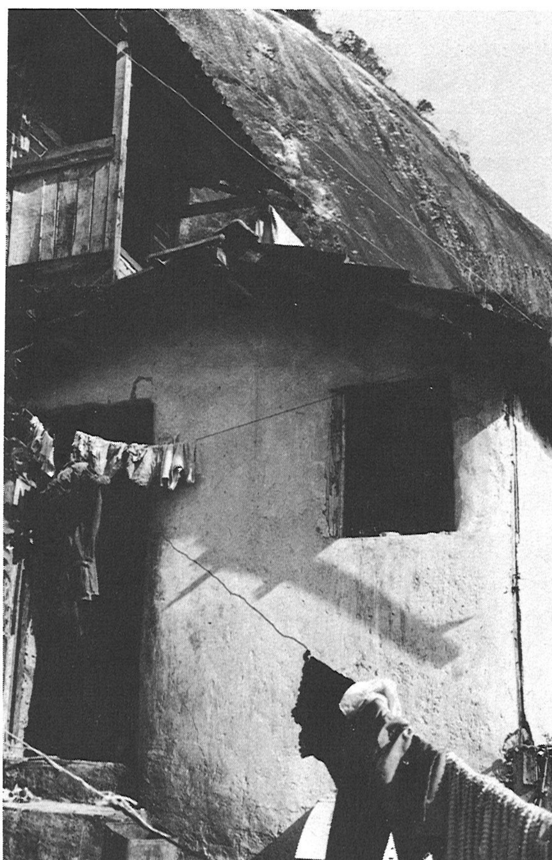
PLANCHE **II**

Cet exemple est très rare à la Rocinha mais particulièrement intéressant dans la mesure où le migrant a exactement reproduit son ancienne maison en utilisant les pratiques et les habitudes constructives du milieu rural dont il est issu.

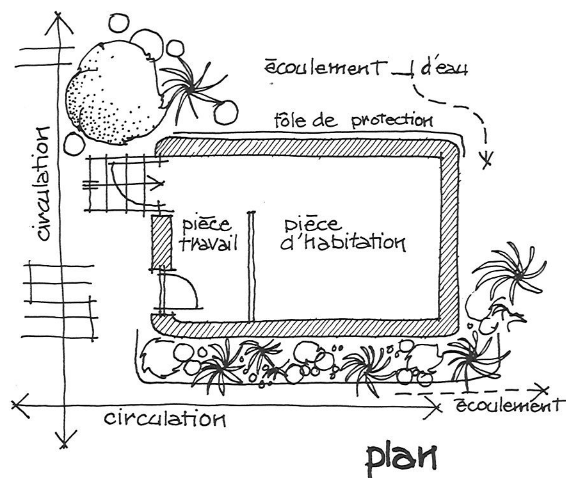
● Ayant eu la chance de découvrir un terrain plat, le migrant a tout d'abord réalisé une première structure extrêmement légère faite d'une double nappe de branches espacées tous les 15 cm environ et liées entre elles par des ficelles. Dans un premier temps, l'ensemble supporte un toit de feuilles de cocotier ou de bananier. Ensuite le constructeur a rempli le vide laissé entre les deux nappes avec de la terre préalablement mouillée et modelée en boules. Le mur rempli, le migrant a recouvert l'ensemble d'une couche de terre mouillée et si ses moyens le lui permettent il passera ensuite une couche de chaux protectrice. Dans une deuxième étape, les murs étant plus résistants, le toit de feuilles est remplacé par une structure de bois traditionnelle et la maison recouverte de tuiles mécaniques.

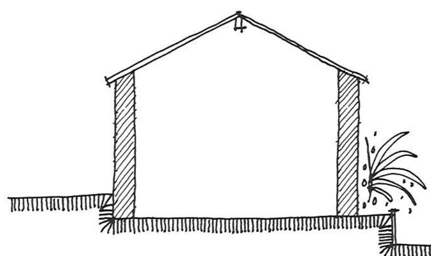
● L'organisation intérieure est typique des premiers abris de migrant : une pièce unique éclairée par une fenêtre et une porte située sur la face latérale de l'abri. La cuisine se fait sous la fenêtre et toutes les activités domestiques, comme le nettoyage des vêtements, s'exécutent à l'extérieur. L'eau est entreposée dans des bidons sous la fenêtre et l'évacuation des eaux usées se fait toujours directement par la fenêtre comme en atteste la plaque de tôle qui protège la base du mur à cet endroit.


1
2
3
mode de construction
1 treillis de branchages
2 remplissage par boule de terre
3 enduit de terre + chaux



II


écoulement d'eau
tôle de protection
circulation
pièce travail
pièce d'habitation
circulation
écoulement
plan


coupe

● Les maisons ainsi construites à la Rocinha ne représentent qu'environ 5 % de l'ensemble des constructions. Nécessitant plus d'effort au départ, elles offrent un minimum de confort que ne pourront atteindre les abris en bois qu'après de nombreuses transformations. Pour cette raison, l'habitant se souciera surtout de la conservation et de l'entretien de sa maison. Par exemple, nous pouvons remarquer que le migrant a planté tout autour une importante végétation qui protège la base des murs de l'érosion due au ruissellement de l'eau de pluie.

PLANCHE **III**

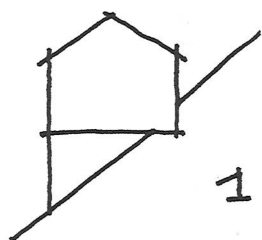
Cet abri construit dans des conditions très difficiles est un peu plus ancien que l'exemple de la planche I. Il nous permettra de remarquer comment, tout en continuant à améliorer la construction, le favelado en aménage les accès et les signale, délimitant ainsi son territoire.

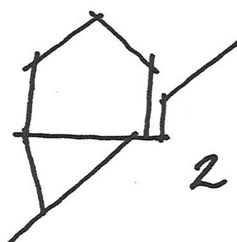
● Arrivé parmi les derniers dans ce quartier de la Rocinha, le migrant a dû se contenter d'un terrain particulièrement en pente. La structure pilotis soutient toute la maison qui n'est appuyée à même le sol que sur une infime partie (cf. coupe). Pour cette raison, celle-ci a tendance à glisser à la suite de l'érosion du terrain due aux pluies violentes. Comme le montrent les trois coupes, les pilotis insuffisamment contreventés ne portent déjà plus le plancher verticalement, jusqu'au jour où une pluie plus importante fera basculer l'ensemble dans le vide, entraînant dans sa chute les baraques situées en dessous. Ce vice de construction existe dans de nombreux abris situés sur les parties les plus abruptes du *morro* et régulièrement, lors d'orages importants, des baraques dévalent la pente.

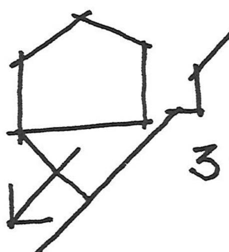
Les matériaux employés sont toujours des planches de bois récupérées qui jouent un rôle de solidarisation et de renforcement de la structure. On peut néanmoins noter que les bois utilisés sont plus réguliers et de taille plus importante que dans le premier exemple. Petit à petit, le favelado, au hasard de ses découvertes de matériaux, remplace les pièces les plus petites et les moins adaptées. D'autre part, on remarquera sous la fenêtre droite la présence de couvre-joint fait d'une fine latte de bois. Ce perfectionnement sera généralisé dans les étapes suivantes de la construction.

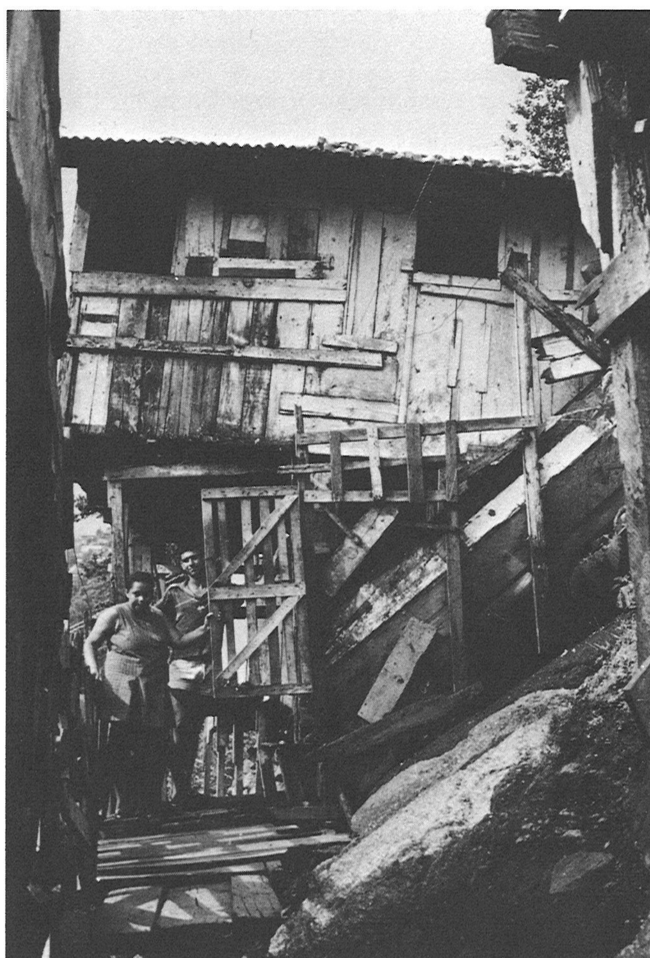
● L'organisation intérieure de cette baraque a la particularité d'intégrer la cuisine et toutes les activités domestiques qui en dépendent à l'intérieur du volume en la séparant de la pièce d'habitation par une cloison de bois. Si cette séparation de la pièce unique en deux pièces, l'une sèche et l'autre humide, est due au peu de surface extérieure disponible, elle marque surtout une évolution importante de l'organisation intérieure à l'image du modèle urbain. L'entrée se réalise par la cuisine qui, par la présence d'un canapé récupéré et situé contre la cloison, témoigne de la fonction de réception de cet espace et renforce le caractère privé de la pièce principale dont l'accès se fait par un cheminement en baïonnette. On peut donc considérer qu'à cette étape, le traditionnel espace de rencontre et de travail a été en quelque sorte « avalé » par la baraque. Nous verrons dans les étapes ultérieures combien cette organisation n'a encore rien de définitif. A l'intérieur, le mobilier reste très sommaire pour la famille de cinq personnes qui occupe cet abri. Signe d'un mode de vie encore rural, la seule table existante sert à préparer les repas. Lors des déjeuners, chacun mange l'assiette à la main, assis ou debout. L'eau est toujours entreposée dans des bidons et une fois usée, jetée

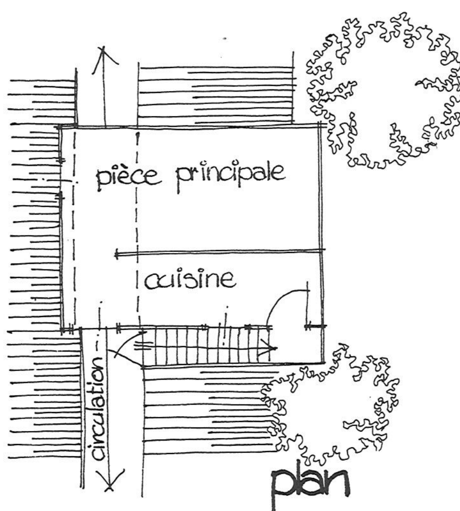
III

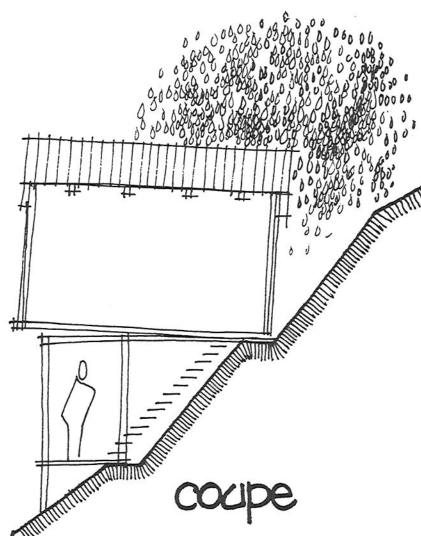




comme les ordures par la fenêtre. L'éclairage est réalisé à partir de deux lampes à huile de fortune. Enfin, dernier signe de l'évolution par rapport aux exemples précédents, les parois intérieures de la baraque ont été recouvertes de papier journal collé à la colle de poisson; cette disposition permet d'isoler la baraque du vent et « achève » symboliquement l'aménagement intérieur.

● Étudié dans le détail, cet exemple montre combien, malgré la pauvreté des matériaux et les difficultés de mise en œuvre, l'expression architecturale de ces abris est souvent très fine. A partir d'un chemin de planche posé entre la roche et les pilotis, le favelado a marqué son entrée à grand renfort de signes. Une première porte ajourée marque le départ de l'escalier qui mène à la véritable porte de l'abri. L'escalier est enfermé et « défendu » par une superposition d'éléments pleins en bas, ajourés en haut; de même, les trois fenêtres de cette façade jouent un rôle de surveillance et de contrôle de l'accès vers l'abri et de l'escalier. Privatisation, hiérarchisation des espaces et des accès, nous voyons comment de manière peut-être inconsciente le favelado traduit des soucis d'ordre architectural.

Le migrant n'a pas toujours le temps ni les moyens de construire un abri lorsqu'il arrive sur le *morro.* Parfois, s'il possède un peu d'argent, il peut racheter un abri que son premier habitant préfère abandonner pour reconstruire sur des bases plus saines; il existe ainsi un véritable marché immobilier à l'intérieur de la favela qui profite aux plus débrouillards. Mais s'il ne peut acheter, ou même simplement payer les droits souvent exigés par le propriétaire légitime ou non du terrain, il doit se diriger vers un « hôtel ».

PLANCHE **IV**

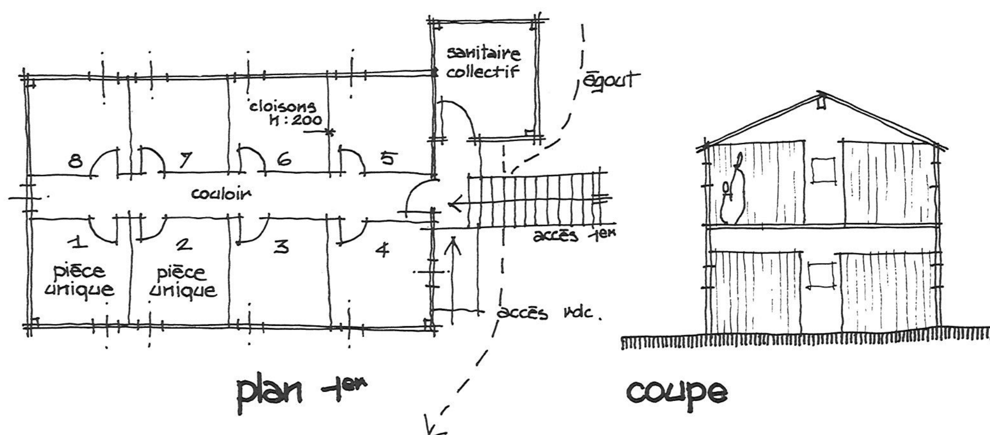
● La baraque est construite sur deux niveaux. Initialement sur un seul, elle se doubla rapidement d'un étage grâce au profit réalisé par le propriétaire. La construction a toutes les caractéristiques de l'abri : structure en bois, parois de planches, toit de tuiles mécaniques. L'ensemble est posé à même le sol, relativement plat dans cette zone en bas de la favela. Pour cette raison, le sol du rez-de-chaussée est en terre battue.

● On comprend mieux les bénéfices tirés de cette construction par son propriétaire en étudiant l'aménagement de l'espace intérieur. A chaque niveau, la grande pièce d'environ cinq mètres sur dix est partagée en huit chambres de 4 m² chacune. Un couloir central distribue chacune de ces pièces isolées les unes des autres par de simples cloisons en planche qui montent jusqu'à deux mètres de hauteur seulement. Chaque pièce abrite une famille... A chaque niveau on peut remarquer un volume en saillie, ce sont les sanitaires collectifs, l'évacuation se fait à l'air libre et forme un égout que les habitants du rez-de-chaussée doivent enjamber pour accéder à leurs chambres. La cuisine se fait individuellement dans chacune des chambres sur des réchauds à gaz. Une chambre se loue l'équivalent de la moitié d'un salaire minimum; l'espace de la favela a déjà ses marchands.

Ces quatre exemples nous ont permis de suivre les premiers gestes de constructeur du favelado.

**IV**

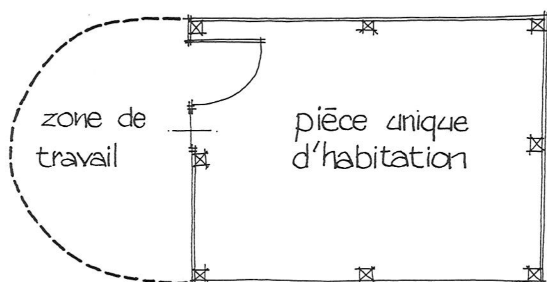



sanitaire collectif
égout
cloisons H : 200
8
7
6
5
couloir
1 pièce unique
2 pièce unique
3
4
accès 1er
accès rdc.
plan 1er
coupe

Ces gestes, les techniques employées, les espaces produits sont assez similaires dans tous les cas étudiés et il est ainsi possible de définir un modèle type d'abri que nous avons retrouvé dans la Rocinha et dans d'autres favelas de Rio de Janeiro. La représentation en écorché d'un abri provisoire récapitule nos remarques constructives; le plan qui l'accompagne illustre l'organisation type de l'espace de l'abri précaire.

Il est difficile de déterminer à partir de quel moment l'abri se transforme en une baraque car l'évolution se fait lentement. Néanmoins nous avons pu observer quelques perfectionnements qui se généraliseront dans les exemples suivants : agrandissement ou partage de la pièce unique en plusieurs sous-espaces; remplacement des éléments les moins sains de la construction; solidification de la structure et traitement de détails (accès, joints, ouvertures...). Ces abris sont une réponse à un besoin immédiat mais l'architecture y est déjà exemplaire et tendra, nous le verrons dans les chapitres suivants, vers une expression très typique d'une urbanité pensée dans un premier temps comme un défi à la ville d'asphalte.

abri provisoire
écorché




abri provisoire
**plan type** ech: 1m

# 2. La favela, revers de la ville

Deux millions de favelados à Rio de Janeiro en 1980!... Les « petits noyaux d'habitation illégale » ont fait preuve d'un dynamisme étonnant et se sont transformés en véritables villes dans la ville.

Mais si la taille et le nombre actuel des favelas sont à l'échelle de l'exode rural, leur extraordinaire croissance s'explique aussi par la manière dont les migrants furent accueillis et surtout exploités par la ville. Après avoir analysé le rythme de croissance des favelas, nous tenterons d'expliquer les « causes urbaines » de cette explosion en étudiant les activités économiques des favelados dans la ville et les rapports économiques qui lient la favela et la ville d'asphalte. Enfin, nous observerons à partir d'exemples comment la nécessité de se maintenir dans la favela pour survivre oblige les favelados à améliorer et à transformer leur premier abri précaire.

## Causes urbaines de l'explosion des favelas

### *Le coût de la vie urbaine*

Il est malheureusement presque impossible d'obtenir des données statistiques sérieuses sur le nombre et la taille des favelas de Rio de Janeiro. L'organisation même de la favela rend extrêmement difficile tout recensement sérieux. Cependant, le plus souvent, l'inexactitude des chiffres officiels est due à des manipulations dont les motifs politiques sont évidents. Par exemple, en 1960, le recensement officiel dénombrait 335 000 favelados à Rio; à la même époque, la compagnie municipale d'habitation recensait 1 069 000 favelados, soit 3 fois plus. Qui dit vrai?... La compagnie qui a tout intérêt à justifier des augmentations de budget ou le gouvernement qui tâche de minimiser la réalité? Le tableau 3 de l'annexe consacrée aux données démographiques fait état de tous les recensements officiels depuis 1950, il ne fait aucun doute que tous ces chiffres sont en deçà de la réalité. Des recoupements avec d'autres estimations beaucoup plus alarmistes nous permettent de penser qu'il faut majorer l'ensemble des chiffres officiels d'environ 30 %.

Au-delà des chiffres bruts, les proportions ne trompent pas, et si la ville de Rio croît à un rythme annuel de 3 % environ, nous pouvons estimer que les favelas croissent deux fois plus vite. Pour cette raison, le rapport entre la population des favelas et la population de la ville de Rio n'a fait qu'augmenter depuis que la première favela s'implanta. Selon les recensements officiels, en 1950, 7,1 % de la population de Rio habite les favelas; en 1977, cette proportion passe à 19,3 %. Elle atteint plus de 30 % en 1980. Bien que sous-évalués, ces chiffres trahissent une dégradation accélérée de la vie des plus pauvres dans la ville.

Il est intéressant de relever cette évolution de la réalité quotidienne des favelas à travers la chanson populaire, la samba. Au début, la favela y apparaissait comme le lieu d'un bonheur; les favelados regroupés en petites communautés de type rural se perdent encore dans la végétation des *morros;*

si la pauvreté est grande, la favela rassemble une population moins malheureuse qu'à la campagne. A cette époque les paroles des sambas parlent de

*« La favela qui vit dans mon cœur*
*La favela des rêves d'amour et de samba »*

Les premiers abris précaires sont décrits de manière idyllique :

*« Notre baraque sur le* morro *du Salgueiro*
*Contenait le chant allègre d'une volière »*

ou encore :

*« La porte de la baraque était sans verrou*
*Et la lumière traversait notre toit en zinc*
*Saupoudrant le sol d'étoiles.*
*Et tu marchais distraitement sur nos astres*
*Sans savoir que le bonheur de cette vie*
*C'est la Mulâtre, la lumière et la guitare. »*

Dès 1945, les paroles deviennent amères et témoignent de la dégradation des conditions de vie :

*« La chaussure du pauvre est le sabot*
*Le repas du pauvre c'est le café*
*Beaucoup de fatigue au corps*
*Le pauvre vit car il est têtu. »*

*« La rosée tombe et mouille mon chapeau*
*Mon lit est une feuille de journal*
*Et mon réveil-matin un garde-civil*
*qui n'a pas touché son salaire. »*

Cette évolution de la chanson traduit en langage populaire la réalité tragique de l'arrivée en surnombre des migrants. La multiplication des favelas, leur densification et l'extraordinaire croissance de leur population par rapport à celle de Rio montre combien la ville n'a pas su ou pas voulu accueillir les migrants ni endiguer leur flot. Si cette évolution peut s'expliquer pour une part par le laisser-aller de la politique d'accueil des migrants, elle apparaît surtout comme la conséquence des choix économiques du pays qui passa brusquement d'une économie agricole d'exportation à un développement industriel accéléré dirigé par une stratégie d'intégration dans la division internationale du travail. A l'arrivée des premiers migrants, aucune politique d'accueil ne fut mise en place et beaucoup furent ceux qui, comme les propriétaires des terrains occupés trouvèrent intérêt à ces implantations sauvages. Vers 1940, le Dr Vitor Moura, chargé par la préfecture d'une étude sur les favelas témoigne de cet état de chose et esquisse une politique d'accueil des ruraux :

*« les favelas surgissent souvent sur des terrains particuliers sans que les propriétaires protestent, au contraire, certains aident à la construction des baraques et plus encore attirent de nouveaux habitants. C'est une manière facile de ne pas payer d'impôt et de tirer d'importants profits. En plus de cela, les terrains se valorisent sans d'autres aides que celle du temps...*
*Il y a pourtant un bon nombre de favelas qui naquirent sur des terrains appartenant à la préfecture...*
*....Ces terrains munis d'une installation aisée de l'eau, de l'électricité, des égouts et de bien d'autres services publics deviendront peut-être propres à*

*l'installation de milliards de maisons accessibles aux classes les plus modestes* [1]. »

Malgré les conseils avisés du Dr Vitor Moura, les pouvoirs publics ne font pratiquement rien pour ralentir l'implantation des favelas qui réglaient d'elles-mêmes et de manière peu gênante encore le problème de l'accueil des migrants dans la ville.

Mais cette carence ne suffit pas à expliquer l'extraordinaire croissance des favelas. Si les premiers migrants trouvèrent sans difficulté un travail sur les chantiers de construction des quartiers résidentiels de la classe moyenne naissante ou dans les premières usines, très rapidement ils furent en surnombre dans la ville et les emplois devinrent plus rares. De 1950 à 1970, l'accroissement annuel de la population urbaine au Brésil a été d'environ 5,6 %; pendant cette première période, le développement industriel du Brésil a provoqué une croissance annuelle de la masse des travailleurs d'environ 3 %. De la différence entre ces deux chiffres, naissent les chômeurs appelés « non-solvables » ou « sous-prolétaires », habitants forcés des favelas. On estime aujourd'hui qu'environ 50 % des favelados en âge de travailler sont sans travail reconnu. Pour cette proportion sans cesse croissante de chômeurs, qui vivent du surplus de l'économie urbaine, l'existence à la favela est le seul moyen de survie dans la ville.

La cause essentielle de la croissance des favelas tient au processus d'appauvrissement général de l'ensemble de la population laborieuse du Brésil depuis le démarrage industriel. Ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le « miracle économique du Brésil » s'est réalisé grâce à une fantastique accumulation primitive de capital que seule une exploitation croissante des travailleurs permettait d'obtenir. Ainsi, en offrant aux capitaux étrangers la possibilité d'utiliser une main-d'œuvre extrêmement bon marché, l'économie brésilienne a pu très vite s'intégrer dans la division internationale du travail.

Par le mécanisme de l'inflation et profitant de la faiblesse de l'offre d'emploi, la classe dirigeante va exercer une pression telle sur les salaires qu'à compter de 1940 le pouvoir d'achat des travailleurs ira en se détériorant. L'ensemble des tableaux reportés en annexe montre cette dégradation; sans trop entrer dans le détail, nous pouvons néanmoins donner quelques chiffres extrêmes :

De 1940 à 1979, l'augmentation du coût de la vie due à l'inflation a été de 1528 %; pendant cette même période, l'augmentation des salaires n'a été que de 108 % [2]. En l'espace de 40 ans, le même ouvrier a donc vu son salaire mensuel diminuer de moitié en valeur absolue. Ces chiffres sont confirmés par les estimations pour le calcul du nombre d'heures de travail nécessaires à un ouvrier pour acquérir les douze produits de base qui composent la « ration minimum » [3] définie par le ministère du Travail. En 1959, il lui fallait travailler 65 heures par mois pour obtenir la ration indispensable à son alimentation; en 1978, il fallait à ce même ouvrier travailler 135 heures [4] pour obtenir la même ration... plus du double!

---

1. D'après L. Parisse, *op. cit.*, p. 60.

2. Source : étude avril 1979. Département intersyndical d'études socio-économiques de Sao Paulo.

3. Cf. annexe 1, tableau 3.

4. Source : étude avril 1979. Département intersyndical d'études socio-économiques de Sao Paulo.

Il est intéressant de noter que, pendant cette même période, alors que le pouvoir d'achat du salaire minimum diminuait de moitié, l'augmentation du produit intérieur brut de l'économie brésilienne a été de 326 %.

Cette dégradation générale du niveau de vie a été possible en raison du maintien dans les villes d'une population de ruraux en surnombre et sans emploi. Appelée traditionnellement « armée de réserve », cette masse de travailleurs toujours disponible présente une menace permanente pour les « privilégiés » qui possèdent un emploi fixe... Comment refuser un salaire faible quand dix personnes sont susceptibles de vous remplacer sur l'heure? Nous sommes là au cœur de la contradiction majeure du système brésilien, les favelas sont à la fois la conséquence et le moteur du miracle économique. C'est ce qui nous permet d'affirmer, au risque d'aller à l'encontre des déclarations officielles ou des discours de théoriciens rêveurs, que la favela est loin d'être économiquement marginale; bien au contraire, parfaitement intégrée dans le système économique, elle peut être considérée comme un mal nécessaire dans la logique de ce système.
Voilà la raison de leur formidable croissance car si l'on a pu imaginer, à leur naissance, que les favelas ne seraient qu'une étape provisoire dans un processus d'intégration des ruraux, elles se sont avérées l'unique moyen de survie pour des milliers de paysans chassés des campagnes, vivant dans un état de dépendance précaire et d'appauvrissement croissant au cœur des villes du Sud-merveilleux. Les favelados ne sont pas en marge des circuits économiques, ils dépendent de la ville au même titre que la ville dépend d'eux.

*Activités économiques des habitants de la Rocinha*

*« L'homme des favelas ne vit déjà plus à l'extérieur de la société, exclu de la communauté humaine comme le pensent encore certains. Il ne l'est plus. L'Homme du* morro *est un travailleur comme les autres* [5]*. »*

La situation géographique de la Rocinha, dans la zone Sud de Rio — zone essentiellement résidentielle —, va avoir une influence particulière sur les domaines d'activité des habitants de la favela.

Les hommes possédant un emploi fixe travaillent généralement sur les chantiers de construction où ils forment la grande masse des travailleurs non-qualifiés, « manœuvres à tout faire ». Les plus chanceux sont fonctionnaires et bénéficient des avantages sociaux offerts par les services municipaux en contre-partie des tâches les plus dures ou les plus ingrates comme le ramassage des ordures, le nettoyage des rues ou la conduite des transports urbains [6]. Enfin, la majorité occupe les petits emplois du secteur tertiaire; directement au service des plus riches, ils sont portier d'immeuble, chauffeur, gardien, homme à tout faire. Très peu de favelados de la Rocinha sont ouvriers, les usines étant pratiquement toutes situées dans la zone Nord. Le tableau 5 (annexe 1) montre la répartition par secteur d'activité des habitants de la Rocinha et de l'ensemble des favelados de Rio. Il est frappant de constater l'importance considérable des favelados employés dans le secteur des services — caractéristique essentielle des populations pauvres des villes

5. H. Diaz da Cruz. Opinion étonnamment lucide si l'on pense qu'elle fut formulée dès 1941.

6. L'intense trafic de la ville de Rio, lié aux cadences imposées aux conducteurs d'autobus, véhicules souvent vieux, peu maniables et bruyants, rend cette tâche particulièrement éprouvante.

de pays sous-développés — et de voir combien la Rocinha est une favela plus privilégiée que la moyenne dans la mesure où ses habitants profitent des emplois offerts par la proximité des quartiers résidentiels.

Cependant, pour la grande majorité des favelados, la quête d'un travail est un souci permanent et rares sont ceux qui bénéficient de la sécurité d'un emploi stable. Ils doivent affronter la réalité d'une vie au jour le jour faite d'une succession d'emplois saisonniers.

S'ajoutant à l'interminable chaîne des intermédiaires, ils deviennent vendeurs de journaux à la sauvette, laveurs de voitures, vendeurs de rafraîchissements sur les plages... D'autres sont *biscateiro :* homme à tout faire, maçons, plombiers et électriciens à la fois, vivant, sans carte de travail, de petits services, de bricolages, de réparations faites dans les logements résidentiels.

Une classification concernant les revenus des favelados a montré que 56,1 % des travailleurs reçoivent l'équivalent d'un salaire minimum ou moins et que 38,4 % gagnent un salaire minimum et demi [7]. Sur l'ensemble des favelados, on estime que 94,5 % des familles vivent sur la base d'un salaire minimum par mois. Sachant que la taille moyenne d'une famille est de cinq personnes et que le salaire minimum correspond, toute proportion de niveau de vie respectée, à environ 400 FF par mois, on comprend mieux que, même pour les favelados qui travaillent légalement, la favela représente l'unique solution d'intégration dans la ville.

La faiblesse des revenus et la précarité des emplois des hommes obligent l'ensemble de la famille, femmes et enfants à travailler. La femme de ménage est une véritable institution dans la société brésilienne. Les salaires des domestiques étant aussi bas que les salaires industriels, chaque famille de la classe moyenne peut aisément employer un ou plusieurs domestiques à temps complet. Pour cette raison, tous les appartements des quartiers résidentiels sont conçus avec une ou deux chambres de domestique. Ainsi, les jeunes femmes de la Rocinha peuvent dès l'âge de 14 ans trouver un travail à condition de quitter leur famille et de ramener le salaire à la fin de chaque mois. Les femmes plus âgées ou ayant charge de famille ne peuvent loger chez leur « patron », elles trouvent néanmoins certains emplois de domestique, font des ménages à la journée, lavent du linge à domicile ou encore travaillent dans les grands magasins.

Dans la majorité des cas, les salaires réunis de l'homme et de la femme ne suffisent pas à nourrir la famille, obligeant les enfants à travailler très tôt. Une enquête sur l'âge des favelados à leur premier travail révèle qu'environ un tiers d'entre eux commencent à travailler avant d'avoir atteint douze ans. Cette situation tend à disparaître à la Rocinha car de plus en plus nombreux sont les parents qui souhaitent envoyer leurs enfants à l'école municipale afin de leur donner une chance de promotion; mais, pour la majorité, les conditions financières ne le permettent pas et beaucoup d'enfants exercent de petits métiers comme cireur de chaussures, vendeur à la sauvette, ou laveur de voitures.

Tout cela montre suffisamment que l'homme du *morro* participe à la vie économique de la ville. Penser que la Rocinha n'abrite que des chômeurs en marge des circuits économiques et qu'elle constitue une sorte de parasite dans la structure urbaine revient à réduire la réalité à un argument politique.

7. Cf. J.E. Perlman, *O Mito da Marginalidade,* Rio, Paz e terra, 1977.

La taille de la Rocinha a entraîné la création de nombreux circuits économiques internes et par le fait même d'emplois. L'obligation pour les favelados de se ravitailler en denrées alimentaires et en biens de consommation courante a donné à certains l'idée d'organiser des commerces de fortune qui leur assurent de quoi subsister. Ainsi, nous avons pu dénombrer environ 1 000 commerces à travers la Rocinha, allant de la mère de famille qui entrepose dans sa baraque des produits alimentaires qu'elle vend aux voisins par sa fenêtre à l'épicerie-bistrot-débit de tabac toujours dotée d'une table de billard et d'un juke-box. Outre les commerces, on trouve de nombreux services : barbiers, menuisiers, cordonniers, maçons, etc. Toutes ces activités peuvent être considérées comme marginales car elles échappent totalement aux contrôles fiscaux et policiers. Tout en participant aux circuits économiques traditionnels dont ils sont les derniers maillons, ces commerces forment une sorte de réseau parallèle dont ne profite qu'une très faible proportion des habitants.

Engagé dans un processus de paupérisation croissante, à la recherche d'emplois toujours plus difficiles à trouver, le favelado oublie vite ses rêves de réussite et réalise que le premier abri qu'il vient de construire devra se consolider et durer. Il se transformera petit à petit en une baraque, habitat typique de la favela.

## Quand l'abri précaire doit durer...

Sur les bases de la première implantation, et le plus souvent à partir de l'abri provisoire, le favelado va donc transformer son habitat, l'agrandir et le réorganiser. Cette lente évolution est caractérisée par trois étapes majeures : les baraques de première génération entièrement réalisées en bois, celles de deuxième génération, généralement munies d'un étage et construites en brique et bois, enfin les maisons en dur, entièrement réalisées en brique et ciment. Dans chacun des exemples présentés nous étudierons l'évolution des méthodes de construction, la transformation de l'organisation intérieure, sa signification et les pratiques de l'espace qu'elle détermine.

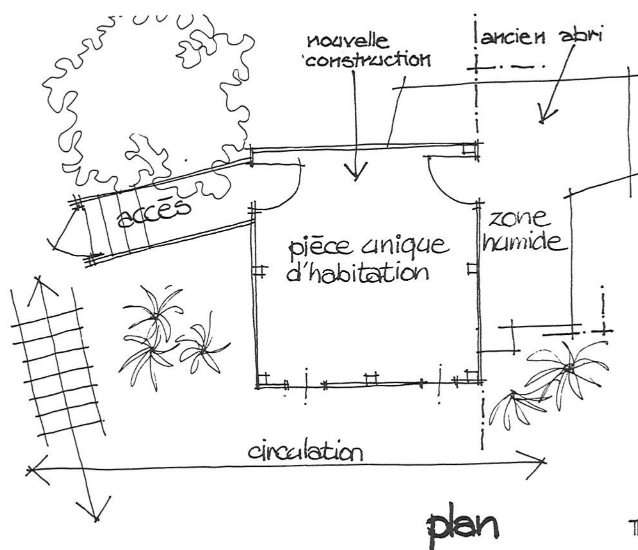
### *Baraques de première génération*

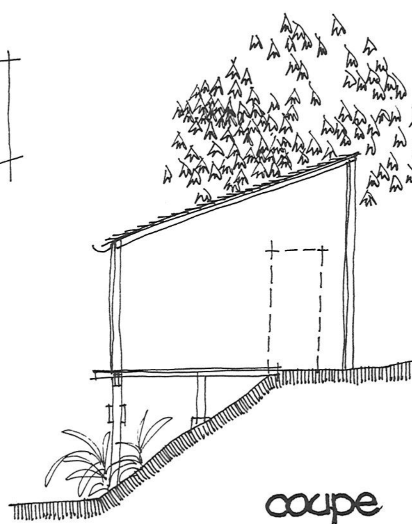
PLANCHE V

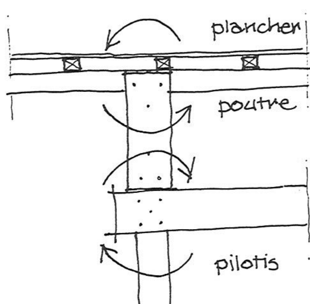
● Cette planche représente une baraque un peu isolée en haut de la Rocinha, aux limites des terrains encore appropriables avant que la paroi rocheuse ne s'oppose à toute construction. A son aspect extérieur nous pouvons déjà observer l'évolution et les transformations subies depuis la construction du premier abri précaire, en comparant par exemple la protection de la zone de travail extérieur, à droite de la baraque, et les parois mêmes de la baraque. Les matériaux employés et la manière dont ils sont mis en œuvre montre que le constructeur a progressivement remplacé les pièces défectueuses et organisé la matière de façon plus cohérente et ordonnée. Les parois de la baraque sont toujours réalisées en planches de récupération sélectionnées pour leur taille et coupées aux dimensions adéquates. De même, les bordures de ces planches ont été aplanies de telle sorte qu'elles puissent se poser côte à côte sans laisser de jour trop important, les eaux de

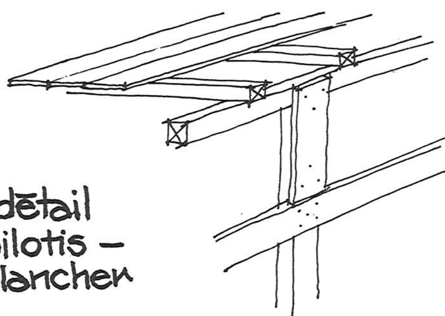
V




nouvelle construction
ancien abri
accès
pièce unique d'habitation
zone humide
circulation
plan


coupe


plancher
poutre
pilotis


détail pilotis - plancher

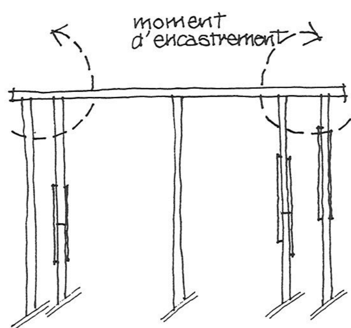
pluies sont recueillies dans une goüttière et amenées vers une cuve située dans l'espace de travail à l'air libre. Cet aménagement qui soulage en partie les habitants de la corvée d'eau a aussi pour effet primordial d'annuler l'effet destructeur du ruissellement à la base des pilotis.

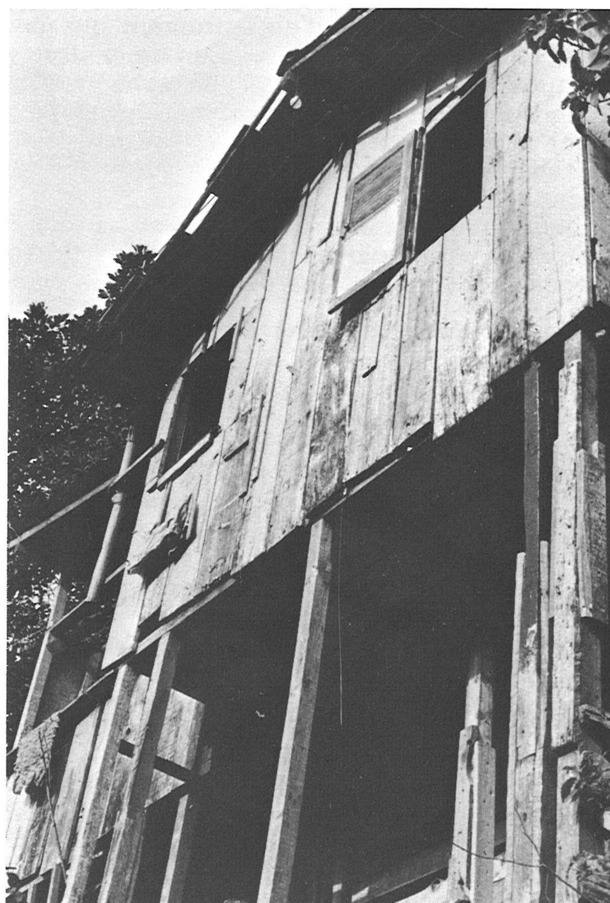
La photo montre bien comment fut réalisée, grâce à des poutres de section carrée dont la régularité atteste qu'elles furent sans doute achetées à cet effet, la liaison pilotis-plancher, dont nous avons toujours pu remarquer la faiblesse dans les exemples précédents et qui est ici conçue de manière très astucieuse. La poutre principale, qui reçoit les poutres secondaires sur lesquelles est cloué le plancher, est posée sur chacun des pilotis. L'assemblage est réalisé à chaque pilotis par deux planches latérales (cf. croquis de détail), elles-mêmes bloquées par une planche horizontale qui reprend les trois pilotis à mi-hauteur, créant ainsi un moment d'encastrement qui assure un très bon contreventement.

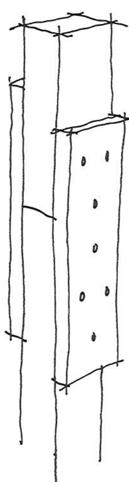
● L'organisation de l'espace reste très proche des exemples précédents. L'espace intérieur est toujours composé d'une pièce principale d'habitation. En revanche, toute la zone de travail s'est déplacée de l'avant vers l'arrière de la baraque, permettant au favelado de gagner un peu plus de place et surtout de préserver un aspect « propre » à la façade par laquelle on accède à la baraque. En se détachant ainsi de sa situation originelle cet espace va se particulariser et se préparer à devenir, dans une étape suivante, une pièce supplémentaire.
Il est important de noter l'effort particulier du constructeur pour traiter l'accès à sa baraque. Comme on peut le remarquer en arrière plan de la photo, une porte, le long du cheminement, signale l'entrée et marque la limite de l'appropriation. Une balustrade soigneusement réalisée et peinte à la chaux conduit de cette première porte à l'entrée de la maison, accentuant de ce fait le « marquage » de l'espace. Ainsi naît entre l'avant et l'arrière de la baraque une hiérarchie des lieux et des apparences : espace propre, espace de représentation à l'avant; espace sale, espace de travail à l'arrière.
Enfin, un dernier détail marque une évolution importante par rapport à l'abri originel : les rideaux qui occultaient les fenêtres de la première construction ont été remplacés par des volets en bois.

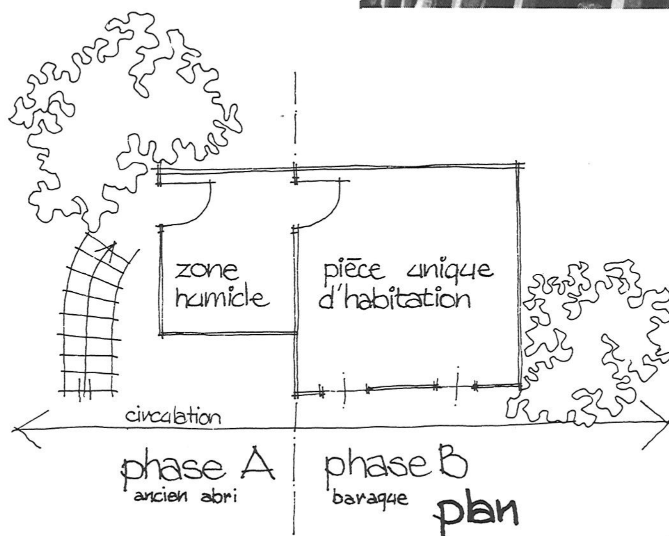
## PLANCHE **VI**

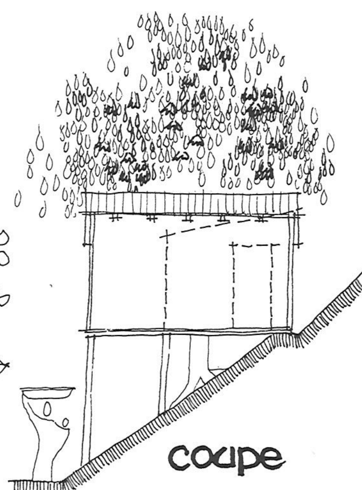
● Cet exemple apparaît plus spectaculaire que le précédent dans la mesure où l'habitant a préféré construire une nouvelle baraque à côté de l'ancien abri. Trop petit pour être consolidé sans agrandissement, le favelado a gardé son abri durant tout le temps de la construction de la nouvelle baraque et réorganisé ensuite l'espace intérieur avec l'adjonction du nouvel espace construit.
Les pilotis sont de véritables bastings dont l'adhérence à la roche a été renforcée par des emplâtres de ciment. La taille importante de ces pilotis témoigne d'une grande maîtrise du constructeur en même temps qu'elle signale un début de mise à l'écart des matériaux de récupération. De fait, les bastings suffisamment longs restent rares et le constructeur a su profiter de cette contrainte pour créer des pilotis plus résistants que s'ils étaient réalisés d'une seule pièce. En effet, en superposant deux éléments pour obtenir un pilotis de taille suffisante, le favelado a réalisé un assemblage en clouant des pièces latérales qui ont pour effet d'augmenter la section des poteaux dans


moment d'encastrement
structure porteuse


VI


détail pilotis


zone humide
pièce unique d'habitation
circulation
phase A
ancien abri
phase B
baraque
plan


coupe

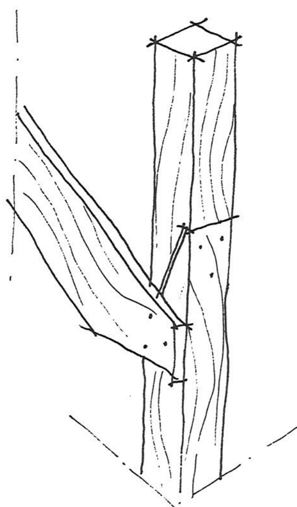
leur partie la plus vulnérable au flambage. D'autre part, nous pouvons remarquer que le doublement des pilotis aux extrémités de la structure a pour effet de créer un moment d'encastrement qui joue un rôle de contreventement de la structure. Si la triangulation de la structure porteuse n'est toujours pas pratiquée, de tels procédés (voir schéma planche VI) assurent tout de même une bonne résistance aux efforts. L'habitant interrogé a été incapable d'expliquer la raison de son parti constructif autrement que par la phrase souvent répétée : « pour tenir, c'est comme cela que ça doit être »... Les gestes sont ici réflexes de bâtisseurs.
Notons enfin que, comme dans le cas précédent, le toit est entièrement réalisé en tuiles mécaniques achetées chez un fournisseur, et les eaux de pluies canalisées pour sauvegarder la base des pilotis.

● Ces améliorations constructives sont dictées par un besoin d'agrandissement et de transformation de l'espace intérieur de la baraque, modifiant nécessairement l'organisation de la vie intérieure.
En plan nous pouvons observer deux parties distinctes. La partie A correspond à l'ancien abri du migrant transformé en espace de transition au profit de la nouvelle baraque en partie B. Ce nouvel espace construit, le favelado a réservé l'ancien abri pour les tâches ménagères. Bien que cette zone « humide » ne soit pas encore close, elle est déjà couverte et nous voyons, en comparaison des exemples précédents, se dessiner une nouvelle pièce dont l'existence propre à côté de la pièce d'habitation deviendra de plus en plus nécessaire. Ainsi, l'organisation de l'habité qui était à cheval entre l'intérieur et l'extérieur va se transformer de telle sorte que les espaces extérieurs seront petit à petit intégrés aux espaces intérieurs. Autant l'organisation spatiale des premiers abris était une réminiscence de ruralité, autant la nouvelle disposition qui lui succède témoigne de l'influence des modèles urbains.
D'autres détails nous permettent de constater cette évolution comme les ouvertures, maintenant munies de volets extérieurs, mais surtout, signe de l'influence urbaine, une ampoule électrique suspendue sous le faîtage de la toiture. Installée dans la favela par des revendeurs habitant à proximité ou en bordure de la Rocinha et profitant d'un abonnement au réseau urbain, l'électricité est présente dans les trois quarts de la favela. Utilisée ou non, cette ampoule atteste à l'extérieur de la présence de l'électricité dans la baraque, signe de confort et, toute proportion gardée, de richesse. Il n'est pas rare de voir ainsi des ampoules suspendues à l'extérieur des maisons, même si l'électricité n'y parvient pas encore; elles témoignent du souci des apparences et de la volonté du favelado de s'approcher, même de manière illusoire, des modèles urbains.

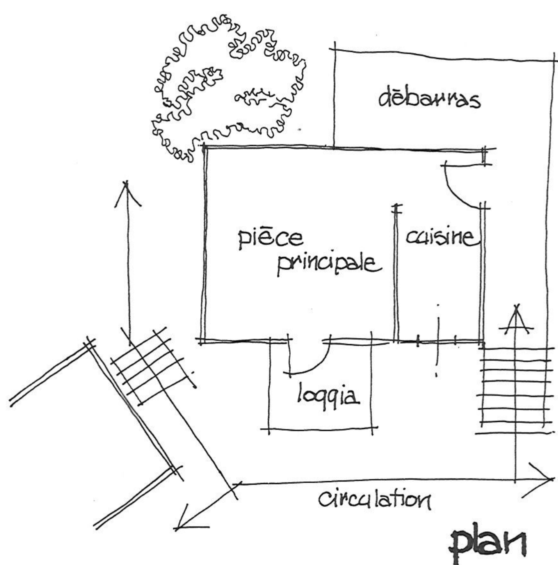
PLANCHE **VII**

● Situé sur un terrain moins en pente — mais moins stable que dans les exemples précédents — cette baraque encore rudimentaire marque une évolution importante dans l'aménagement de l'espace intérieur.
Constructivement, elle se présente de façon semblable aux cas déjà étudiés. Le migrant a conservé la structure originelle de son abri et remplacé petit à petit les parois par des planches de grande taille, mais le toit est encore réalisé à partir d'éléments hétérogènes, tuiles et tôle ondulée. La seule amélioration constructive importante se remarque dans le mode de contreventement de la structure porteuse. Pour la première fois, le favelado utilise

**VII**


détail
pilotis




débarras
pièce
principale
cuisine
loggia
circulation
plan


coupe

une méthode de triangulation en fabriquant une sorte de croix de St André pour soutenir les pilotis de la véranda.

● A l'origine, la baraque possédait une seule pièce reliée à l'extérieur par l'habituelle zone de transition à l'air libre. Dans les exemples précédents, la zone de travail extérieure se modifiait de manière encore hésitante. Ici cette évolution arrive à son terme; poussé par le besoin d'espace, le constructeur a totalement fermé et couvert l'espace extérieur en le transformant en une cuisine indépendante de la pièce principale d'habitation. Ainsi, la première transformation de l'organisation spatiale de l'abri est marquée par le passage d'un espace intérieur unique à un espace composé de deux pièces aux fonctions déterminées. Les pratiques quotidiennes liées à cette organisation en seront transformées. La pièce principale se privatise un peu plus et se réduit à une fonction de chambre; la cuisine est encore un espace hybride à fonctions multiples, elle joue un rôle de transition, d'accueil et de salle à manger. La différenciation entre les deux lieux n'est pas encore très nette et la nécessité maintenue d'un espace au-dehors a poussé l'habitant à recréer une nouvelle zone de vie extérieure en construisant une sorte de balcon-veranda qui agrandit la pièce principale et recrée l'impression visuelle de l'ancien espace abandonné. D'autre part, cette loggia couverte permet de ventiler la baraque en permanence tout en abritant les habitants des rayons du soleil et bien qu'on y lave encore le linge, elle appartient à part entière à la pièce d'habitation, reproduisant en quelque sorte l'image des balcons des appartements des quartiers résidentiels. On ne peut qu'admirer la manière avec laquelle le constructeur a réalisé cette loggia, la richesse du contraste entre la balustrade et les planches de contreventement ainsi que la force des proportions choisies.
Ainsi, la baraque qui s'organisait de manière linéaire s'articule maintenant selon deux directions.

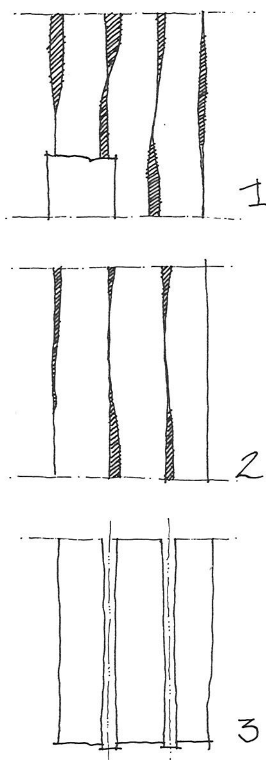
● L'aménagement intérieur se transforme lui aussi dans le sens d'un plus grand confort. Toutes les parois sont recouvertes de papier collé et peint. Un lit, un canapé, une armoire récupérés meublent la pièce principale. La nouvelle cuisine subit d'importantes modifications par rapport à l'aménagement rudimentaire qui auparavant trouvait sa place contre la paroi. Si l'eau est toujours stockée dans des bidons, la cuisine possède un évier fixe dont l'évacuation se réalise par l'intermédiaire d'un tuyau en plastique qui déverse les eaux usées dans l'égout naturellement formé le long du cheminement collectif. On aperçoit sur la photo l'extrémité de ce tuyau derrière le poteau de la loggia. La cuisine possède en outre une installation de gaz munie de deux réchauds.

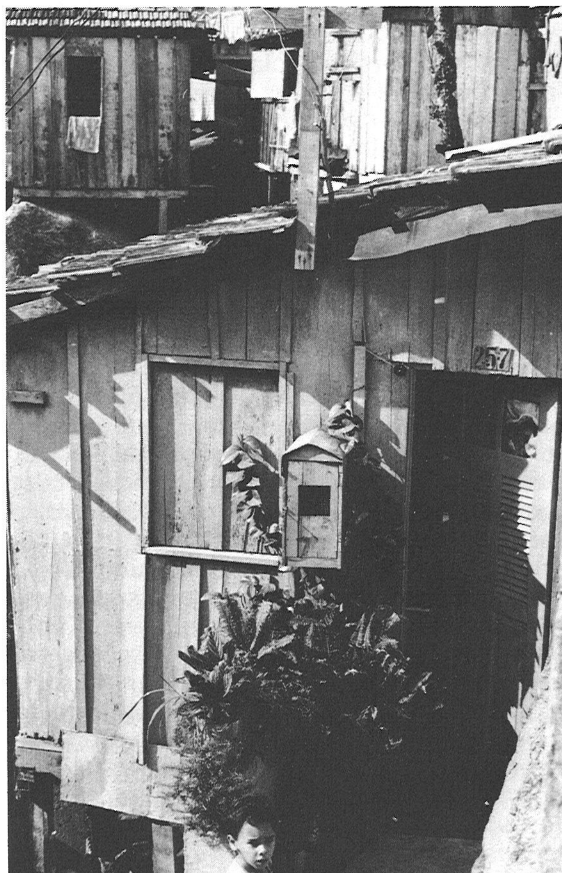
PLANCHE **VIII**

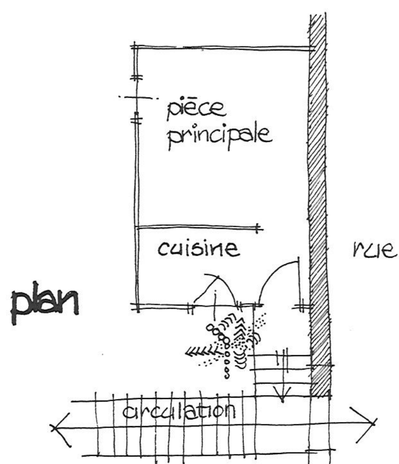
Cet exemple est particulièrement représentatif des baraques en bois qui couvrent environ 60 % de la surface occupée de la Rocinha. Il illustre l'aboutissement de l'évolution suivie depuis la première construction et peut être considéré comme un exemple type.

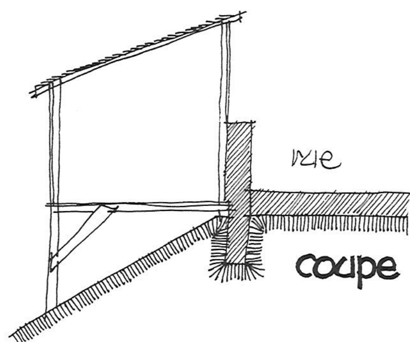
● Afin de minimiser les contraintes imposées par la pente du sol, le favelado a choisi de bâtir une baraque étroite et longue. Les agrandissements successifs (prolongement de la pièce principale et construction d'une cuisine intérieure) se sont toujours réalisés par allongement de l'espace intérieur.

**VIII**


1
2
3
évolution des joints entre les planches


257


pièce principale
cuisine
rue
plan
circulation


rue
coupe

Cette disposition a permis à l'habitant de recouvrir l'ensemble d'un toit en tuile mécanique à une seule pente.

Le degré d'évolution de cette baraque est visible à quelques améliorations constructives de détail. Tout d'abord, nous pouvons remarquer que les parois toujours réalisées à partir de planches de bois récupérées et clouées bord à bord ont la particularité d'être munies de couvre-joint en bois. Par rapport aux exemples précédents — planches plus ou moins bien ajustées, joints bouchés avec du papier, des chiffons ou de la terre — l'utilisation de couvre-joint est un signe caractéristique de l'« achèvement » de la baraque en bois. D'autre part, l'ouverture qui fait office de fenêtre pour la cuisine est proprement découpée, munie d'un encadrement en bois et fermée par un volet intérieur.

● L'espace intérieur est lui aussi typique. La pièce principale issue de la première construction a été prolongée d'environ 1,50 m tandis que l'espace de travail extérieur, intégré, forme maintenant une pièce indépendante aux fonctions de cuisine, d'entrée et aussi de réception.
L'influence des modèles urbains se fait déjà fortement sentir à cette étape de l'évolution. Les favelados fréquentent quotidiennement les immeubles résidentiels et les appartements bourgeois où ils travaillent. Ces appartements, signes de réussite et de richesse vont devenir les références nouvelles des migrants qui, peu à peu, oublient les modèles ruraux. Le favelado va donc calquer l'organisation et l'aménagement des espaces de sa baraque sur l'habitat urbain. Après une action constructive — la consolidation et l'agrandissement de sa baraque — et après avoir fait évoluer l'organisation traditionnelle de l'espace intérieur vers une répartition urbaine des espaces, le favelado va concentrer ses efforts sur l'aménagement intérieur, à l'image des plus riches. Faute de pouvoir considérer la surface comme un facteur de confort, il satisfera son besoin d'adéquation au modèle par l'acquisition d'équipement et de mobilier. La cuisine reçoit les premiers aménagements : évier fixe, réchaud à gaz et parfois, quand l'électricité dessert la baraque, un réfrigérateur acheté à crédit sur plusieurs années. La pièce principale sera dotée de meubles bon marché, richement décorés et abondamment vernis. Enfin, la télévision, autre symbole de réussite, vient achever l'équipement de la maison. Présente dans 10 % des baraques, elle fonctionne en permanence et parfait l'influence urbaine. Par son intermédiaire s'impose petit à petit le modèle culturel dominant : la télévision devient pour l'habitant une sorte de miroir, une source de rêves qu'il ne réalisera jamais mais vers lesquels il tendra toujours.
Il est parfois étonnant d'observer le contraste entre la pauvreté de l'aspect extérieur de la baraque et la richesse relative des aménagements intérieurs. La crainte qui pèse sur les habitants de la Rocinha, régulièrement menacés par voie de presse d'une démolition de la favela, les entraîne à délaisser leur baraque au profit des biens de consommation qu'ils pourront toujours sauver à temps et réutiliser ailleurs.

● Si le désir de ressemblance au modèle urbain reste grand dans le traitement extérieur de la baraque, il ne peut s'exprimer que dans la présence de quelques éléments symboliques, comme cette petite boîte, à gauche de l'entrée (planche VIII), qui témoigne de la possession d'un compteur installé par l'un des revendeurs d'électricité. Toujours placée à l'extérieur afin de pouvoir être contrôlée à toute heure, cette boîte qui ressemble à un abri pour moineaux est un élément typique de la façade principale des baraques, signal d'une richesse toute relative. Une autre raison symbolique de la présence du

compteur à l'extérieur vient de la notion de propriété des habitants : le compteur appartient au revendeur, il ne peut donc être situé à l'intérieur de la baraque.
La porte d'entrée, achetée ou récupérée, assure une fermeture plus hermétique de la maison dont l'accès est protégé de la pluie par un morceau de tôle glissé entre les tuiles et le chevron. L'installation d'une sonnette électrique (dont le bouton est visible en haut à gauche de la porte) est un autre signe d'appropriation du modèle urbain.
Il est intéressant de souligner, par comparaison avec les premiers abris provisoires, la manière dont s'est transformée la relation entre le végétal et l'habitat. Les premiers abris venaient s'appuyer contre un arbre, pratiquement se nicher au milieu de la végétation. Sous la pression de l'exode, la favela s'est densifiée au détriment de la végétation et le rapport habitat-végétal s'est inversé à l'image de l'urbanité. La végétation domestiquée pousse dans des pots ou des bidons et sert d'élément décoratif ou de signalisation de l'entrée.
Enfin, pour parachever l'image urbaine de sa baraque, le propriétaire a cloué un numéro sur sa porte. Ramassé dans une décharge, ce numéro n'a qu'un rôle symbolique; le facteur ne passe jamais dans la favela et les habitants s'orientent par des descriptions du type « vous trouverez la maison de S. Antales après celle qui s'écroule en face du mur bleu ». Le numéro ne fait que renvoyer au désir de ressemblance; il signifie que la baraque existe comme existent les maisons de la ville d'asphalte.

De l'abri précaire à la baraque en bois, nous avons pu noter la naissance d'un modèle architectural typique de la favela. Tous les abris se sont lentement transformés par agrandissements successifs, annexion des espaces extérieurs et modification de l'espace intérieur qui passe d'une pièce unique à deux pièces aux fonctions distinctes. D'autre part, à l'utilisation hâtive de matériaux récupérés va succéder un mode de mise en œuvre des bois et l'emploi de matériaux achetés (pièces de bois importantes, fenêtre, porte). Enfin nous avons mis au jour à travers cette évolution, le passage des références rurales aux références urbaines. L'exemple suivant va nous permettre de récapituler l'ensemble de ces remarques.

PLANCHE **IX**

Cette construction est remarquable dans la mesure où elle n'est pas le fruit de transformations multiples mais fut bâtie telle quelle : elle prouve ainsi l'existence d'un modèle architectural élaboré en fonction des contraintes imposées par le site et la pauvreté des favelados.

● La structure réalisée en poutrelles de bois de faible section (5 × 5) couvre une surface d'environ 3,5 par 5 mètres. Les assemblages sont sommaires (superposition et clouage), les parois et le plancher venant rigidifier l'ensemble. Le contreventement est assuré par la présence de l'escalier qui emprunte ses premières marches aux racines de l'arbre et retient ainsi latéralement la baraque. Parois et plancher sont réalisés en planches de bois coulées. Le toit est à une seule pente et couvert par des plaques d'éternit ondulé. Portes et fenêtres sortent de l'usine. Mis à part les pilotis réalisés en bois ou en terre mélangée avec des pierres et du ciment, l'ensemble des matériaux a été acheté par le constructeur qui a préféré quitter son abri précaire après quelques années pour bâtir une baraque un peu plus bas dans la favela.

● L'organisation intérieure de l'espace est caractéristique : une pièce faisant office d'entrée et de cuisine; une pièce d'habitation. L'ensemble abrite une famille de deux enfants. L'équipement de la cuisine, sommaire, comprend un évier et un réchaud. La baraque est éclairée électriquement comme l'atteste le compteur installé à l'extérieur et la présence d'une ampoule extérieure.
Une amélioration importante dans le stockage de l'eau différencie cet exemple des précédents : l'eau est entreposée dans une cuve en éternit logée sous le toit, en partie haute de la cuisine; toujours sous pression, elle arrive au-dessus de l'évier par l'intermédiaire d'un robinet, nouveau signe du confort urbain. La cuve est alimentée par le réseau installé dans ce quartier de la Rocinha par un favelado qui, après avoir découvert une source dans la montagne, a construit une citerne et un réseau de distribution réalisé en tuyau de plastique posé le long des cheminements. Le raccordement au réseau coûte une somme importante auquel le favelado doit ajouter le prix de chaque remplissage de la cuve [8].

Cet exemple marque la fin d'une première étape de l'évolution, le modèle est pratiquement achevé et se reproduit à travers toute la Rocinha. Pourtant l'évolution ne s'arrête pas à ce type de baraque; si certaines resteront à ce stade, d'autres se transformeront encore pour deux raisons majeures : la conquête de surface habitable et l'introduction de matériaux nouveaux.

### *Baraques de deuxième génération*

L'annexion d'espace horizontal connaît bien vite une limite à cause de la densification croissante de la favela. Aussi certaines baraques se dotent-elles d'un étage supplémentaire. Parfois entièrement réalisées en bois mais dans la plupart des cas construites en partie grâce à l'emploi de matériaux durs (ciment-briques), elles marquent une étape importante dans l'évolution de l'organisation intérieure et des pratiques que cette nouvelle organisation détermine.

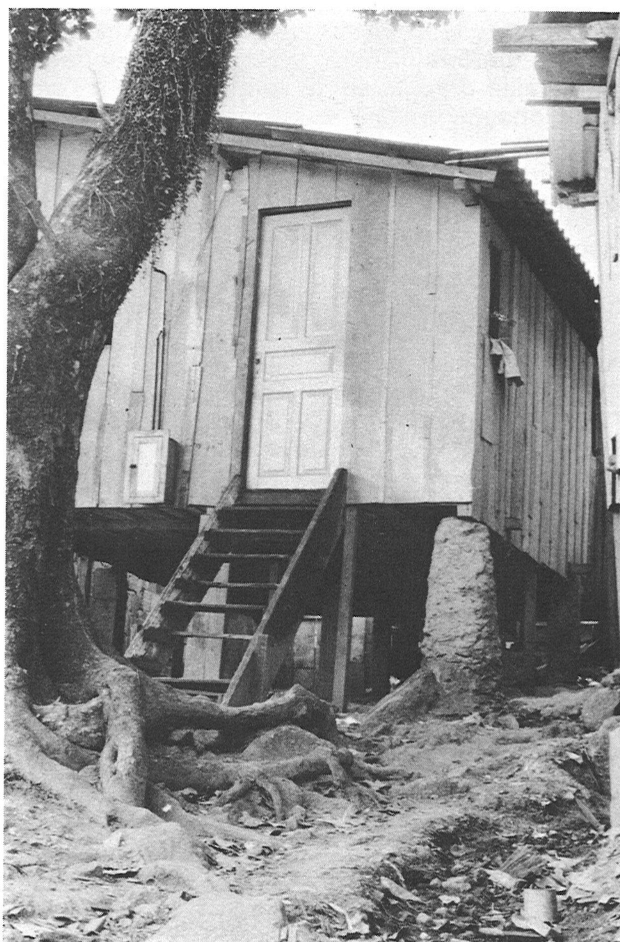
PLANCHE **X**

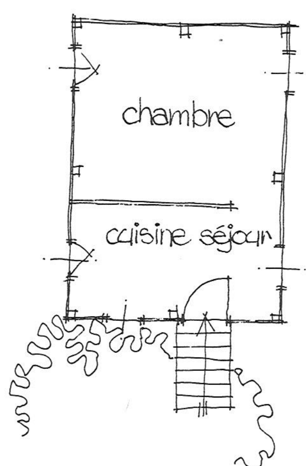
Exemple encore hybride de l'évolution — car l'annexion d'espace s'y est réalisée vers le bas et non par la construction d'un étage supplémentaire — cette baraque représente une transition entre les deux étapes et, à ce titre, semble intéressante à étudier.

● Constructivement, rien ne la différencie du modèle habituel. Nous pouvons aisément lire sur sa façade les différents stades de la construction. Dans un premier temps, le favelado préférant sauvegarder son espace construit à l'air libre a agrandi sa baraque latéralement en repoussant la paroi d'environ un mètre et en prolongeant le toit et les parois. Dans cette partie nouvelle, il installe une cuisine ouverte sur la pièce principale et, pour la première fois dans tous les exemples étudiés, une salle d'eau fermée et munie d'un bac à douche et d'une cuvette de WC. L'évacuation se fait par l'intermédiaire d'une conduite en plastique qui rejette les eaux usées à quelques mètres de la baraque dans un égout déjà formé. La création de cette salle d'eau est un signe supplémentaire de la lente intégration de l'habitat de la Rocinha à la spatialité urbaine et aux normes du confort urbain.

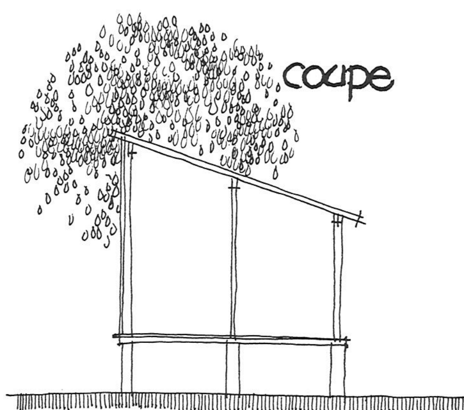
8. Une manière pour l'un d'éviter la corvée d'eau et pour l'autre de faire fortune.

**IX**






plan




baraque 1ère génération

Dans un deuxième temps, le constructeur annexe le dessous de sa baraque pour y entreposer des matériaux. Tout d'abord indépendant et accessible par un escalier extérieur taillé dans le sol et confectionné à l'aide de planches de bois, cet espace fut ensuite relié à la partie haute par un escalier intérieur. Dans une prochaine étape, le favelado, qui utilise ce lieu comme débarras, a l'intention de l'aménager en chambre pour ses enfants, « encore trop jeunes pour vivre de manière autonome ».

● Ces agrandissements successifs de l'espace ont plusieurs significations. Tout d'abord, la création de pièces nouvelles a pour effet de faire éclater la plurifonctionnalité de l'espace unique traditionnel. Dans le cas présent, l'aménagement d'une nouvelle pièce va alléger la pièce principale et lui donner une fonction de séjour. La création d'une salle d'eau va spécifier la cuisine dans une fonction unique. Les pratiques de l'espace que détermine cette nouvelle organisation — encore timide mais que les exemples suivants viendront confirmer — deviennent typiquement urbaines : création d'une pièce commune indépendante du lieu de repos nocturne, séparation des enfants et des parents. Ainsi, à la première différenciation « zone sèche » « zone humide » se superpose un deuxième découpage spatial : « zone jour » et « zone nuit », organisation traditionnelle de l'habitat urbain.

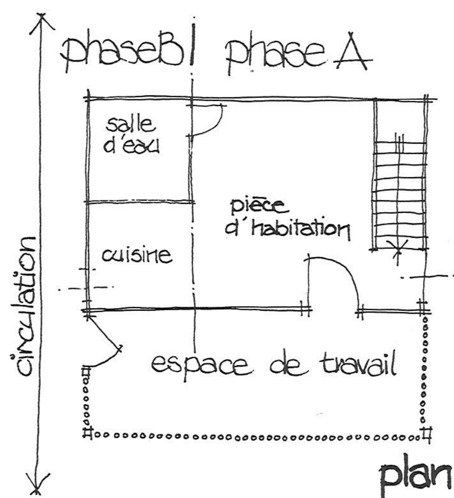
● Enfin, il semble important de noter la manière dont le favelado a signifié en façade « l'achèvement » partiel de sa baraque avant d'en décider l'agrandissement. Les besoins premiers et immédiats étant satisfaits, il a peint la façade principale de taches vertes sur un fond de peinture vermillon, créant ainsi un contraste simultané de deux couleurs complémentaires. Un numéro peint à la main à droite de la porte vient parfaire l'ensemble.

Malgré toutes les représentations symboliques de l'urbanité, la maison reste une baraque en bois, une baraque de pauvre, et si la majorité des habitants s'arrêtent à ce stade de l'évolution, préférant améliorer lentement leur confort intérieur, les plus anciens favelados installés au bas de la Rocinha où le terrain est plus plat possèdent des titres de propriété d'origine. Cette sécurité leur permet d'investir dans la transformation de leur baraque par l'emploi de matériaux riches et résistants, les matériaux de la ville, la brique et le ciment que des années d'économie leur permettent d'acquérir. L'utilisation de la brique creuse, du ciment et la technique du béton armé n'ont plus de secret pour beaucoup de favelados qui travaillent sur les chantiers de la ville. Dans certains cas, le constructeur remplace petit à petit les parois en bois de sa maison par des murs de brique en prenant garde de conserver les éléments de son ancienne baraque qu'il reconstruira ensuite sur le toit de sa nouvelle maison afin de créer un étage d'habitation supplémentaire. Cela permet de construire le nouvel habitat sans trop perturber la vie intérieure de la baraque. Dans d'autres cas, quand la place le permet, la nouvelle maison est construite autour de l'ancienne qui abrite la famille jusqu'à la fin du chantier, et ce durant parfois plusieurs années. Le rez-de-chaussée terminé et recouvert d'un plancher en bois, l'ancienne baraque est démontée, chaque pièce évacuée par les fenêtres et l'ensemble reconstruit au niveau supérieur. Le nouvel étage est dans la plupart des cas utilisé pour les besoins de la maisonnée mais parfois l'habitant tâche d'amortir les frais entraînés par sa nouvelle construction en louant l'étage à de nouveaux migrants.

Les exemples suivants vont nous permettre d'illustrer cette nouvelle étape constructive et spatiale.

**X**




phaseB
phase A
salle d'eau
pièce d'habitation
cuisine
circulation
espace de travail
plan

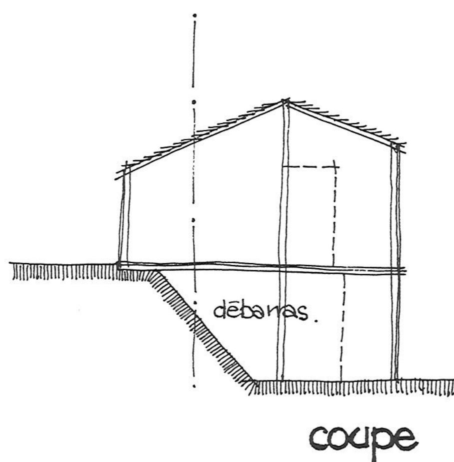

débarras.
coupe

PLANCHE **XI**

● Cet exemple présente une première méthode de construction de ces baraques à étage. L'habitant a conservé la structure en bois de son ancienne bâtisse et remplacé une à une les quatre faces de l'abri par des murs en briques creuses recouvertes d'un enduit. Dans une deuxième étape, il a haussé la structure d'un niveau supplémentaire en reconstruisant à l'étage chacune des parois d'origine. Le croquis qui détaille l'angle de la baraque nous montre la manière dont le bois et la brique coexistent dans un compromis qui n'offre pas une grande stabilité d'ensemble. Ensuite, le favelado a construit une véranda sur toute la longueur de la façade principale et coulé une chape en ciment sur le sol en terre battue.

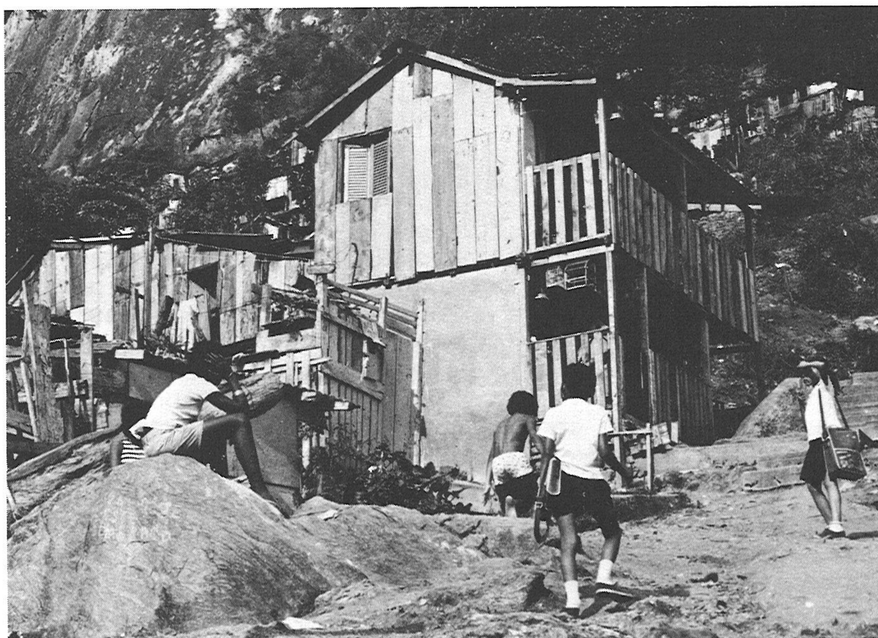
● L'organisation spatiale a été entièrement transformée. A l'origine, la famille vivait au rez-de-chaussée, dans deux pièces, selon le plan type de la baraque à un niveau. L'espace de travail extérieur avait été conservé sous la forme d'une véranda couverte. L'adjonction de l'étage où le constructeur a installé deux pièces indépendantes distribuées par la véranda permet de séparer totalement les espaces de jour et de nuit : les deux chambres à l'étage vont permettre au favelado de créer au rez-de-chaussée une véritable pièce d'habitation, salon, salle à manger au profit de la cuisine, salle de bains qui se spécialise dans sa fonction. Le traditionnel espace de transition entre l'intérieur et l'extérieur reprend du fait de cette nouvelle allocation une valeur oubliée en permettant une communication extérieure entre les deux pièces du rez-de-chaussée. D'autre part, soulagé des tâches de nettoyage (linge, vaisselle) qui se pratiquent maintenant à l'intérieur, cet espace va prolonger le séjour vers l'extérieur et confirmer sa fonction que nous qualifierons de méditerranéenne. De même que la véranda à l'étage, cette disposition typiquement coloniale a non seulement pour effet d'isoler la maison des rayons du soleil mais aussi d'offrir un lieu où il fait bon s'asseoir pour recevoir les amis tout en surveillant le passage devant la baraque. La présence de cages à oiseaux confirme cette observation tout en donnant une indication sur l'origine rurale des habitants [9]. Cette habitude couramment répandue en Amérique Latine se retrouve plus particulièrement dans le nord du Brésil; outre l'agrément offert par les oiseaux, ces cages jouent aussi un rôle de signalisation de l'entrée.

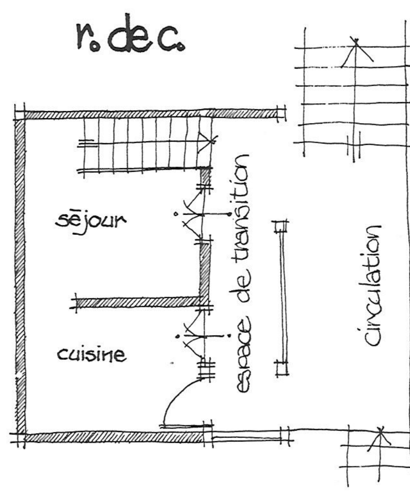
La cuisine, qui bénéficie de la présence du salon, s'est débarrassée de sa fonction d'accueil et de réception. Bien qu'elle soit encore confondue avec la salle de bains, elle devient un espace réservé aux tâches ménagères. A l'étage, les deux chambres auxquelles on accède par l'escalier intérieur deviennent l'espace proprement privé de la baraque. Elles sont réduites à l'essentiel, la place d'un lit, d'un berceau et d'une armoire dans l'une, et dans l'autre deux lits d'enfants.

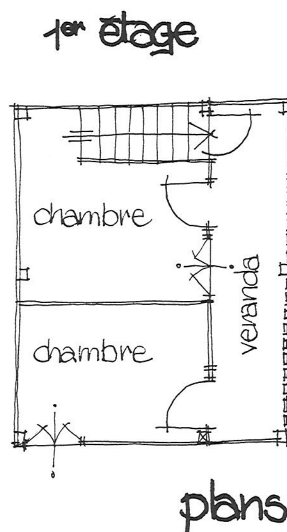
Cet exemple confirme la tendance déjà observée : la création de surface supplémentaire provoque une redistribution typiquement urbaine de la baraque (séparation des fonctions, création d'espace jour-nuit; espace de la femme, espace de l'homme). Néanmoins cette nouvelle distribution ne se traduit pas encore par une acquisition complète des modes de construction

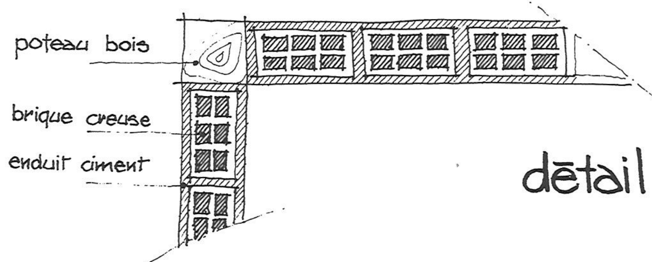
9. On notera cette réminiscence de ruralité à l'heure où l'organisation spatiale de la maison est typiquement urbaine. Sans ce rappel symbolique, rien n'aurait pu prouver l'origine des habitants de cette baraque.

**XI**




r. de c.
séjour
cuisine
espace de transition
circulation


1er étage
chambre
chambre
veranda
plans


poteau bois
brique creuse
enduit ciment
détail d'angle

de la ville et, du fait de ses dimensions, de son aspect et de son aménagement intérieur, la baraque reste typique de la favela et n'a pas la prétention de ressembler à autre chose. Dans les cas suivants, nous verrons que l'emploi du bois dans la construction sera petit à petit délaissé au profit des matériaux de la ville.

PLANCHE **XII**

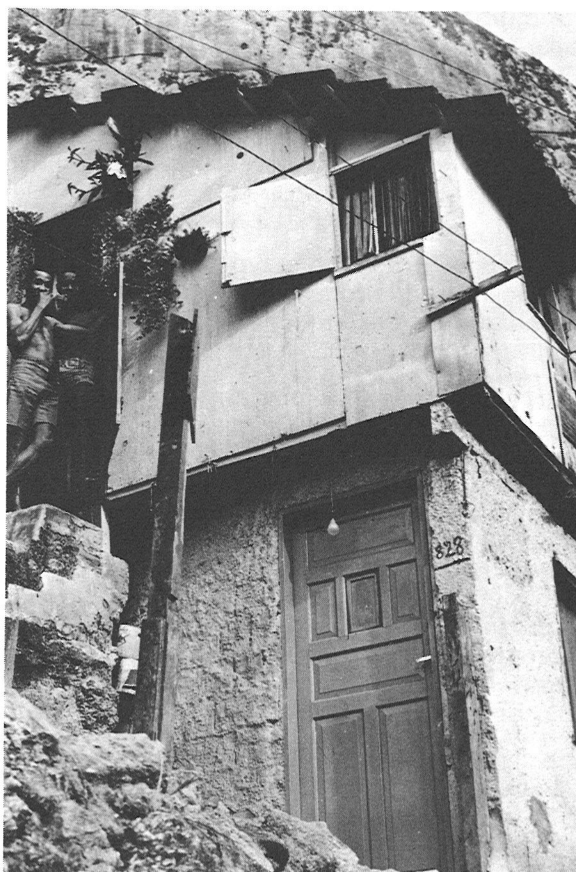
Ce n'est pas la recherche d'espace habitable supplémentaire ou le désir d'une amélioration de confort intérieur qui ont animé l'occupant de ce terrain, mais le profit réalisé par la location du niveau construit. Le rez-de-chaussée est conçu en briques enduites à l'économie avec une faible projection de ciment; à droite de l'entrée, on remarque la tête d'un madrier de bois posé sur la brique et servant d'assise à l'étage. Cette présence de bois dans une construction en brique dénote, comme dans le cas précédent, le manque de maîtrise des constructeurs encore trop habitués au travail du bois, mais témoigne aussi de la difficulté technique de la liaison entre un niveau en brique et un niveau en bois.

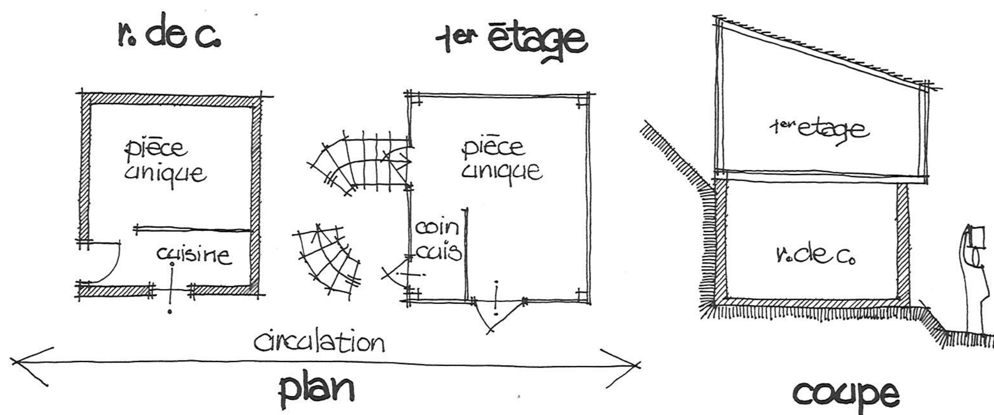
Pourtant, à la différence de celle de la planche XI, cette baraque présente une amélioration constructive importante dans le traitement des angles. Plutôt que de garder des poteaux d'angle en bois, le constructeur procède à l'inverse de la technique traditionnelle : il creuse tout d'abord une tranchée dans le sol à la base des futurs murs de la maison où il coule les fondations en béton mélangé avec de grosses pierres, en prenant garde de laisser des fers à béton en attente au pied des futurs poteaux d'angle. Quelques jours après, le favelado monte les murs en brique et dans une dernière étape coule les poteaux d'angle. Cette méthode de construction, illustrée ci-après, permet d'économiser du bois de coffrage et surtout de construire beaucoup plus rapidement car il n'est pas nécessaire d'attendre que les poteaux habituellement coulés dans un premier temps, sèchent pour pouvoir monter les murs. D'autre part, cette technique a pour avantage de mieux rigidifier la construction en rendant plus solidaires poteaux et murs.

Une autre technique encore plus simple est parfois utilisée à la Rocinha, elle permet d'éviter tout poteau d'angle en béton armé par encastrement aux angles des différents lits de briques. L'une et l'autre de ces techniques sont généralisées dans l'ensemble des quartiers bas de la Rocinha où les habitants construisent en dur. Le premier étage est entièrement réalisé en bois grâce à de grandes planches de contreplaqué, coffrages de béton récupérés sur des chantiers de la zone Sud et fixés par clouage sur une structure de madriers en bois. Nous pouvons remarquer que le premier niveau est légèrement en porte-à-faux sur le rez-de-chaussée; cette disposition aisément constructible permet de gagner un peu de surface et sera généralisée par la suite.

● L'organisation intérieure ressemble en tout point à la baraque type de première génération : un coin cuisine installé à l'entrée, et séparé du volume de la pièce unique par une cloison légère. Cet aménagement se répète à chaque étage. Les matériaux changent mais le plan reste identique pour les deux logements auxquels on accède séparément.
La comparaison de la façade de chacun des niveaux vaut d'être faite car elle montre bien l'évolution suivie depuis les premières baraques. A l'étage, les volets sont extérieurs et la fenêtre toujours munie d'une protection en tissu; la porte s'ouvre en deux parties, conformément au modèle rural. Au rez-de-

XII


828


r. de c.
1er étage
pièce unique
cuisine
pièce unique
coin cuis
circulation
plan
1er etage
r. de c.
coupe

chaussée, l'entrée est banalisée. On retrouve les trois éléments significatifs : une porte achetée dans le commerce, une ampoule électrique et un numéro peint à la main sur le mur. Quant à la fenêtre du rez-de-chaussée, munie d'un volet intérieur de taille standard, elle prouve par son importance les progrès accomplis dans la stabilité des murs grâce à l'emploi de la brique et du ciment.

PLANCHE **XIII**

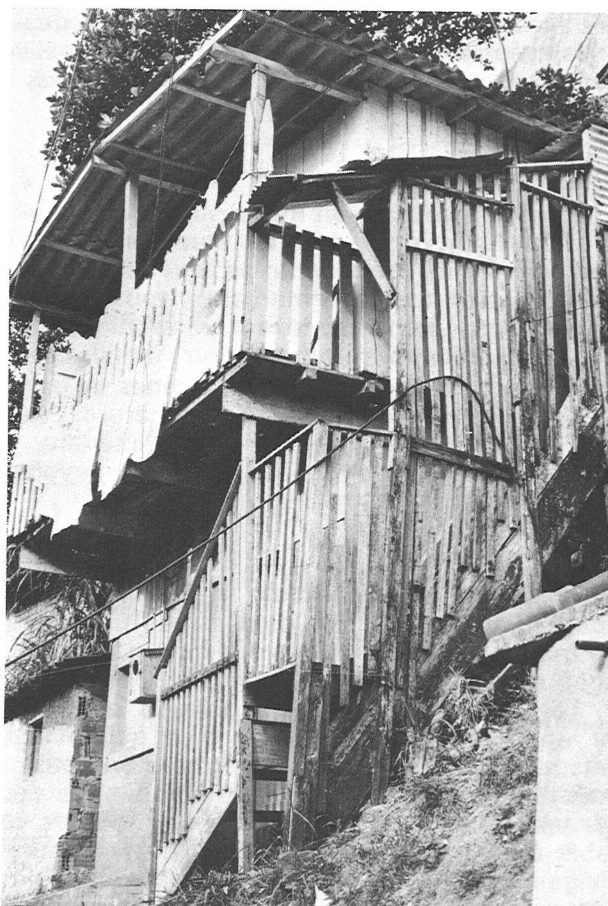
Cette baraque correspond à un exemple typique de cette nouvelle étape de l'évolution. Comme celle de la planche IX était représentative d'un modèle à un niveau, celle-ci témoigne de l'existence d'un modèle achevé de baraque à deux niveaux.

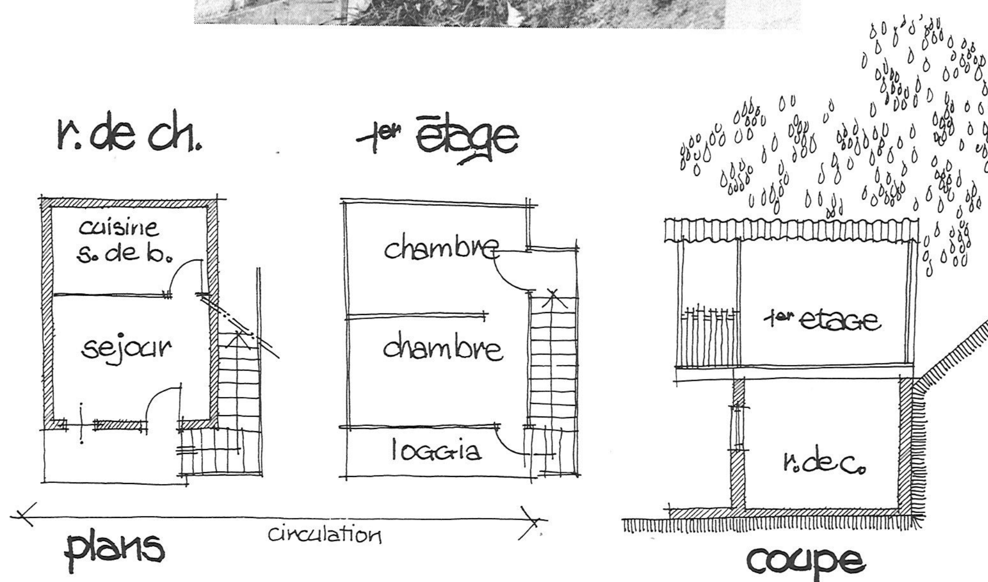
● Constructivement, on retrouve le double emploi du bois à l'étage, du ciment et de la brique au rez-de-chaussée. Le constructeur a maintenant atteint une grande maîtrise dans l'emploi de la brique et du ciment, comme on peut le remarquer sur la petite partie visible du rez-de-chaussée, les enduits sont lisses et bien finis, les encadrements de fenêtre réalisés en ciment. De même, l'habitant a aménagé l'accès à sa baraque en coulant une dalle de béton sur toute la partie avant de la façade principale.
L'étage est réalisé en bois et posé sur le rez-de-chaussée comme le serait une baraque sur des pilotis. Grâce à la rigidité des assises du premier niveau, le favelado a pu construire un important porte-à-faux en prolongeant les poutres qui supportent le plancher. Il gagne ainsi la place d'une véranda couverte à l'étage, et abrite de la pluie l'accès au rez-de-chaussée.

● L'organisation de l'espace intérieur est maintenant habituel : séjour — cuisine — salle de bains en bas, chambres à l'étage. Néanmoins, l'exiguïté des locaux a obligé le constructeur à relier les deux niveaux par un escalier extérieur entièrement abrité de la pluie. Le mélange des genres, des matériaux et des techniques est là encore très frappant et l'on voit à travers la présence de cet escalier que l'utilisation du ciment ne gêne nullement la réalisation de structures en bois qui rappellent, par leur aspect, certains abris précaires.
Bien que la distribution des pièces soit typique à ce stade de l'évolution, une importante modification apparaît dans l'emplacement de la cuisine. Reléguée au fond de la construction, la cuisine ne dispose d'aucune lumière naturelle et d'aucune aération. Au début, espace de vie le plus important de la baraque, elle servait de lieu d'accueil et de transition vers l'intérieur. Petit à petit, la construction de pièces supplémentaires et la naissance d'une pièce d'habitation indépendante l'ont réduite à une fonction typiquement urbaine. Cette transformation marque la fin du « parcours » de la cuisine qui a progressivement évolué de l'extérieur de l'abri à l'intérieur de la baraque avant d'être repoussée au fond de la maison. Cette évolution ne se fait pas sans avantages : cuisine et salle d'eau sont maintenant indépendantes et la salle d'eau possède une cuvette de WC. Les eaux usées sont évacuées sous la maison par un tube de plastique qui rejoint l'égout situé devant la maison.

Après l'abri et la baraque en bois, ces baraques sur deux niveaux marquent une nouvelle étape dans l'évolution de l'habitat de la Rocinha, étape que le

XIII




r. de ch.
1er étage
cuisine
s. de b.
sejour
chambre
chambre
loggia
1er etage
r. de c.
plans
circulation
coupe

dernier exemple étudié nous a permis de montrer dans sa forme achevée. Ce compromis entre l'utilisation du bois et du ciment sera dépassé dans une phase suivante par la création d'un modèle entièrement réalisé en brique et en ciment : les maisons en dur, localisées dans les plus vieux quartiers de la Rocinha, le *bairo barcelo.*

*La maison en dur*

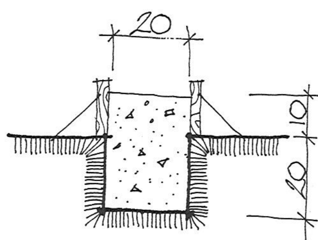
L'abandon du bois, considéré comme un matériau pauvre, la généralisation de l'emploi du ciment et du béton armé, sont les caractéristiques essentielles de l'habitat du *bairo barcelo.* Petits fonctionnaires, ouvriers qualifiés, contremaîtres, chauffeurs de taxi et surtout commerçants, tous ont « réussi ». Après des années d'efforts, ils possèdent maintenant un emploi stable et un revenu leur permettant de faire vivre décemment leur famille sans obliger leur femme et leurs enfants à travailler. Ce sont les riches de *la Rocinha* et leur comportement sera celui des riches... jusqu'à la caricature. Pour cela, l'habitat qu'on découvre à l'entrée de la favela s'est maintenant figé dans une expression urbaine après avoir connu tous les stades de l'évolution.

PLANCHE **XIV**

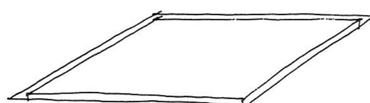
● Le lotissement initial du *bairo barcelo* a déterminé une organisation rigoureuse de l'espace, une rue centrale et des rues transversales délimitant des lots d'une taille moyenne de dix mètres sur quatre. L'exemple choisi nous montre deux maisons mitoyennes qui illustrent deux étapes constructives de la maison en dur. La baraque en bois est détruite et remplacée dans un premier temps par un rez-de-chaussée en brique qui, à la différence des exemples précédents, est recouvert d'un toit-terrasse en béton armé. Dans un second temps, l'habitant procède à la construction d'un deuxième niveau couvert lui aussi par une terrasse en béton armé. Le mode de construction est à peu près semblable à celui des cas déjà étudiés, mis à part le coulage du toit-terrasse qui oblige le favelado à réaliser des fondations plus profondes et une structure en béton plus résistante. Le constructeur creuse tout d'abord six troux carrés de 50 cm de profondeur à la base des futurs poteaux. Ensuite, il relie ces trous par une tranchée et coule un béton mélangé à de grosses pierres en prenant bien garde de laisser des fers à béton en attente à la base de chacun des poteaux. Sur ces fondations il construit les murs, coule les poteaux et, après quelques jours d'attente, le toit-terrasse en béton-armé. Souvent, avant la mise en place de la dalle ou parfois lors de la même opération, le favelado coule une poutre de chaînage sur tout le périmètre de la maison et une poutre intermédiaire entre les deux poteaux du milieu afin de permettre une meilleure descente des charges et de solidifier l'ensemble.

Dès la construction du rez-de-chaussée, le favelado construit un escalier en béton et réserve une trémie dans la terrasse qu'il recouvre provisoirement avant de bâtir le deuxième niveau. Cet étage supplémentaire — réalisé dans la foulée ou, pour des raisons financières, bien plus tard — est conçu de la même manière : les murs sont à la verticale de ceux du rez-de-chaussée, sauf sur la rue où le mur de façade vient généralement en porte-à-faux; les poteaux sont ensuite coulés sur la tête des poteaux de rez-de-chaussée et une toiture terrasse couvre l'ensemble.

Le second-œuvre est réalisé simplement : les cloisons en briques creuses collaborent au soutien du toit terrasse; toutes les menuiseries (portes, fenê-

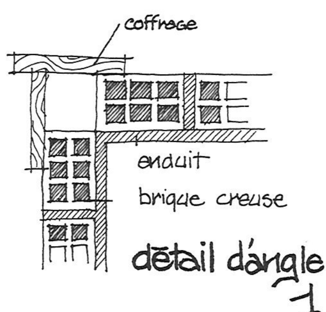


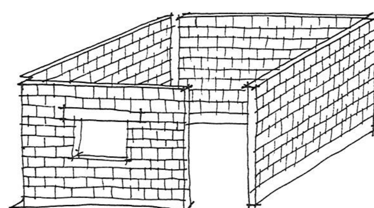

coupe sur fondation



coulage d'un radier

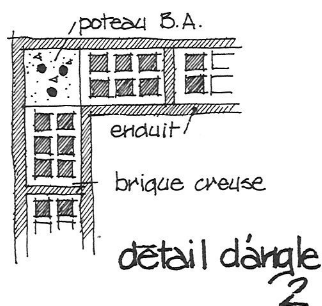
1

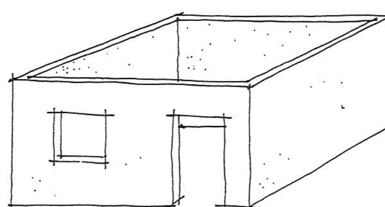


montage des murs

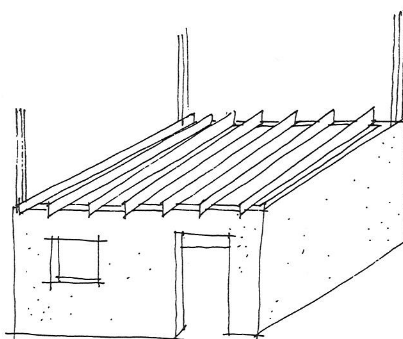
2



coulage des poteaux
enduit

3



montage de l'étage

4

# baraque 2ème génération mode constructif

tres, volets) sont achetées chez un revendeur. De même, les éléments de plomberie ou d'électricité sont achetés et posés avant la finition intérieure et la peinture. La mise en œuvre de ces matériaux est en tout point semblable à celle traditionnellement réalisée dans les chantiers des immeubles résidentiels de la zone Sud.

● Une famille de quatre personnes occupe la maison de gauche (planche XIV). Le père, chauffeur de taxi, gagne suffisamment d'argent pour que sa femme ne travaille pas à l'extérieur et élève deux garçons (huit et dix ans) qui vont quotidiennement à l'école municipale de la ville. Le plan de la maison témoigne de la préoccupation majeure du constructeur qui désire toujours amortir une partie de son investissement en louant ensemble ou séparément les deux chambres à l'étage. Pour cette raison une longue séparation intérieure mène à l'escalier situé au fond du lot, et rend pratiquement indépendants les deux niveaux. Bien que cette organisation de l'espace représente une perte de place importante, environ un habitant sur trois procède ainsi, à quelques détails près, et grâce à des prix exorbitants au regard du confort des pièces louées amortit sa construction en moins d'une année. L'habitant a aménagé le peu d'espace disponible au rez-de-chaussée en une succession de pièces ouvertes sur une circulation latérale : en façade, éclairée par la seule fenêtre de la maison, la pièce de séjour et d'accueil contient deux canapés où dorment les enfants la nuit, une armoire de rangement et la télévision; derrière se trouve la chambre des parents munie d'un lit et de deux armoires; enfin, en fond de parcelle, cuisine, salle d'eau et WC séparés. La cuisine est équipée d'un réfrigérateur, d'un réchaud à gaz et d'un évier double; la salle d'eau possède un lavabo et une douche; l'ensemble est rélié à la citerne d'eau posée sur la terrasse et alimentée par le réseau général. L'évacuation des eaux usées se fait sous la maison par un tuyau qui rejoint un collecteur enterré, construit au milieu de la rue par les habitants. Le collecteur se déverse ensuite, plus bas, au bout de la rue dans un égout à l'air libre.
L'étage abrite deux chambres indépendantes et une salle d'eau. Seule la chambre située en façade reçoit de la lumière naturelle.

Ces deux exemples de maison en dur représentent le dernier stade de l'évolution de l'habitat de la Rocinha, stade qui apparaît aussi comme l'expression de sa mort dans la mesure où, à partir de ce moment, toute transformation en conformité au modèle urbain apporte non plus des améliorations de confort mais une régression de la qualité des espaces habités. Cette évolution confirme nos hypothèses antérieures sur le processus d'intégration de l'habitat de la Rocinha au modèle dominant. Le modèle et le désir de lui ressembler — c'est-à-dire pour les habitants de la Rocinha d'être considérés comme des *cariocas* comme les autres et non comme des favelados qui habitent des baraques en bois — est plus fort que le simple processus d'adaptation des espaces construits aux besoins quotidiens qui faisait la qualité des premiers édifices.

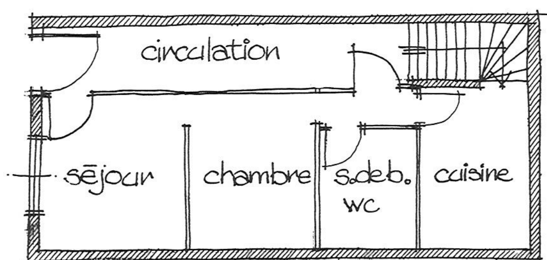
Deux exemples de plan d'appartement, situés à Copacabana, mettent au jour les similitudes spatiales entre le modèle et sa caricature, entre l'architecture résidentielle de Rio de Janeiro et la maison en dur de la Rocinha.

10. *Cariocas :* habitants de Rio.

**XIV**

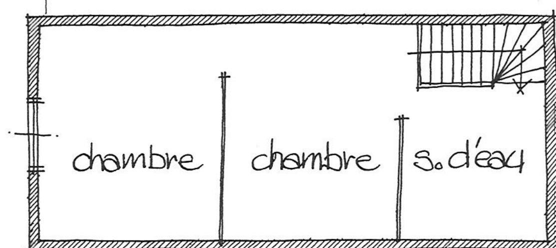


façades



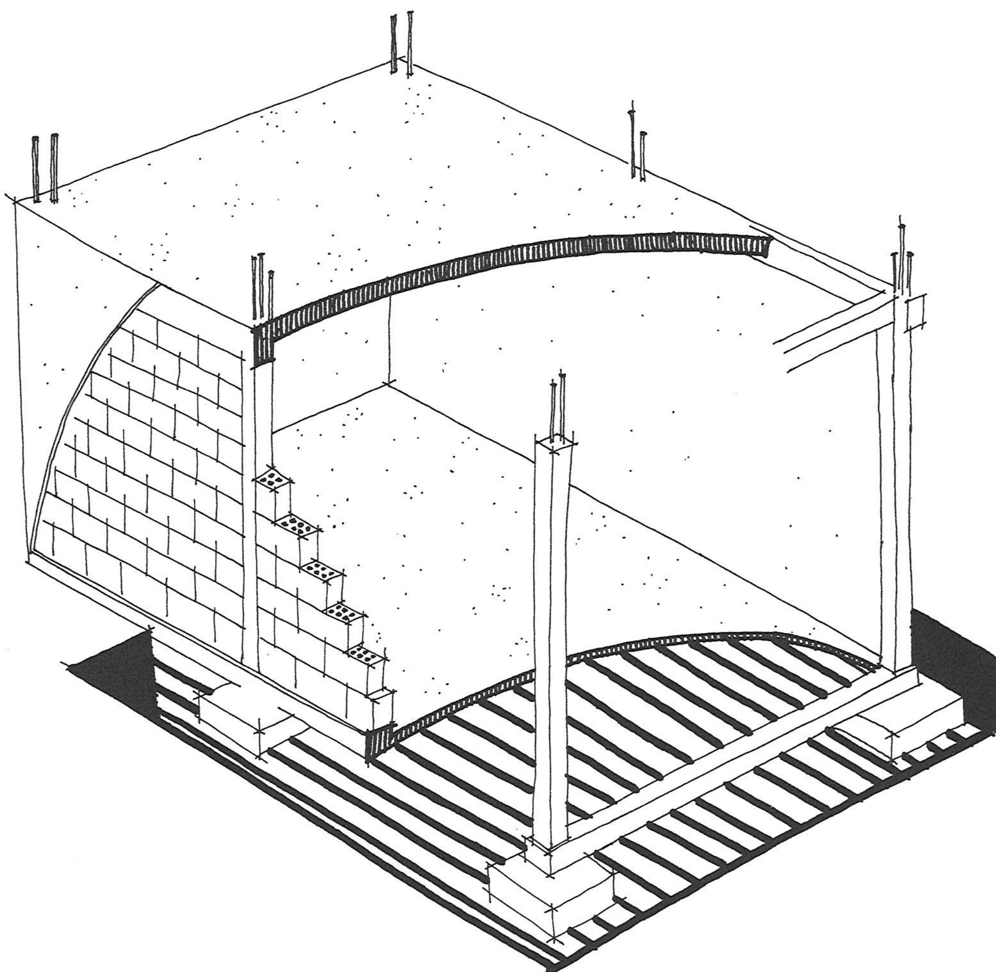

r. de c.

plans types



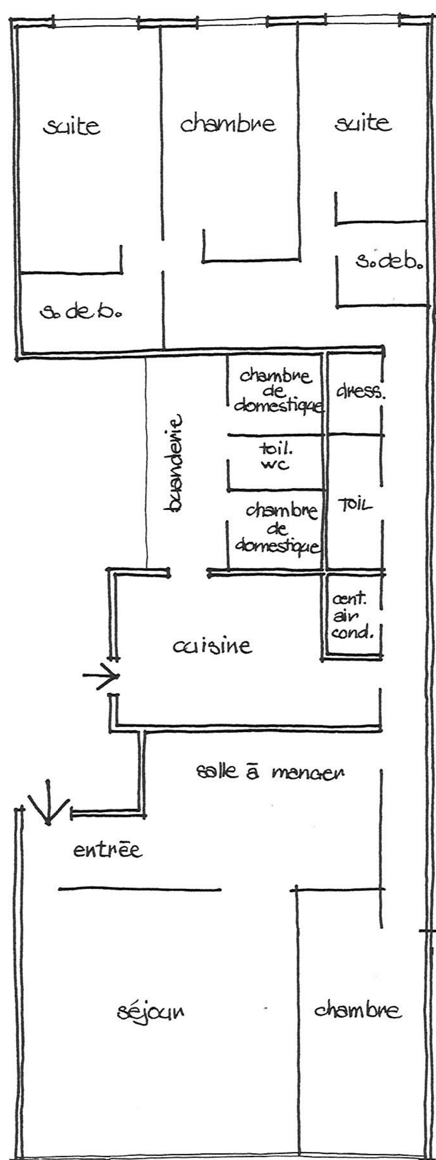

1er étage

**maison en dur**

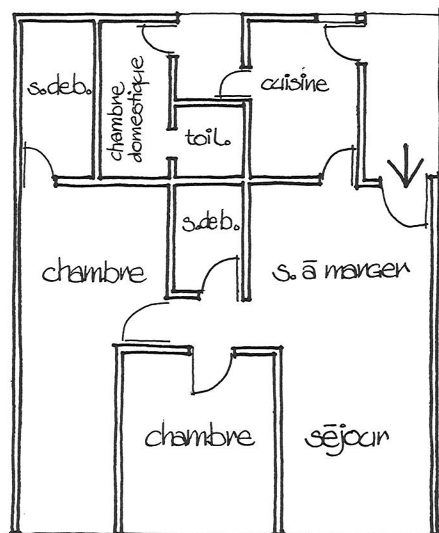


maison en dur
– écorché –

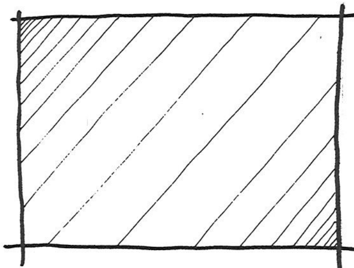
Le premier plan (ci-contre) représente un appartement récemment construit, rua Siquiera Campos, à Copacabana. A première vue, il ne propose rien de semblable aux maisons de la Rocinha, pourtant la manière d'organiser l'espace est exactement la même : double séparation jour-nuit et pièces de service-pièces d'habitation, avec le souci constant de découper l'espace au maximum de ses possibilités. De même que dans le *bairo barcelos,* nous retrouvons les « pièces humides » au fond de la parcelle; les pièces d'habitation sont en façade et souffrent de la même étroitesse qu'à la Rocinha, obligeant le « concepteur » à réaliser des pièces en profondeur comme cette chambre de huit mètres de long qui se termine en façade par un boyau de 2,80 m de large.




ētage courant
RAINHA ELISABETH
COPACABANA




ētage courant
SIQUEIRA CAMPOS
COPACABANA



taille moyenne
d'une baraque
à la rocinha...

# COMPARAISONS

Toutes proportions gardées, les tares sont les mêmes et la seule différence notoire entre cet appartement et une maison en dur vient de la présence d'une aire de service dotée d'une chambre de bonne... amélioration notable qui n'a pas encore été réalisée à la Rocinha! Cela nous permet de voir comment les rapports sociaux se lisent immédiatement dans l'organisation des espaces : la chambre de bonne est environ quatre fois plus petite que les chambres de l'appartement et n'est accessible que par la cuisine. Le rapport d'inégalité entre cette chambre et l'appartement est identique à celui qui existe entre la favela et la ville d'asphalte. Le second plan d'étage courant illustre le même contraste. Situé lui aussi à Copacabana, cet appartement fait 447 $m^2$, surface relativement fréquente dans les immeubles résidentiels, et qui représente pour un nombre équivalent d'habitants une surface moyenne d'habitation environ dix fois supérieure à celle de l'habitat de la Rocinha. Afin de faciliter la comparaison, nous avons indiqué sur la planche la taille moyenne d'une baraque à la Rocinha. Contraste de surface et aussi de matériaux : marbre, bois rares et verres traités sont utilisés en abondance dans les quartiers résidentiels. Contraste et similitude... les modes de construction sont les mêmes, les mêmes « tares spatiales » se retrouvent, seules les dimensions et les matériaux changent. L'observation des façades des deux maisons en dur de l'exemple précédent nous permet de confirmer la référence urbaine de cet habitat. Réduite à l'essentiel, la façade s'exprime simplement et apparemment de manière anodine. Mais pour un favelado, elle a une tout autre singification. En effet, l'utilisation de matériaux urbains — portes et fenêtres standard, carreaux de céramiques — est signe de réussite et d'intégration. Comme au Portugal, l'emploi de céramique est traditionnel au Brésil. La plupart des édifices de l'époque coloniale en sont décorés; plus tard, les architectures contemporaines ont repris ce thème en utilisant le marbre ou les pâtes de verre pour recouvrir les pilotis des immeubles résidentiels et habiller certaines façades. Dans l'exemple de la planche XIV, le favelado a marqué l'encadrement de la porte et de la fenêtre et souligné le soubassement de sa maison en utilisant des carreaux de céramique jaune et noir après avoir peint toute la façade en rouge. L'utilisation de ce matériau cher et considéré comme luxueux est un signe supplémentaire de la réussite du favelado mais aussi de sa dépendance au modèle. Cette ostentation n'est pas sans conséquence et après plusieurs tentatives de cambriolage, l'habitant a dû poser une grille devant sa fenêtre, rançon payée par le plus riche, dernier signe de l'urbanité dominante.

L'ensemble des exemples étudiés témoignent de l'évolution de l'habitat de la Rocinha depuis quarante ans. Naturellement, toute la favela ne s'est pas transformée uniformément et chacune des étapes est présente dans la Rocinha où certains quartiers occupés depuis peu sont encore couverts d'abris précaires tandis que les zones d'occupation les plus anciennes ont subi tous les stades de l'évolution. Avant d'analyser le rapport entre cette modification de l'habitat et l'organisation générale de la favela, nous pouvons récapituler les caractéristiques essentielles de cette transformation : matériaux employés, organisation de l'espace, traitement de l'eau et équipements. Le tableau ci-joint permet de déterminer une échelle de dépendance économique du favelado et, par là même, son degré d'intégration à la ville pour chacune des étapes.

Au regard des matériaux employés, on remarquera qu'au fur et à mesure de la transformation de l'habitat, les composants augmentent en nombre et

| | matériaux | plan type | traitement • eau • electricité • evacuation | équipements |
|---|---|---|---|---|
| 1 ABRI | + | pièce unique | transport par bidon. point d'eau collectif | stockage dans des bidons |
| | | | | • feux de bois • réchaud à gaz |
| | | | évacuation directe des eaux usées égout naturel | |
| LIMITE DE LA DEPENDANCE | | | | LIMITE DE LA |
| 2 BARAQUE | + + | cuisine / pièce unique | transport par bidon point d'eau collectif | • stockage dans des bidons • citerne eternit |
| | | | début d'installation | • éclairage domestique |
| | | | canalisation jusqu'à l'égout à l'air libre | • évier cuisine |
| DE LA DEPENDANCE | | | | |
| 3 BARAQUE | + / CIMENT + / + + | r. de c. : séjour, wc, cuisine / étage : chambre, chambre | branchement à un réseau eau courante | • citerne éternit |
| | | | branchement à un réseau | • frigidaire • television |
| | | | canalisation jusqu'à l'égout à l'air libre | • évier cuisine • cuvette wc |
| 4 MAISON | CIMENT + / + / + | r. de c. : séjour, chambre, wc, cuisine / étage : chambre, chambre, sdb | branchement à un réseau eau courante | • citerne éternit |
| | | | branchement à un réseau | • frigidaire • télévision ... |
| | | | canalisation jusqu'à l'égout couvert | • évier cuisine • cuvette wc • lavabos |

deviennent de plus en plus typiquement urbains : le bois récupéré est remplacé par du bois acheté puis par de la brique et du ciment tandis que la place des composants de second-œuvre (porte, fenêtre, évier...) devient toujours plus grande.
L'organisation spatiale subit le même processus de complexification, d'une référence rurale à un modèle urbain par éclatement du volume unique en espaces aux fonctions délimitées. Enfin les biens de consommation semi-durable (télévision, réfrigérateurs...) font leur entrée pour parachever l'évolution.
Dans sa forme et son organisation l'habitat de la Rocinha n'a donc rien de rural ni de marginal; tout en étant typique de la favela, il doit être considéré comme parfaitement urbain ou en voie d'intégration. Malgré le processus de paupérisation croissante que nous avons décrit au début de ce chapitre et qui est une des raisons majeures de la croissance des favelas à Rio, il faut constater que l'évolution de l'habitat, et donc du mode de vie des favelados, correspond à une élévation du niveau de vie. Cette contradiction s'explique par la situation géographique de la Rocinha et par la grande rotation des favelados qui l'habitent. Située dans les quartiers résidentiels de la zone Sud, la Rocinha est une favela privilégiée, à proximité des lieux de travail les mieux rémunérés pour des migrants; sa population s'est petit à petit renouvelée au profit des petits employés, petits fonctionnaires, ouvriers qualifiés tandis que les plus pauvres, ouvriers dans la zone Nord et surtout chômeurs doivent trouver place dans d'autres favelas, plus éloignées... moins chères. A ce titre, la favela subit les mêmes lois économiques que n'importe quel quartier de la ville.

Il serait donc illusoire de penser que les aménagements successifs de l'habitat furent toujours réalisés par les mêmes favelados. Ceux-ci préfèrent souvent vendre leur abri plutôt que de l'améliorer afin d'acquérir une baraque mieux située. Fruit de nombreuses années d'effort, l'architecture de la Rocinha porte les traces de perpétuelles transformations qui expriment toujours le souci constant de traduire à travers chaque détail spatial et constructif une juste adéquation entre les besoins de l'habitant constructeur et les contraintes qui l'entourent. C'est sans doute une des raisons essentielles de la qualité et de la richesse architecturale des espaces créés.

Nous avons relevé la présence de modèles constructifs et spatiaux qui marquent chaque étape de l'évolution et prouvent l'existence d'une architecture typique de la favela, architecture du quotidien, perpétuellement adaptée au site et à chacun des habitants malgré les contraintes imposées par la misère. Il ne fait aucun doute à nos yeux qu'élaboré à partir d'une bonne infrastructure (eaux, égouts...) et donc dans les conditions d'hygiène normale, un habitat construit selon le même processus, et considéré avant tout comme une pratique et non comme un produit, vaudrait par sa qualité tous les projets de logement populaire déjà conçus et à concevoir. Cette certitude est d'autant plus grande qu'il ne faut pas oublier que l'architecture actuelle des favelas n'est qu'une expression que nous pouvons qualifier de réservée en regard des capacités créatrices des favelados qui ont bâtit de manière précaire, toujours sous la menace d'une expulsion. Néanmoins, nous avons pu observer que la qualité des espaces était menacée par la référence urbaine. A partir du stade de la maison en dur, l'expression architecturale se fige dans la brique et le ciment, le modèle urbain s'impose et l'espace perd sa valeur d'usage pour devenir valeur d'échange. Qui saurait encore dire que la favela est marginale?

## 3. Pratiques collectives de l'espace

Parallèlement à l'étude de l'évolution de l'architecture de la favela, il est nécessaire d'analyser la transformation des formes urbaines engendrées par cet habitat à l'échelle du groupement de maison, du quartier et de la favela. Pour ce faire, nous avons tout d'abord choisi une zone de l'un des quartiers les plus vieux de la Rocinha et, à partir du témoignage des habitants et de la connaissance d'autres quartiers plus récents, nous avons extrapolé l'évolution à travers les trois étapes définies ci-dessus : abri-précaire, baraque à un niveau, baraque à deux niveaux et maison en dur. L'objectif est de mieux comprendre l'organisation de la favela dont nous observerons l'évolution ainsi que son mode de croissance et d'organisation spatiale par quartier.

Dans un second temps, il s'agira de saisir les pratiques de vie collective à travers l'organisation et la gestion des intérêts des favelados (distribution d'eau, d'électricité) et des espaces collectifs (la rue, la place, les lieux de réunion). L'observation de cette gestion collective de l'espace permet de rejeter les stéréotypes nés du mythe de la marginalité des favelas. Enfin, à partir de cette description de la vie quotidienne de la Rocinha nous opposerons au mythe, une esquisse d'un portrait culturel et politique du favelado qui s'avère être un *carioca* comme les autres.

### Évolution des formes urbaines

#### *L'implantation d'abris précaires*

La première occupation est le substrat de toute l'évolution : c'est à partir des tracés originels définis par le migrant que les formes et l'organisation urbaine de la favela se développent.
Les deux facteurs déterminant le choix du premier emplacement de l'abri sont l'accès et la nature du sol (*supra,* chap. 1). Sur la planche « étape 1 » qui illustre en plan l'extrapolation que nous avons faite des origines d'un quartier de la Rocinha, nous pouvons remarquer plusieurs acheminements qui montent vers les abris. Les chemins sont amorcés et, au fur et à mesure de l'occupation du *morro,* les nouveaux les prolongeront en montant vers la place encore libre. Puis le futur favelado se mettra en quête d'une parcelle de terre relativement plane et généralement à proximité d'un arbre. Mais avant de s'approprier l'espace et de le délimiter, il devra se plier aux règles de voisinage déjà définies par ses prédécesseurs. C'est le troisième facteur déterminant l'implantation : par leur accueil et l'aide offerte à la construction de l'abri, les plus anciens acceptent le nouveau migrant dans les limites d'une appropriation définie en commun. En effet, l'espace approprié dépasse la stricte limite de l'abri car, pour les ruraux, l'espace extérieur compte autant si ce n'est plus que l'espace intérieur qui est le lieu du repos. La cuisine et les travaux ménagers se font à l'extérieur, on reçoit dehors, au seuil de sa maison. Pour ce faire, les favelados délimitent leurs espaces extérieurs à l'aide de la végétation existante ou par l'intermédiaire de séparations plus symboliques que réelles. Ainsi, dans ce premier découpage de l'espace de

part et d'autre des accès, les favelados représentent déjà les relations qu'ils entretiennent entre eux et modèlent une première organisation sociale en se groupant par affinité, par région d'origine ou par famille.

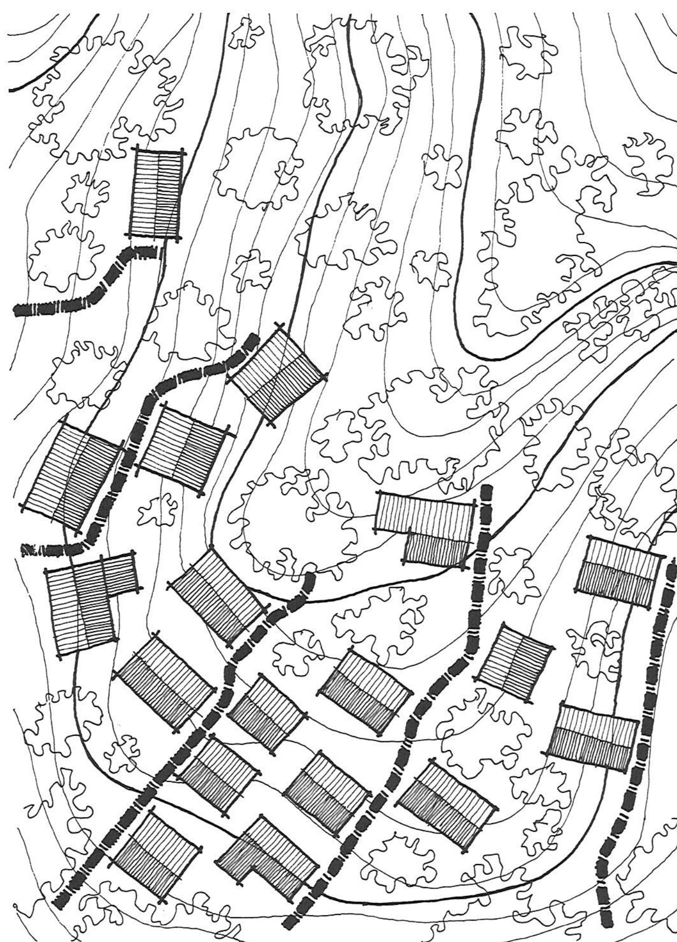
Sur le plan qui illustre cette première étape, nous pouvons observer la manière dont les espaces de la favela se structurent organiquement en épousant la contrainte imposée par la forte pente du *morro.* La majorité des chemins d'accès sont perpendiculaires aux courbes de niveaux et desservent les abris qui s'orientent dans le sens des courbes. Cette implantation en escalier renvoie à plusieurs explications. La première, purement constructive, tient à la contrainte de la pente : le favelado, préférant franchir le moins de vide possible, construira un abri étroit et long qu'il orientera de telle sorte que le plus long côté soit posé à même le sol, réservant accès et zone de travail sur la face latérale de l'abri. La seconde raison tient aux rapports de voisinage : d'un abri à l'autre, l'entraide et les relations sont étroites et les cheminements secondaires suivront la loi du moindre effort, ils se créeront le long des courbes de niveaux au fur et à mesure de l'implantation des abris, incitant les derniers arrivants à s'installer à la même hauteur.

La photo 1 représente un quartier haut de la Rocinha. Ce quartier appelé *ropa suja* (« robe sale ») a été récemment occupé; les abris sont tous isolés les uns des autres par des espaces de travail ou de dépôt qui permettent une grande liberté de circulation en dehors des cheminements usuels. Sur cette photo, on remarquera la présence d'importantes zones de végétation. Dans la première implantation, la végétation existante est toujours respectée par les migrants, les arbres sont associés à l'habitat, ils servent d'appui, assurent une certaine stabilité du sol et surtout apportent de l'ombre.

### *Transformation des abris en baraques*

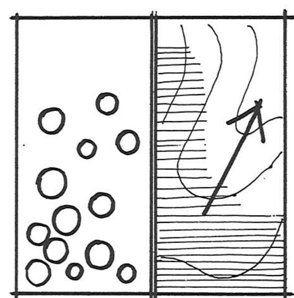
L'étape suivante, illustrée par la planche de la page 69, correspond aux deux premières phases de l'évolution. Sous la poussée du mouvement migratoire, de nouveaux abris se construisent dans les parties les plus hautes et encore inoccupées du *morro.* Pendant ce temps, les espaces au bas de la favela vont se modifier au rythme de la transformation des abris précaires en baraque.

Cette évolution de l'habitat, dont la principale caractéristique spatiale réside dans l'abandon progressif des espaces extérieurs au profit de la baraque, provoque une transformation de l'espace collectif. A la vie sociale quasi rurale de la première implantation — qui correspondait à une grande interpénétration des espaces privés et collectifs — va succéder un tissu moins perméable, expression d'une vie collective plus urbaine, plus individualiste, où le besoin de délimiter matériellement son espace et le sentiment de propriété s'exprime avec plus de force. Sous l'effet des agrandissements successifs et de l'arrivée nouvelle de migrants qui plutôt que de gravir le *morro* préfèrent s'approprier des parcelles délaissées dans la première zone occupée, l'espace libre va se réduire entre les baraques qui, parfois, s'appuient les unes contre les autres pour augmenter leur stabilité. Sous cette pression, de nombreuses circulations secondaires vont être réduites ou supprimées, et le moindre espace non utilisé par la collectivité sera approprié. De même, les cheminements principaux qui montent à l'intérieur du « morro » vont se transformer en ruelles-escaliers que chacun des habitants aménage devant sa baraque avec le concours de ses voisins.

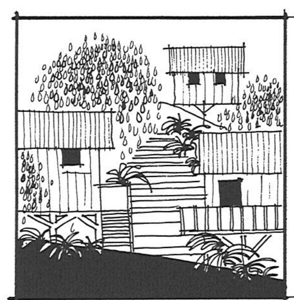


étape 1
abris précaires

densité



croissance



relation public privé

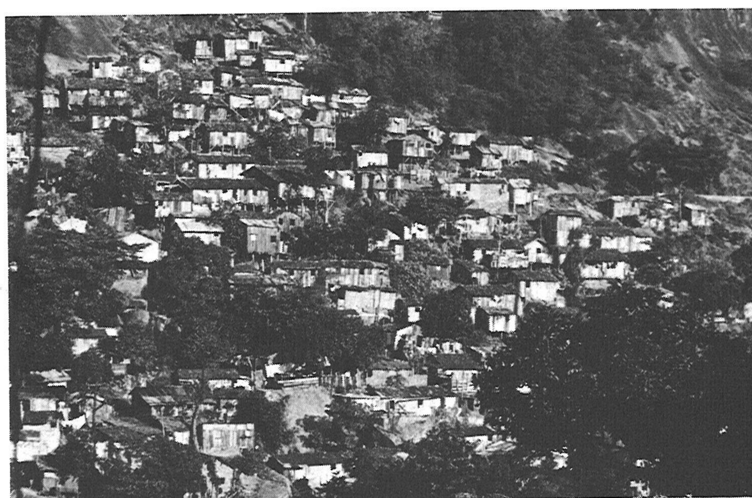


photo 1
"morro da ropa suja"

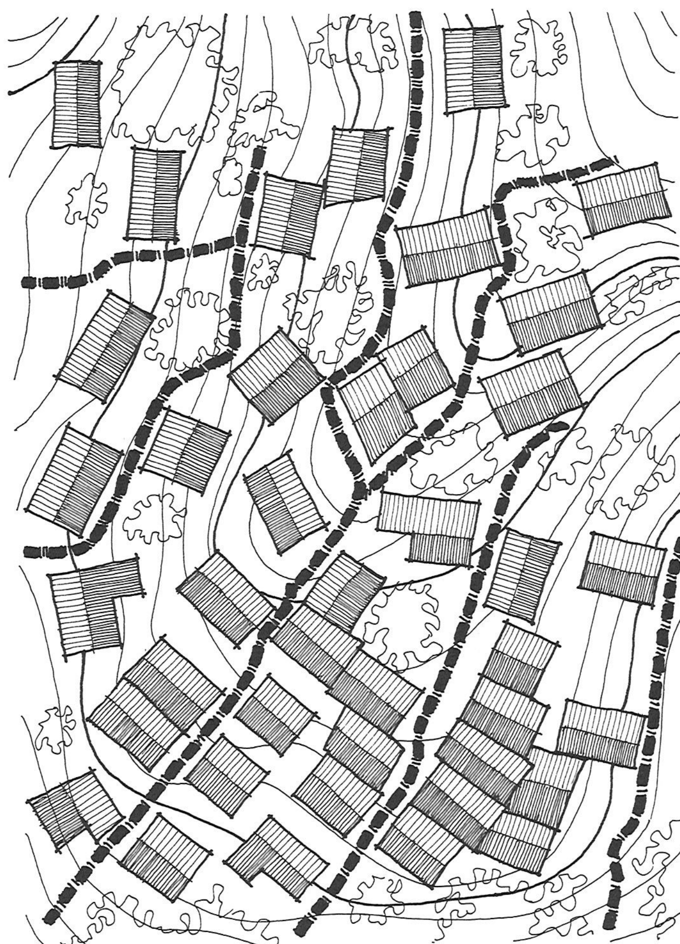
Sur la photo 2, nous pouvons voir un escalier grimpant entre les maisons. Ancien chemin, il fut aménagé par les habitants qui repoussèrent la limite de leur propriété en construisant des parois de planches ou de briques le long de l'escalier, délimitant franchement espace privé et espace public et réduisant par le fait même l'escalier à sa seule fonction de circulation, de desserte et occasionnellement d'espace de jeu pour les enfants.
Cette densification de l'habitat a aussi pour effet de transformer la relation des habitants avec le milieu environnant. D'un stade que nous pouvons qualifier de rural où l'habitat vient s'incruster dans un tissu végétal, cette relation passe à un stade typiquement urbain où les implantations nouvelles et les extensions des baraques ne se font plus en fonction de la présence végétale mais des constructions existantes. Le chemin de terre devient un escalier souvent construit en ciment. La petite végétation disparaît ou passe à un état domestique (plante en pot); quant aux arbres, les plus gros sont conservés tant bien que mal au milieu de l'habitat (cf. photo 3).

### *Troisième étape, construction en dur*

Dans une troisième phase, qui correspond au relevé de l'état actuel de ce quartier (cf. planche « étape 3 »), nous retrouvons chacun des stades précédemment décrit. Tout en haut du *morro,* de nouveaux abris se construisent et au fur et à mesure de la descente vers les premières zones occupées, l'évolution précédemment décrite s'accentue. Dans le bas du *morro,* les favelados tâchent de gagner toujours plus d'espace, l'agrandissement des baraques se fait par la construction de rez-de-chaussée en dur et l'adjonction d'un étage en bois. Pratiquement tous les espaces extérieurs privatisés vont être « avalés » par la construction du rez-de-chaussée et l'alignement de la circulation. Les circulations secondaires sont réduites au minimum et la taille des ruelles-escaliers encore limitée par la construction d'escaliers extérieurs. Les étages, toujours construits en porte-à-faux au-dessus des ruelles, auront pour effet de les transformer en de véritables boyaux. Toute trace de végétation disparaît, la ruelle appartient désormais au monde minéral (sol en béton, mur de briques enduit de ciment).

Les photos 4 et 5, qui illustrent cette étape de l'évolution dans les zones que l'on peut qualifier de plus urbanisées, furent réalisées à quelques mètres de distance dans la même ruelle; elles montrent la variété des formes et des espaces créés.

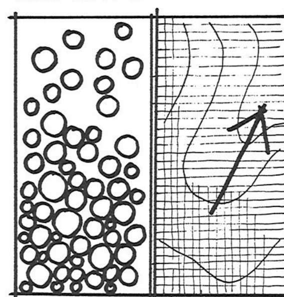
Si les désavantages apportés par cette surdensification sont nombreux : exiguïté des circulations, promiscuité... cette disposition spatiale offre cependant plusieurs avantages climatiques et relationnels. La construction du premier étage de l'enfermement des circulations par le haut protègent les ruelles du soleil et, s'il y fait souvent très sombre, l'air y est toujours relativement frais. D'autre part, contrairement à l'étape précédente où nous avons pu remarquer que chacune des baraques se refermait à l'intérieur de limites fortement marquées, réduisant par le fait même les relations entre les habitants de baraques voisines, la constuction d'un étage va rapprocher les baraques entre elles, autant du côté de la rue qu'à l'intérieur des parcelles, et créer un nouveau tissu de relation entre les habitants par l'intermédiaire de l'étage. La construction de vérandas qui viennent recouvrir la ruelle rapproche les habitants au point que parfois il est possible de passer d'une baraque à une autre par-dessus la ruelle. De même, les fenêtres toujours ouvertes donnent plus souvent sur la vie intérieure d'une baraque voisine que sur le



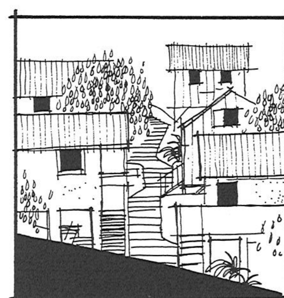
étape 2

baraques

densité



croissance



relation public privé

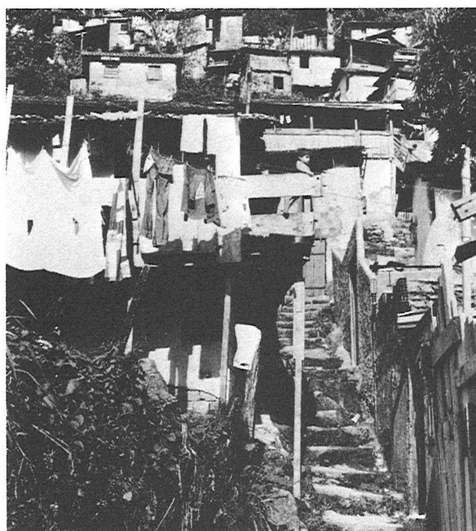


photo 2

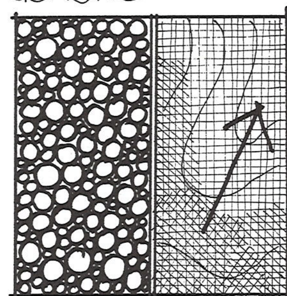


photo 3

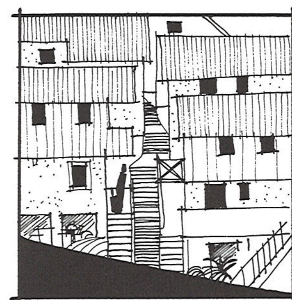


étape 3
densite maximale

densité



croissance



relation public privé

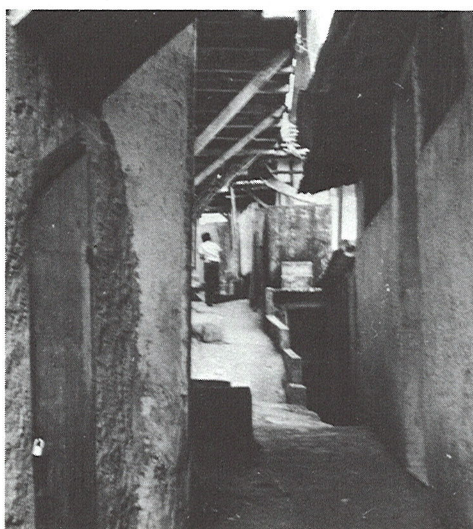


photo 4



photo 5

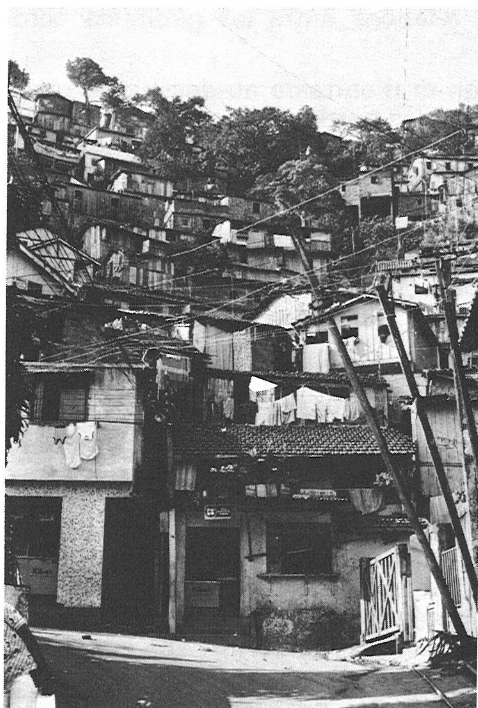


photo 6



photo 7

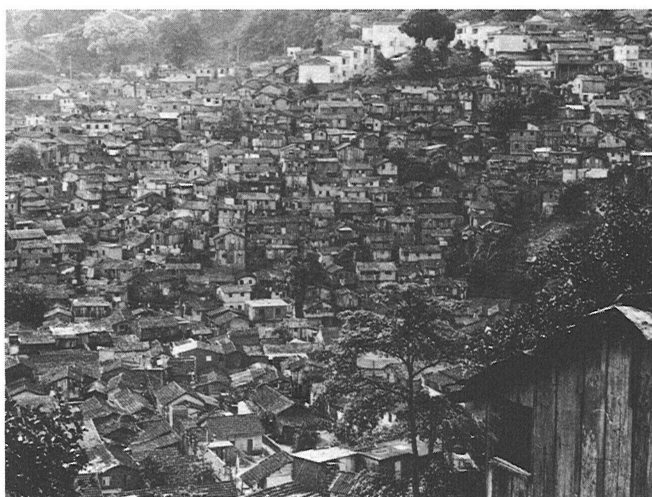


photo 8




photo 9

*morro* ou la mer et permettent aux favelados de communiquer de maison à maison sans devoir en sortir. Ainsi, le modèle urbain qui poussa les favelados à construire en s'individualisant derrière des limites bien définies, rompant avec les habitudes rurales, se trouve tout à coup déjoué par les effets de la surdensification. Le mode de vie et les relations entre les habitants seront déterminés par cette promiscuité.

La création d'un réseau de communication et d'entraide au-dessus du réseau de cheminement donne au quartier une vie très particulière assez semblable à celle d'une petite ville de « l'intérieur », et offre aux habitants les moyens de son contrôle. Les favelados s'entraident et se partagent des tâches ménagères ou la garde des plus jeunes enfants, les nouvelles circulent de fenêtre à fenêtre, et au milieu de ce dédale de ruelles dont seuls les habitants connaissent les issues, les enfants d'un même quartier vivent et jouent sous la surveillance des mères qui travaillent chez elles. De même, l'arrivée d'un intrus, d'un étranger ou de la police — lorsqu'elle ose s'y aventurer — est immédiatement remarquée et annoncée de proche en proche. Personne n'échappe à ce contrôle et, parfois, des individus suspects, voleurs supposés ou trafiquants se voient interdire l'accès au quartier.

Les photos 6 à 9 représentent certaines vues de quartiers dont l'apparence extérieure ne permet pas de deviner la savante organisation des réseaux de cheminement et de communication. Mais elles montrent aussi que les avantages apportés par cette organisation de l'espace aux pratiques relationnelles des habitants sont malheureusement contrebalancés par les effets de la promiscuité. Une évaluation rapide indique qu'aujourd'hui la densité de la Rocinha est d'environ 0,3 hab/m$^2$, ce rapport atteignant parfois dans les quartiers les plus denses, en bas de la Rocinha, 1,4 hab/m$^2$. Les conséquences de cette surdensification sur l'hygiène corporelle et mentale des habitants sont aisément imaginables.

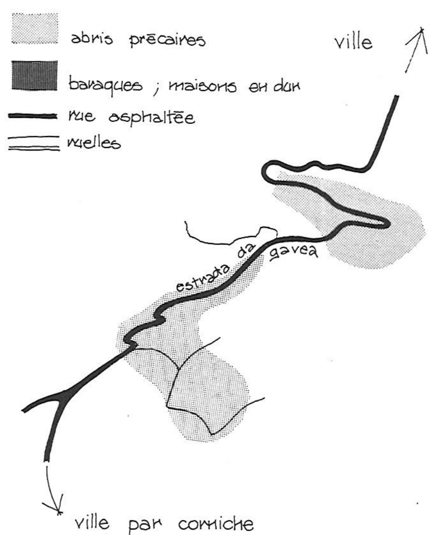
### *Organisation spatiale de la Rocinha*

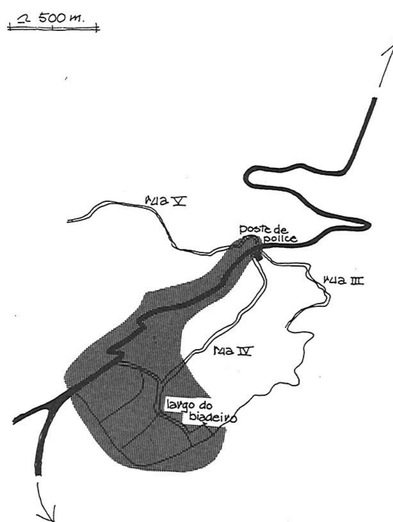
Comme nous venons de le voir, à chacune des étapes correspond un mode différent de traitement des espaces privés et publics, agissant sur l'aspect général de la favela. Nous pouvons retracer cette évolution à travers l'occupation progressive du *morro* de 1930 à nos jours au moyen de plans d'occupation de la Rocinha qui témoignent, à des époques différentes, du développement de chacune des étapes de l'évolution. Ces plans résultent d'extrapolations faites à partir de l'analyse directe des lieux et le témoignage des habitants.

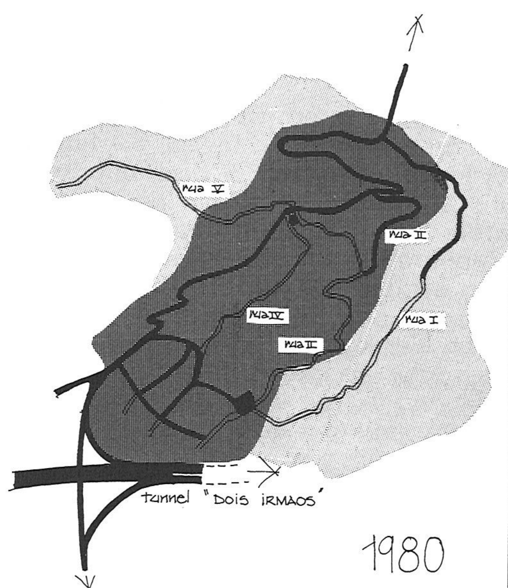
● Vers 1940, époque de la première occupation du *morro,* la majorité des favelados se regroupent en bas de la Rocinha, le long de la route *estrada da Gavea* et de la première rue qui n'est encore qu'un chemin appelé *rua do boiadeiro.* L'habitat est encore précaire dans cette zone, alors considérée comme une grande banlieue de Rio reliée à la ville par *l'estrada* qui gravit la montagne avant de redescendre vers la lagune, et par la route de la corniche qui contourne le *morro* en longeant la mer. Le tunnel n'existe pas encore.

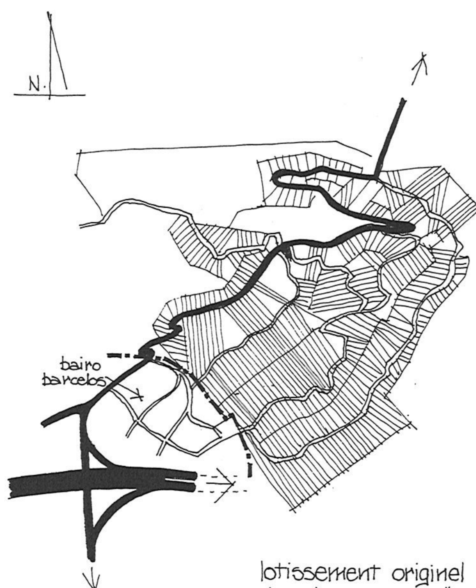
A partir de 1950, l'invasion s'amplifie. Comme nous pouvons le voir sur le plan correspondant, les zones d'abris précaires sont repoussées vers le haut de la favela tandis que la première zone occupée s'est déjà transformée en baraques. A cette époque, on compte environ 15 000 favelados. La favela

# CROISSANCE DE LA ROCINHA



grandit du bas vers le haut en suivant *l'estrada* et les voies de pénétration principales. Les rues I, II, III et IV : la rue IV a terminé sa croissance en rejoignant *l'estrada da Gavea* tandis que les rues II et III se sont rejointes. Année après année, les abris sont repoussés vers le haut et l'évolution des quartiers gagne progressivement le *morro,* durcissant les formes d'organisation apparues dès le départ.

En 1980, tout l'espace occupable du *morro* a été envahi, l'ensemble des quartiers bas atteint une densité maximum tandis que les abris se réduisent à une petite frange au périmètre de la favela. Toutes les voies de pénétration ont achevé leur croissance et sont reliées à *l'estrada da Gavea.* La ville a maintenant rattrapé la Rocinha, le tunnel est percé et l'ensemble de la région se couvre d'immeubles-tour de grand standing. La favela est alors saturée de population et circonscrite entre les pentes inaccessibles du *morro* et l'autoroute qui relie le nouveau quartier *Sao Conrado* à la ville.

Au regard de ces trois plans, nous pouvons faire plusieurs remarques sur le mode de croissance de la Rocinha et ses conséquences quant à son organisation. Depuis 1930, l'occupation progressive du *morro* s'est faite à la fois de manière rayonnante et linéaire. Par rayonnement à partir du pôle principal de développement situé au pied de la favela et de manière linéaire le long de *l'estrada da Gavea* et des voies de pénétration principale (rues I, II...). Cette croissance organique a déterminé un découpage social de la favela, l'occupation du bas vers le haut entraînant une première différenciation entre les quartiers bas et haut de la favela. Deux parties distinctes, favela basse et favela haute, séparation fictive que les favelados utilisent pour se situer dans la favela. La favela basse est plus vieille, ses habitants sont les premiers arrivés et les mieux lotis, à proximité des accès vers la ville, ils bénéficient aussi de l'activité commerciale des quartiers bas et la grande majorité d'entre eux habitent dans des maisons en dur. La favela haute est difficile d'accès; ses habitants n'ont pas d'eau, pas d'électricité et occupent des baraques en bois. Récemment arrivés, ils se sont installés sur les derniers terrains disponibles au bout des pénétrations existantes, au pied de la roche abrupte, parfois à trente minutes de marche des quartiers bas.

Cette opposition est nuancée par toutes les étapes intermédiaires entre le bas et le haut, qui témoignent d'une stratification sociale de la favela. Au fur et à mesure de la montée à travers le *morro,* les maisons en dur disparaissent et laissent place aux baraques en bois puis aux abris précaires; les cheminements sont moins bien entretenus, parfois tout à fait rudimentaires, et les signes d'une grande pauvreté matérielle apparaissent. En écoutant les favelados décrire leur favela, cette organisation sociale sous-jacente est présente dans tous les discours : *« Les pauvres habitent en haut, les riches en bas, ... en haut, on est loin de tout, sans eau, sans électricité..., en bas ce n'est déjà plus la favela, c'est comme la ville,...en haut se cachent les voleurs, les marginaux qui fuient la police, c'est dangereux d'y aller même en plein jour... »* Ainsi, le degré de réussite et d'intégration à la ville est estimé en fonction de l'emplacement de sa baraque. Par le fait même, la valeur des terrains suit et renforce cette stratification.

A ce découpage « horizontal » de la favela se superpose une organisation « verticale » déterminée par les axes principaux de pénétration dans le *morro.* Chacune des rues est comme une artère qui irrigue une zone limitée. La densification progressive des quartiers bas ayant supprimé de nombreuses circulations secondaires, la desserte de part et d'autre de l'axe de pénétration

est très limitée en bas et se développe en montant dans le *morro* à l'image d'une branche d'arbre qui se partagerait en ramifications toujours plus nombreuses vers son extrémité. Chacune des rues découpe la favela en plusieurs zones distinctes, la densité des habitations obligeant parfois les favelados à sortir d'un quartier pour atteindre une baraque pourtant proche mais desservie par une autre rue.

La superposition de ces deux découpages est à l'origine d'entités socialement et géographiquement homogènes. Déterminés de manière très organique, les quartiers en perpétuelle évolution regroupent des populations allant jusqu'à 15 000 favelados, tous conscients de leur appartenance au quartier qui porte le nom de la rue qui le dessert (le quartier du bouvier) ou un nom évoquant ses habitants (la robe sale...). Ainsi, entre chaque quartier et surtout entre les habitants du haut et ceux du bas de la Rocinha, existe-t-il une certaine rivalité, parfois une méfiance, mais toujours des relations d'ignorance que seules les activités des associations — sur lesquelles nous reviendrons — permettent de dépasser.

Le plan de la Rocinha réalisé en 1960 par les services du cadastre de la ville de Rio confirme les remarques faites jusqu'à présent. Il est en effet possible de juger l'ancienneté des zones d'occupation à leur densité et d'en déduire le sens de la croissance de la favela, ainsi que le mode organique de développement. Les baraques se superposent par lits successifs et reproduisent en quelque sorte les courbes de niveau. Par endroit, la densité est telle que les constructions recouvrent entièrement le sol au point qu'il est impossible de déterminer en plan les voies de pénétration et les cheminements secondaires. Ainsi l'urbanisme de la Rocinha apparaît comme une expression, un prolongement de la naturalité du site tout en étant, dans les quartiers les plus anciens, une expression caricaturale de l'urbanité.

Le dernier point concernant l'étude du mode d'expansion de la Rocinha vient de l'observation des quartiers bas et notamment de l'évolution suivie par le *bairo barcelos,* pôle de croissance de la favela. C'est en effet, depuis ce quartier que toutes les pénétrations principales partent vers l'intérieur du *morro.* Cette situation privilégiée différencie de manière fondamentale ce quartier du reste de la Rocinha car elle a fait naître une fonction commerciale qui le démarque chaque jour un peu plus. L'étude de ce *bairo* va nous permettre de mieux comprendre la vie de la favela.

### *Le « bairo barcelos »*

Situé au pied de la favela dont il contrôle l'entrée, le *bairo barcelos* est le plus ancien quartier de la Rocinha. Issu du premier lotissement dont il a gardé l'organisation en plan, il se caractérise essentiellement par une rue principale. — *rua do boiadeiro* (« rue du bouvier ») — qui s'achève sur une place appelée *largo do boiadeiro* (« place du bouvier ») — et par de nombreuses ruelles tracées parallèlement tous les vingt mètres environ, qui desservent des lots de taille variable. Les habitants du *bairo* sont les plus anciens favelados mais la plupart d'entre eux ne se considèrent pas comme habitant de la favela qui, à leurs yeux, commence plus haut, « là ou les baraques sont en bois ». De fait, l'habitat du quartier a maintenant subi toutes les phases de l'évolution et l'ensemble des maisons en dur lui donne un aspect bien plus proche de celui d'un quartier populaire d'une ville de l'intérieur du Brésil que d'une favela.

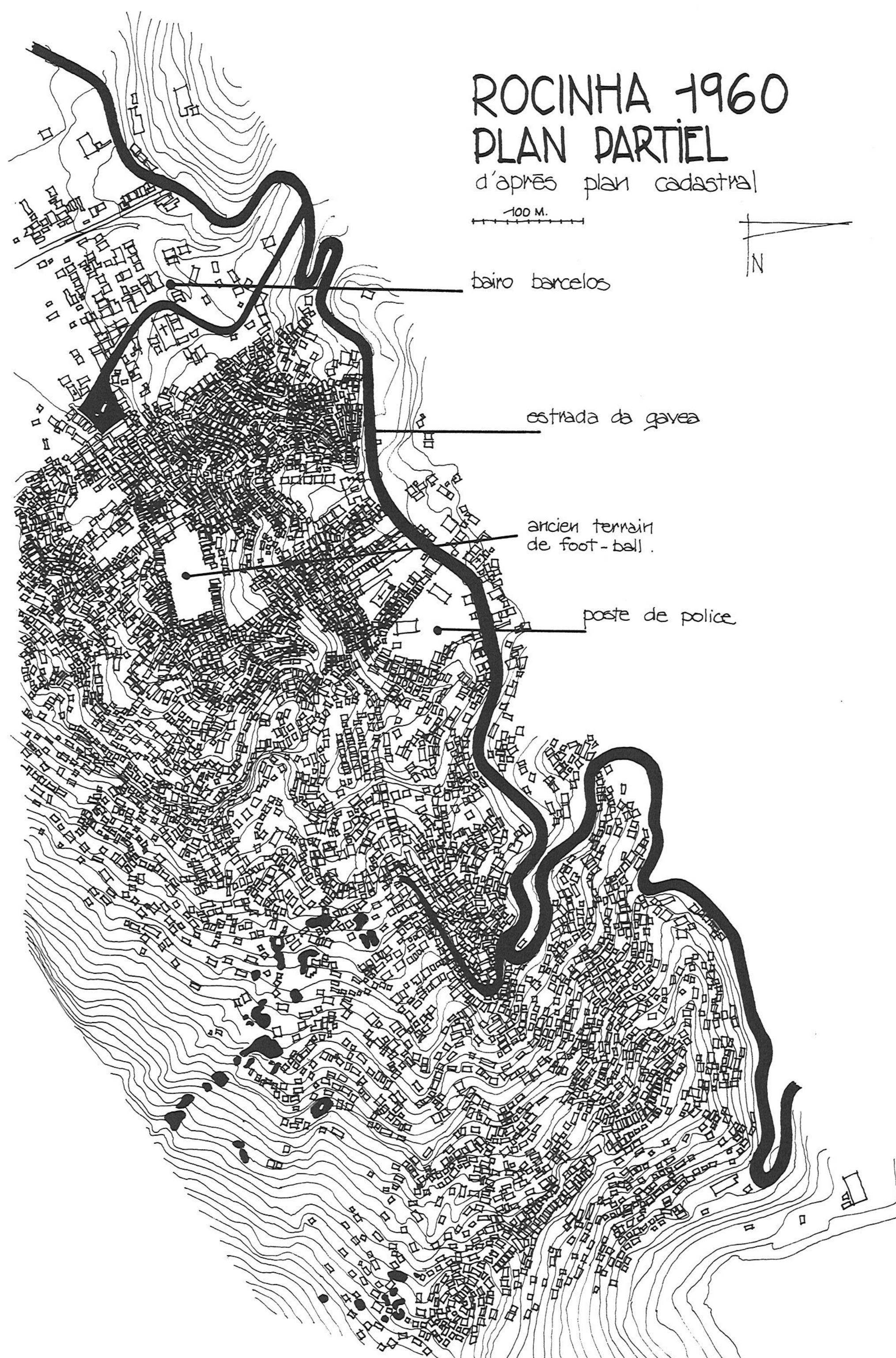
Ce quartier est une véritable plaque tournante de laquelle partent tous les

axes de pénétration vers l'intérieur du *morro.* Ainsi, sa situation fait de lui un lieu de passage obligé pour les milliers de favelados qui vont quotidiennement à la ville. La compagnie de bus qui relie la Rocinha à la ville ne s'y est d'ailleurs pas trompée en installant un arrêt en haut du chemin du bouvier, au carrefour de *l'estrada da gavea.* Par sa dimension et les constructions en dur qui aujourd'hui l'environnent, « le chemin du bouvier » ressemble à une rue principale de ville moyenne; vers elle confluent de nombreuses rues, étroites, tortueuses, véritables boyaux parfois, rues de la favela. De ce contraste est née la première fonction symbolique du *bairo,* espace de transition entre la ville et la favela.

Le « chemin du bouvier », aujourd'hui asphalté par la préfecture, et la « place du bouvier » sont devenus un lieu de rencontres et d'échanges et jouent un rôle primordial dans le ravitaillement de la favela en denrées alimentaires. Tous les dimanches, un grand marché se tient dans la rue qui diminue de moitié entre les échoppes des maraîchers venus de la grande banlieue. Pourtant, cela ne suffit pas à alimenter la favela pour toute une semaine. Aussi de nombreux commerces se sont créés dans la Rocinha, chez les habitants qui entreposent des produits durables revendus au détail. Mais ces petits commerçants, adaptés aux besoins immédiats des favelados, et notamment des plus pauvres qui achètent au jour le jour en toute petite quantité, ne disposent que rarement de denrées périssables comme le pain, le lait ou la margarine. Cette carence dans l'approvisionnement alimentaire de la Rocinha, les prix élevés pratiqués par les revendeurs et la distance qui sépare la favela de la ville ont favorisé la fonction commerciale de la « rue du bouvier » où de nombreux commerces ont prospéré au point de devenir de véritables entreprises, transformant la vie quotidienne et l'architecture du quartier.

Le long des 350 mètres de la « rue du bouvier », on trouve tout ce qui permet à un favelado de vivre sans jamais aller à la ville : boulanger, boucher, épicier et même un petit supermarché, quelques artisans et les innombrables bistrots grand ouverts sur la rue inondée des dernières musiques à la mode. Dernier signe de l'intégration au modèle urbain, inimaginable au milieu d'une favela, une pharmacie s'est ouverte récemment; elle ferait sans doute rêver les habitants de petites villes de « l'intérieur » qui parfois n'en possèdent pas. Supermarché, pharmacie... il ne manque qu'une banque pour ce quartier en pleine prospérité qui ressemble de moins en moins à une favela. Cette fonction commerciale est complétée par une activité culturelle qui compte plusieurs lieux de culte de diverses obédiences. Ainsi, nous avons pu dénombrer trois églises pouvant contenir jusqu'à 200 personnes, et une maison communautaire, dont nous aurons l'occasion de reparler, qui abrite une crèche et une école du soir.

L'importance de l'activité de cette « rue du bouvier » et le profit réalisé par les commerçants du quartier ont déterminé une organisation de l'espace très typique. Comme on le remarquera sur le plan ci-joint, les lots en bordure de la rue sont de taille plus importante car tout rayonne à partir de cette rue où le $m^2$ de façade devient source de profit. L'ensemble des rez-de-chaussée est donc réservé aux commerces qui, au prix d'agrandissements successifs, s'accaparent les lots d'habitation situés en arrière de cette façade commerciale. Les boutiques s'ouvrent sur la rue à travers de larges baies fermées le soir par des rideaux métalliques. L'étage est toujours réservé à l'habitation et son organisation est identique à celle des maisons en dur déjà étudiées : pièces d'eau (cuisine, salle-de-bains) au fond de l'habitation, une chambre et


ROCINHA 1960
PLAN PARTIEL
d'après plan cadastral
100 M.
N
bairo barcelos
estrada da gavea
ancien terrain
de foot-ball.
poste de police

un séjour en façade. L'étage est en général desservi par un escalier situé en arrière de la boutique. Les façades sont peintes et le rez-de-chaussée parfois recouvert de céramique.

Entièrement construites en béton armé et en brique, ces maisons sont typiquement urbaines et ressemblent aux commerces de certaines rues populaires de la ville d'asphalte. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, elles sont toujours provisoires, en attente de nouveaux développements. En effet, la prospérité des commerçants entraîne les plus actifs d'entre eux dans une étonnante frénésie constructive.

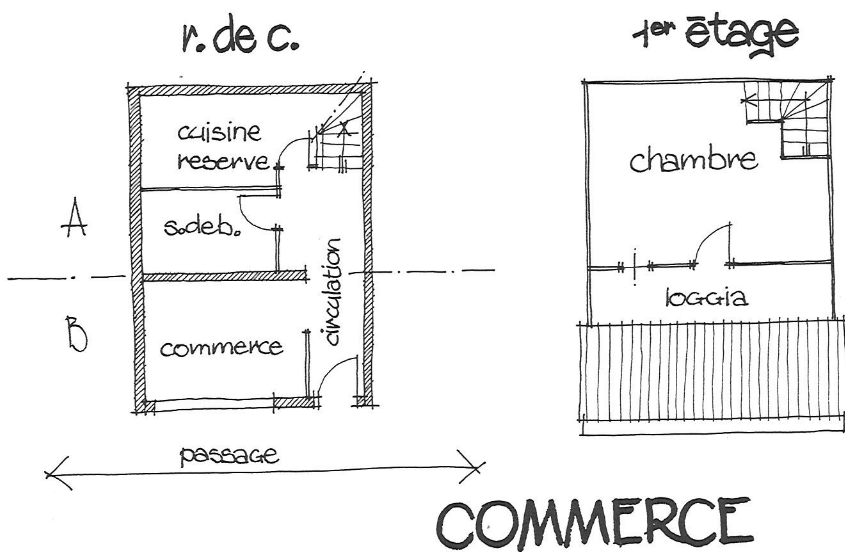
Le *bairo barcelos,* devenu le quartier riche de la favela, offre de nombreuses commodités et représente le signe patent d'une réussite sociale. Nombreux sont ceux qui souhaitent y loger plutôt que dans la favela haute, nombreux sont aussi les nouveaux migrants qui y cherchent un premier logement provisoire. A la fonction commerciale du quartier va donc s'ajouter une fonction de logement, d'accueil et d'hôtellerie. Pour cette raison, la plupart des commerçants bâtissent maintenant un troisième niveau, rachètent des lots adjacents et construisent appartements et chambres destinés à la location. Petites pièces sans lumière naturelle, logements exigus loués à prix d'or... les profits tirés de cette activité sont immédiatement réinvestis par les propriétaires qui, à un rythme accéléré et parfois au mépris des lois élémentaires de la résistance des matériaux, empilent niveau sur niveau, aggravant les conditions d'hygiène dans un quartier déjà surpeuplé. Le mouvement, fortement engagé à partir des années 70, s'est amplifié jusqu'à nos jours, transformant totalement l'aspect et la vie du quartier où apparaissent maintenant les voitures particulières, signe suprême de la réussite sociale.

Nous sommes loin des premiers abris de migrants qui, à ce même endroit, s'installaient timidement voici quarante ans. L'édifice est pourtant fragile pour cette nouvelle bourgeoisie de la favela qui, à l'image de la ville, entretient des rapports d'exploitation avec les favelados. Elle n'oublie pas que la légitimité des actes de propriétés qu'elle possède est douteuse. Pour cela, les habitants du *bairo* font preuve d'une solidarité intéressée et, regroupés en association, ils ont engagé une procédure légale pour obtenir une reconnaissance officielle de leur droit au sol. Ils ont donc fait réaliser un relevé de l'ensemble du lotissement, projeté de construire des rues au-dessus des deux égouts principaux et, comble de l'intégration, indiqué sur le plan du quartier des espaces réservés au stationnement des voitures. Pour des raisons politiques, sur lesquelles nous reviendrons au chapitre suivant, ils ont toute chance d'obtenir gain de cause.

## Pratiques de vie collective. Vie quotidienne à la Rocinha et mythe de la marginalité

L'étude de l'évolution de l'habitat de la Rocinha, du mode de croissance de la favela et de son organisation actuelle nous a déjà montré quelques aspects de la vie quotidienne que nous pouvons compléter par l'observation des pratiques collectives liées aux espaces créés par les favelados. Dans un premier temps, nous étudierons les relations entre favelados et les liens de dépendance ou d'exploitation qu'ils entretiennent notamment en ce qui concerne le ravitaillement en eau et la distribution d'électricité. Ensuite, nous décrirons la gestion collective des espaces de la favela, tâchant de déterminer à plusieurs échelles les relations de solidarité entre favelados. Enfin, nous




r. de c.
1er étage
cuisine
reserve
s.d.e.b.
circulation
commerce
A
B
chambre
loggia
passage

COMMERCE

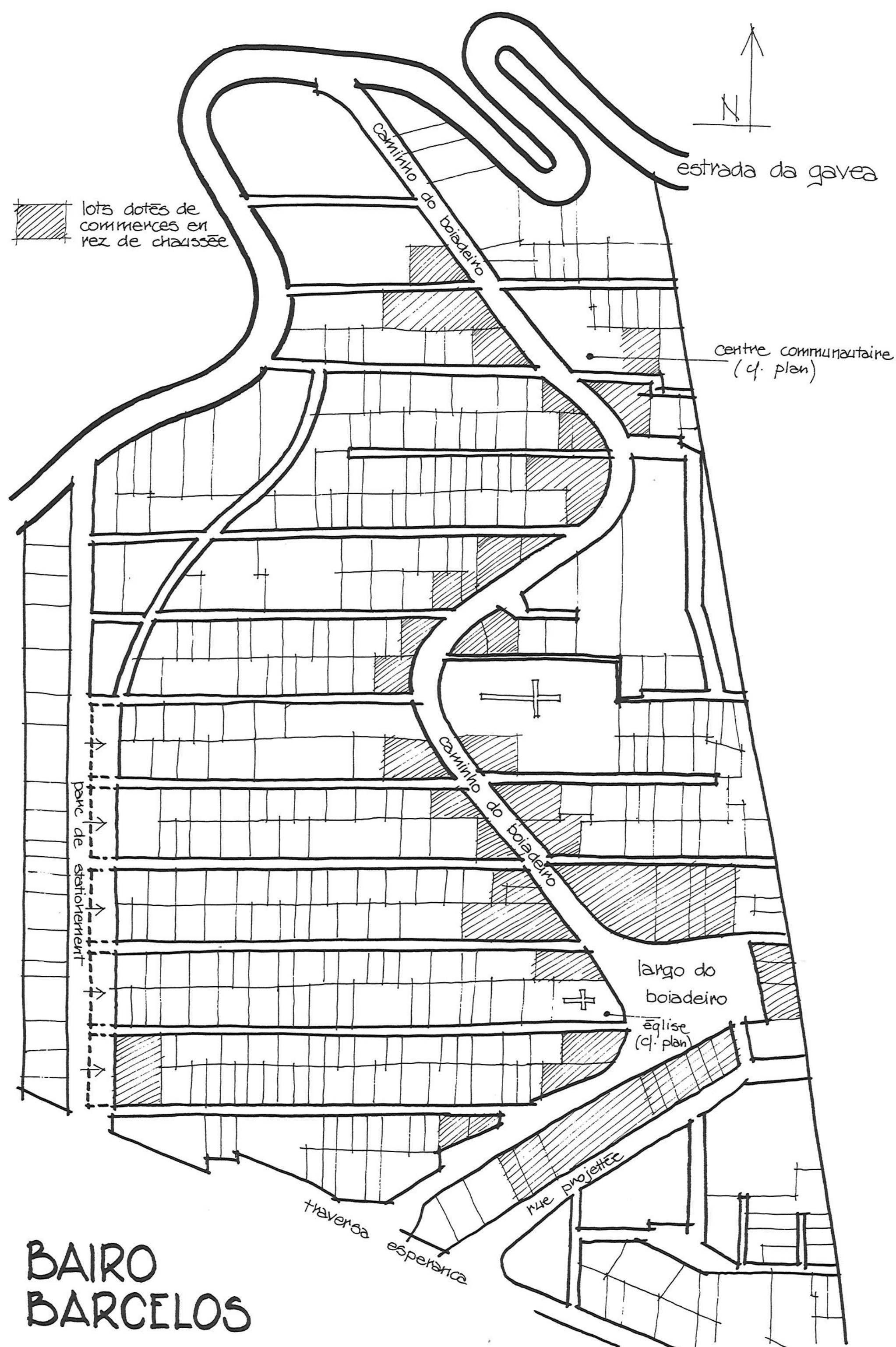
verrons comment ils entretiennent une relation politique et culturelle avec la ville d'asphalte. Cela devrait nous permettre de répondre aux stéréotypes en vogue qui témoignent d'un mythe de la marginalité né de la peur des pouvoirs publics et des habitants des quartiers riches face à l'extraordinaire croissance des favelas. Afin de masquer l'incapacité des pouvoirs publics à endiguer l'expansion irréversible des bidonvilles et l'inévitable nécessité de leur exploitation économique par la ville, le mythe de la marginalité entretenu par voie de presse, a été un moyen de détourner l'opinion en stigmatisant les favelas. Celles-ci sont alors dénoncées comme enclaves de ruralité, ghettos insalubres qui gâchent le site de Rio et nuisent au tourisme, et les favelados comme des voleurs paresseux qu'il est inutile d'accueillir dans la ville; l'objectif étant de faire apparaître les favelas comme le bouc émissaire des maux de la cité.

### *Pratiques économiques, exploitation et dépendance entre favelados*

Entre la Rocinha et la ville se sont tissés des liens de dépendance économique réciproques mais, bien que la favela soit l'expression violente de l'exploitation et du contraste social qui sévit au Brésil, la séparation marquée entre riches et pauvres dans la société brésilienne risquerait de faire apparaître les favelados de manière simpliste comme un ensemble de gens égaux dans l'exploitation. Contrairement au mythe, les relations entre favelados sont à l'image des relations entre la ville et la favela, à l'image de la société brésilienne. De même que la ville exploite la favela, un petit nombre de favelados reproduit les mêmes schémas d'exploitation à l'intérieur de la favela et parfois de manière plus violente encore. Nous avons vu à travers l'étude du *bairo barcelos* comment était née une bourgeoisie de la favela, commerçants qui profitent de leur situation de monopole et de la nécessité pour les plus pauvres d'acheter en petite quantité et qui pratiquent des prix de 20 à 30 % plus élevés qu'en ville; commerçants parfois transformés en promoteurs immobiliers dont la fortune ne fait que croître. Il existe bien d'autres formes d'exploitation. Les exemples les plus frappants concernent la distribution de l'eau et de l'électricité.

Dans l'impossibilité d'obtenir un branchement au réseau urbain, les habitants sont dans l'obligation de passer par des revendeurs qui, ayant une adresse légale au bord de la route peuvent recevoir l'électricité et ensuite la redistribuer. Ils installent les lignes, les compteurs et amortissent leurs frais en pratiquant des prix cinq à dix fois supérieurs à la normale [1]. La distribution d'eau est liée au même genre de monopole, les quartiers bas de la favela sont alimentés par un point d'eau collectif installé par la préfecture et par une source découverte et exploitée par un favelado. Pour éviter les heures d'attente au robinet collectif et bénéficier d'un confort urbain, nombreux sont ceux qui, dans le *bairo barcelos* en particulier, préfèrent s'abonner au réseau privé de distribution et installer une cuve dans leur maison. Taxe d'abonnement et de branchement au réseau, taxe de remplissage de la cuve, les prix sont exorbitants et là encore cinq à dix fois supérieurs au prix pratiqué dans la ville d'asphalte...

1. Tout le monde est conscient de cette exploitation mais personne ne peut rien tenter contre les deux principaux revendeurs de la Rocinha car, en cas de protestation, ils coupent tout simplement l'électricité, plongeant ainsi des milliers de familles dans l'obscurité.


N
estrada da gavea
lots dotés de commerces en rez de chaussée
caminho do boiadeiro
centre communautaire (cf. plan)
caminho do boiadeiro
parc de stationnement
largo do boiadeiro
église (cf. plan)
rue projettée
traversa esperança
BAIRO BARCELOS

Ces privilèges, maillons supplémentaires d'une exploitation économique qui ne s'arrête pas aux limites de la favela, a pour double effet de chasser les plus pauvres de la favela et d'entretenir dans une prospérité croissante la petite bourgeoisie locale. Les « nouveaux riches » ont tout intérêt à ce que la favela reste incontrôlée et apparemment en marge de la ville car leur monopole ne peut être concurrencé par les circuits économiques traditionnels qui n'osent pas encore pénétrer dans la favela. C'est bien la contradiction de cette bourgeoisie dont la prospérité est une sorte d'appel à l'urbanité qui déjà transforme les quartiers bas. Une autre conséquence de cet « alignement » des relations économiques entre favelados sur le modèle urbain est la lente élévation du coût — et du niveau — de la vie qui se propage des quartiers bas vers le haut de la favela par l'intermédiaire de la spéculation foncière. Phénomène caractéristique de l'économie urbaine, le commerce des sols est l'apanage de quelques commerçants du *bairo barcelos* qui, très tôt, devinèrent le profit qu'ils pouvaient tirer de l'espace en construisant à peu de frais plusieurs niveaux d'habitation. En achetant les baraques de favelados — trop heureux de revendre leur misère à prix fort pour reconstruire sur de nouvelles bases, un peu plus haut, ou dans une autre favela plus proche de leur lieu de travail — ces commerçants ont créé un marché immobilier auquel ne peuvent accéder que les plus riches.

Ces quelques exemples d'exploitation économique entre favelados complètent l'étude des relations d'interdépendance économique tissées entre la Rocinha et la ville. Ainsi, nous pouvons affirmer que la favela est loin d'être un ghetto marginal, enclave parasitaire en milieu urbain. La Rocinha doit être considérée comme un quartier de Rio, où les favelados entretiennent des relations économiques à l'image des relations urbaines traditionnellement inventoriées. Pourtant, l'introduction de ces rapports économiques reste le fait d'un petit nombre et ne doit pas nous cacher les relations de solidarité et d'entraide qui existent entre ces favelados.

### *Pratiques communautaires, relations sociales entre favelados*

Les favelados appartiennent à la catégorie des « individus qui n'ont pas le pouvoir, pour une raison quelconque, de s'adapter aux nécessités et aux convenances de la civilisation contemporaine, ils ne trouvent pas leur place dans une telle civilisation. Ces individus forment « le déchet social » que les sociologues appellent les inadaptés sociaux... Le *déchet humain* des égarés de la communauté sociale constitue les groupes de la communauté civile qui s'incrustent dans les favelas [2]. »

Cette définition du favelado date de 1943 mais elle renvoie à un type de jugement toujours exprimé et illustre le genre de stéréotypes sectaires qui définissent les favelados. Si l'étude des rapports économiques entre favelados nous a montré au contraire comment les favelados s'étaient pliés au modèle urbain, celle des pratiques sociales liées à l'organisation de l'espace de la favela va mettre au jour des relations d'entraide et de solidarité, à côté desquelles les relations qu'entretiennent les habitants des quartiers riches, apparaissent dérisoires. Nous analyserons ces relations à différentes échelles en observant la manière dont les favelados gèrent collectivement les espaces publics de la Rocinha.

2. Mario Bulhâo « Readaptaçao social com extinçao des favelas », *A Noite,* 4/11/1943. Les mots soulignés sont en français dans le texte.



photo 10

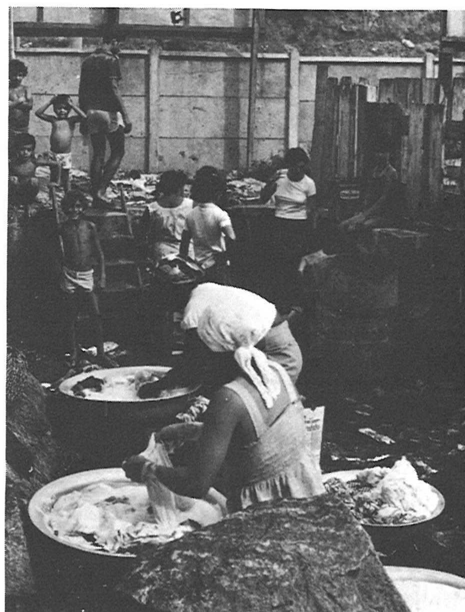


photo 11



photo 12



photo 13

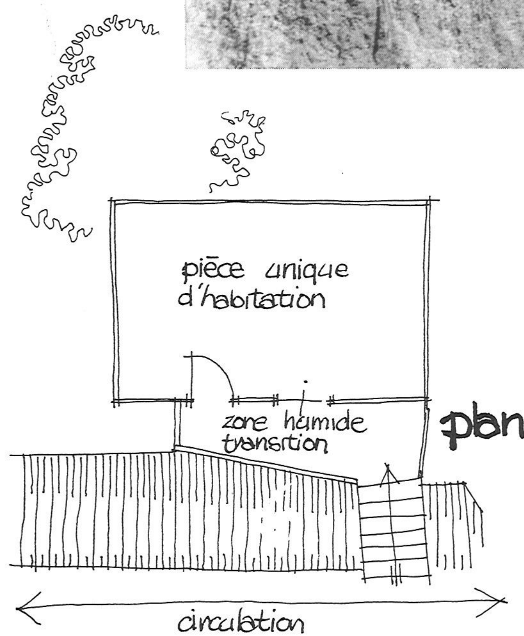
A l'échelle du groupement de maison, la solidarité est très grande; tout le monde se connaît, se rencontre dans la rue, se parle de baraque à baraque. Les habitants s'entraident pour garder les enfants ou dépanner une famille en difficulté. On peut parfois rencontrer des groupes d'enfants étudiant dans une baraque sous la direction du plus âgé qui ensuite rendra compte à chacun des parents des enfants dont il a la responsabilité. (La photo 10 nous montre une de ces classes spontanées et nous donne l'occasion de remarquer les différents types raciaux présentés à la favela.) Les femmes, compte tenu des activités collectives liées aux tâches ménagères, sont généralement les artisans de cette solidarité (cf. photo 11). Quant aux hommes, ils s'entraident pour la construction de nouvelles baraques ou l'agrandissement de leur habitat. Pour construire, chacun sait qu'il faut compter sur les autres et qu'un jour il devra aider son voisin. A cette échelle, les espaces collectifs sont gérés en commun, la rue est entretenue par tous et progressivement aménagée : construction d'escalier en béton, aménagement de rigoles d'écoulement des eaux de pluie. Ainsi, le traitement des cheminements, qui est le principal souci collectif des habitants d'une même rue, relie de baraques en baraques, les favelados du bas à ceux du haut.

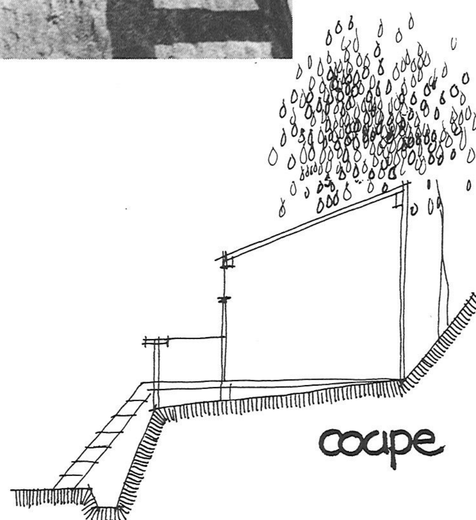
A l'échelle du quartier, la solidarité est plus diffuse et les relations humaines sont davantage à la ressemblance du modèle humain. Chacun se connaît plus ou moins de vue et si la solidarité du voisinage concerne des groupements de cent à trois cents personnes, il est plus difficile de déterminer numériquement l'échelle du quartier tant ses dimensions sont variables, recouvrant mille à dix mille personnes. Néanmoins, la conscience d'appartenir à l'entité-quartier est très grande et se manifeste dans le traitement des problèmes d'approvisionnement en eau et surtout d'évacuation des eaux usées et des ordures.

A l'origine de la plupart des questions d'hygiène que connaissent les favelados; il y a l'évacuation des eaux usées, sans doute le problème crucial de la favela. Dans toute la Rocinha, les égouts se sont créés naturellement en suivant les cheminements d'accès. Dans les premiers temps de l'occupation, l'évacuation se faisait simplement, chacun jetait les eaux sales par les fenêtres. De même, les habitants se soulagent à l'extérieur de la baraque tant que la faible densité de l'habitat le permet. Mais la situation se complique au rythme de l'évolution et de la densification de l'habitat. L'exemple suivant (ci-contre) et la photo qui l'accompagne illustrent ce problème. Sur le rebord de l'habituel espace de transition devant la baraque, nous pouvons apercevoir une grande bassine en fer blanc dans laquelle se lave la vaisselle et le linge, l'eau usée est tout simplement jetée par-dessus le rebord dans l'égout formé en contrebas, le long du chemin de circulation. L'installation d'un évier et d'une cuvette de WC à l'intérieur de la baraque a obligé le favelado à poser un tuyau d'évacuation qui apparaît au-dessus de l'égout sous le niveau du plancher de la baraque.

Sur la photo 12 *(supra)* on remarque un WC construit en saillie de la baraque, un simple tuyau relie la cuvette à l'extérieur où les déchets s'accumulent en contrebas. On imagine aisément ce que de telles dispositions peuvent provoquer dans une cité de 200 000 habitants. Les égouts à l'air libre, peu importants en haut de la favela, atteignent trois à quatre mètres de large en bas. Bien qu'ils s'imposent dans certains quartiers une discipline collective de dépôt des ordures en des points fixes, décharges qu'ils brûlent régulièrement, ou dans des points de ramassage le long de la route, la tentation est grande pour les favelados de se servir de l'égout comme d'un




pièce unique
d'habitation
zone humide
transition
plan
circulation

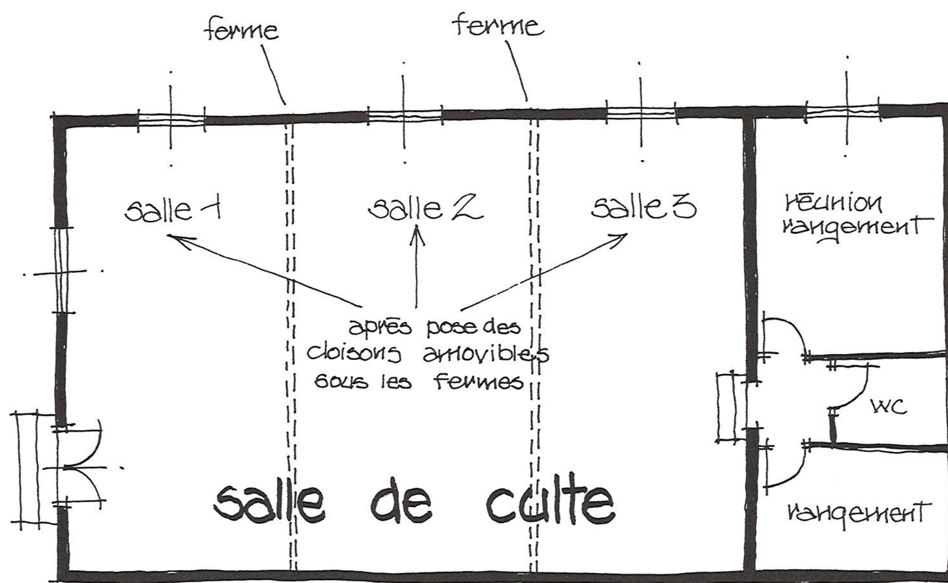

coupe

dépôt à ordure, aggravant sa taille en encombrant l'écoulement normal des eaux usées. Cette eau putride et nauséabonde se jette ensuite dans la mer à proximité de l'hôtel National.

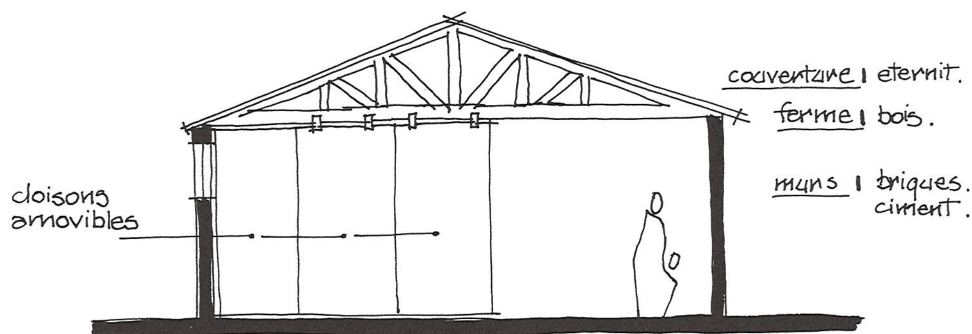
Les eaux de pluie prennent le même chemin que les eaux usées. Elles ont l'avantage de nettoyer un peu les égouts, vite asséchés lors des fortes chaleurs, mais aussi l'inconvénient de les faire sortir de leur lit en bas de la favela et de se répandre sur toutes les parties planes. Ainsi, lors des grandes pluies, les habitants doivent parfois marcher jusqu'au mollet dans un mélange d'eau et d'ordures, avant d'atteindre leur baraque inondée. Cela est dû en partie à la faible section du collecteur installé par la préfecture, destiné à l'origine à recueillir les eaux de pluie en passant sous l'autoroute avant d'atteindre la mer.

Depuis peu, la prise en charge collective du problème des égouts a animé plusieurs quartiers bas de la favelas. En 1978, les habitants de la rue III (voir plans *supra*) ont décidé de refaire l'égout. Refusant de demander l'aide de la préfecture, ils ont préféré tout faire eux-mêmes pour « montrer aux autorités ce qu'ils sont capables de faire afin de revendiquer ensuite en terme d'égalité ». Afin d'acheter les tuyaux nécessaires, ils ont organisé des fêtes et de multiples collectes dans le but d'entraîner le plus de monde possible aux travaux de nettoyage de l'ancien égout, qui fut petit à petit remplacé. Aujourd'hui de nombreuses baraques ne sont toujous pas raccordées aux nouvelles canalisations car leurs habitants, simples locataires, ne veulent pas faire de dépense au profit du propriétaire. Solidarité et individualisme..., les difficultés rencontrées dans l'organisation d'une prise en charge collective du problème révèlent les rapports d'exploitation qui existent entre favelados : l'égout de la Rue III, pratiquement terminé mais mal entretenu, provoque souvent des inondations en se bouchant. En revanche, d'autres exemples montrent que cette solidarité sait aller jusqu'à la fin des réalisations entreprises. En effet, la gestion collective des espaces s'étend aussi à la prise en charge de locaux collectifs : sous l'impulsion d'associations d'obédience religieuse, la construction de lieu de réunion et de culte résulte d'une participation de tous les membres de la communauté concernée. Les règles qui déterminent cette construction sont les mêmes que pour l'habitat : économie de place, économie de moyen.

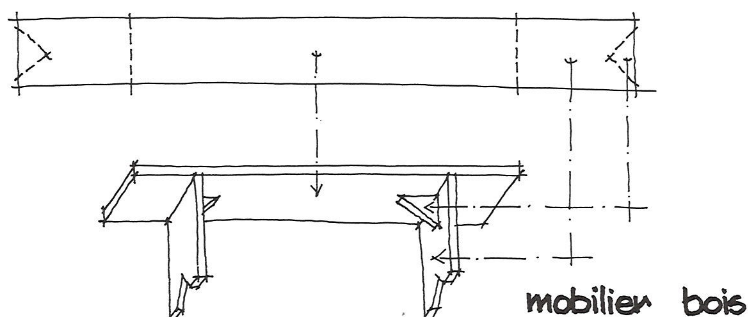
Le premier exemple choisi concerne l'église catholique de *Bairo barcelo* (planche jointe) qui réunit chaque dimanche cent à deux cents fidèles. Implantée sur un terrain d'environ douze mètres sur dix, ses murs réalisés en brique creuse et en ciment supportent des fermes en bois; une porte à deux battants et 4 fenêtres constituent les ouvertures; le volume est ainsi clos et couvert. Cette construction, qui a demandé plusieurs mois de travail, est très intéressante à étudier pour la manière dont les favelados ont résolu le problème d'une utilisation polyvalente de l'espace. De fait, chaque semaine, la salle doit abriter plusieurs classes d'adultes le soir et une classe d'enfants le matin. Afin que toutes ces activités puissent coexister, les habitants ont construit des éléments de cloison amovible qui se posent entre les fermes en bois et le sol grâce à un simple système d'accrochage par loquet. Ainsi, en quelques minutes, l'espace de la grande salle se transforme en trois petites salles de cours. Les bancs furent réalisés par les habitants selon un modèle à la fois simple et économe (cf. planche). L'entretien et les améliorations successives de l'espace restent assurés en permanence par les membres de la communauté.


ferme
ferme
salle 1
salle 2
salle 3
réunion rangement
après pose des cloisons amovibles sous les fermes
wc
salle de culte
rangement

plan


couverture | eternit.
ferme | bois.
murs | briques. ciment.
cloisons amovibles

coupe


mobilier bois

L'opportunité nous fut donnée de participer avec les habitants à l'élaboration de plusieurs constructions; ces expériences furent pour nous le moyen de découvrir une attitude nouvelle, une pratique de la production d'espace qui échappe aux réflexes professionnels et apparaît comme une des seules attitudes un peu cohérentes face à la favela. Cette collaboration nous a permis de découvrir les talents de constructeur des favelados, leur sens de l'espace et leur souci d'efficacité ingénieuse et économe.

Le cas le plus intéressant fut sans doute le projet de réhabilitation d'un ancien bar que l'association « Padre Anchieta », d'obédience catholique, acheta et décida de transformer en centre communautaire. En soi, le résultat n'a pas grand intérêt, mais il n'en est pas de même de la manière dont le projet fut élaboré. Les besoins (type de locaux, fonction, surface) ont été définis par les responsables de l'association qui désiraient des salles pour l'école du soir (cours pour adultes, alphabétisation, gestion ménagère, réalité brésilienne, urbanisation), des salles de réunion pour différents groupes (jeunes, femmes, etc.)... sans qu'aucun programme ne soit véritablement arrêté; chacun connaissant les besoins de l'association, c'est la visite du local qui fit naître les premières idées d'aménagement.

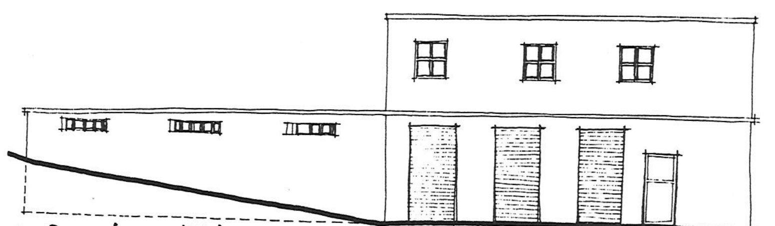
La planche suivante montre en plan l'état premier de ce grand local, l'ensemble de la construction étant réalisé en brique, ciment et béton armé. Le rez-de-chaussée était doté d'une salle de bar et de sa réserve située à l'arrière, ainsi que d'un grand espace sans pilier qui servait de salle de billard; à l'étage auquel on accède par un escalier isolé de l'ensemble par un sas, nous trouvons l'habitation de l'ancien propriétaire et quelques chambres de location. Au cours de ces visites avec les membres de l'association, chacun donnait son avis sur la transformation des lieux; certains d'entre eux reçurent immédiatement une fonction : la salle de bar servirait de lieu de rencontre et d'accueil, la grande salle du bas serait le lieu des cours importants, des assemblées, le lieu de représentations théâtrales et des fêtes. A l'étage, les pièces sur la rue serviraient de salles de cours et il fallait imaginer une solution pour gagner de la place en redistribuant les pièces du fond. Ces grandes lignes d'aménagement et une priorité d'intervention ayant été définies, le travail fut distribué et réalisé en quelques mois grâce à l'aide de tous.

Le résultat de ces transformations ne témoigne malheureusement pas de cet échange permanent avec le chantier. Au rez-de-chaussée le « zinc » du bar a été réduit de moitié et sert toujours de point de rassemblement, animé par un groupe de femmes qui y vend des boissons. L'escalier a été ouvert sur la salle et le recoin déjà existant aménagé pour faire fonction d'accueil et de « secrétariat ». Les volets roulants en métal, totalement rongés, furent remplacés jusqu'à mi-hauteur par de la brique pleine puis par de la brique creuse permettant à l'air et à un peu de lumière de passer. De même, pour des raisons d'éclairage, il a fallu agrandir les ouvertures de la grande salle de billard. A l'étage, les pièces furent redistribuées avec un minimum de travaux et un accès vers l'aire libre réalisé dans l'axe de l'escalier afin de permettre aux enfants de profiter du toit-terrasse de la grande salle. Les deux façades présentées sur la planche, montrent l'effet de ces diverses transformations.

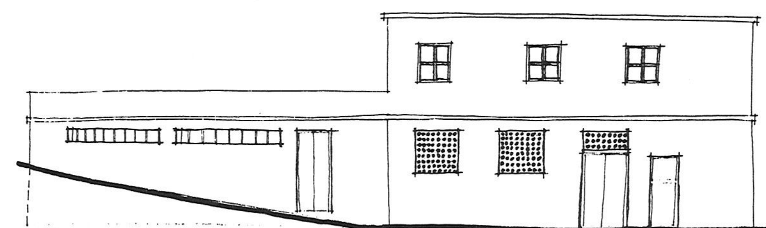
Cette construction fut réalisée selon un mode tout à fait original et presque idéal dans un milieu urbain. Traditionnellement, dans la ville d'asphalte, la construction d'un quelconque édifice fait intervenir séparément au moins cinq participants dans une stricte répartition des tâches :

1) Définition des besoins.

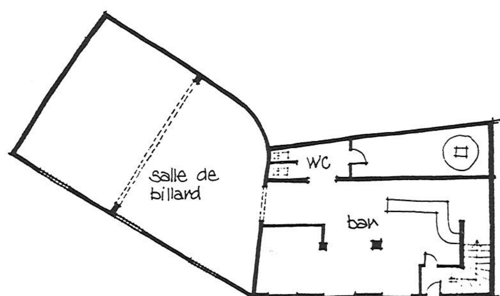
# CENTRE COMMUNAUTAIRE

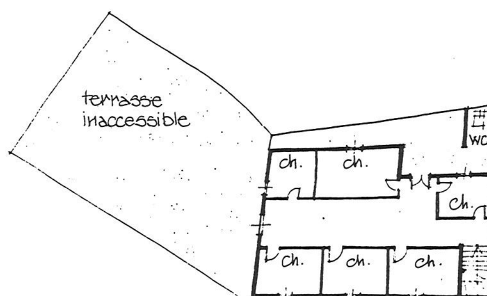


● façade antérieure

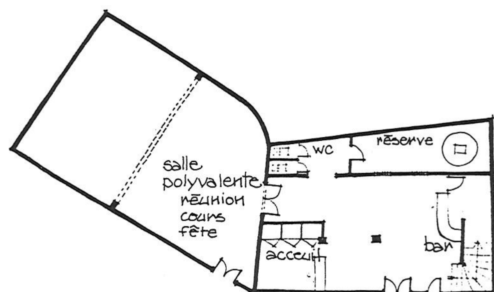


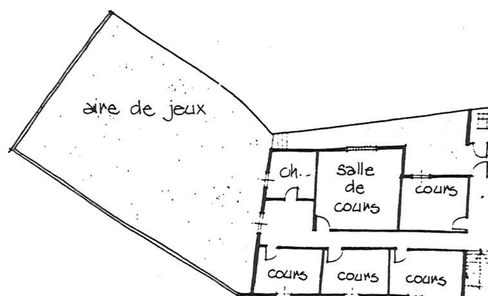
● façade actuelle




■ r. de c. état antérieur  1er étage antérieur




■ r. de c. état actuel  1er étage actuel

2) Analyse de site et définition d'un parti.
3) Conception du projet.
4) Réalisation du projet.
5) Prise en charge par les utilisateurs.

A la Rocinha, la caractéristique essentielle des constructions auxquelles nous avons participé réside dans la continuité du processus d'élaboration des projets. Du début à la fin, la collectivité contrôle en permanence l'avancement du projet; la définition des besoins se fait collectivement, de même que le choix d'un parti d'aménagement; les participations (monétaires ou manuelles) s'effectuent sans discontinuité.

Ainsi, au niveau du quartier, nous avons pu observer que, de manière très compréhensible, la solidarité devenait de plus en plus diffuse quand le nombre d'intervenants grandissait, et que suivant l'échelle à laquelle nous nous situons, nous passons de relations de type rural (communauté) à des relations de type urbain (société).

A l'échelle de la favela, la solidarité est plus diffuse encore même si, à maintes reprises, elle fait preuve de son existence. Au début des années soixante, lors de catastrophes provoquées par de violentes pluies, quand des dizaines de familles se retrouvèrent sans abri, l'hébergement des sinistrés s'est fait spontanément. Par la suite, les habitants décidèrent de les aider à reconstruire leur baraque à l'emplacement du terrain de football. Depuis ce jour, la Rocinha n'a plus de terrain de sport et lorsque l'on sait la place que tient le football dans la vie d'un brésilien, on comprend mieux la valeur de cet acte de solidarité. De même, lorsque de nouveaux migrants arrivent ils sont soit pris en charge et hébergés, soit conduits chez le président de l'association des habitants qui, par haut-parleur, annonce l'arrivée d'une famille et demande de l'aide.

Ces comportements ne sont jamais relatés dans les nombreux articles de la presse de Rio de Janeiro qui entretient à dessein le mythe de la « marginalité des favelas ». Par exemple, cet article du *Journal du Brésil* (21-07-76) qui titre : « L'habitant des favelas ne peut même pas être solidaire. » Maillon d'une vaste propagande, cet article est le compte rendu d'une thèse de sociologie présentée au 28e congrès de la Société brésilienne pour le progrès de la science. L'ensemble de cette thèse, réalisée à propos de la Rocinha, tente de montrer que, malgré une dynamique propre à la favela, aucune association ne peut survivre sans un appui tactique et financier de l'extérieur (vieux mythe de l'infiltration « rouge »). Ce type de démarche intellectuelle oublie toujours de se référer au lieu d'où l'on regarde, car il n'y a certainement pas plus d'associations dans les quartiers résidentiels que dans les favelas. Les associations sont une expression de la solidarité et de la conscience collective qu'il est parfois difficile de cerner, tant leur mode de fonctionnement est particulier et informel. On peut bien sûr dénombrer les éternelles associations de football et de samba; ces activités, accusées d'être des « opium du peuple » entretenues par le pouvoir, n'en sont pas moins des centres d'intérêt qui permettent à bon nombre de se rassembler et de s'organiser. Plus intéressantes sont les nombreuses communautés religieuses qui prolifèrent à la Rocinha : environ 90 % de la population affirment être catholiques, 10 % sans religion et 3 % pratiquer plusieurs religions; de fait, toutes les sectes catholiques et syncrétiques (Ubanda et Macumba) sont représentées. Chaque communauté est formée de cent à trois cents membres pratiquants et possède un lieu de culte fixe, en général, nous l'avons vu,

construit par les fidèles. La solidarité entre les membres de ces communautés est grande mais pratiquement aucune n'est réellement engagée dans un processus de prise de conscience et d'organisation des fidèles à des fins non religieuses. Au contraire, la religiosité populaire est un champ utile pour le développement des représentations fatalistes : *« c'est normal qu'il y ait des riches et des pauvres, puisque Dieu l'a voulu ».* Néanmoins, ces communautés restent l'expression des « capacités associatives » des favelados.

Il importe aussi de situer comment les problèmes généraux de la Rocinha sont pris en charge par les habitants et défendus auprès de la ville. Les motifs ne manquent pas : assainissement, installation de l'eau, de l'électricité, reconnaissance de la propriété des sols occupés... et une association a même été constituée mais de multiples raisons expliquent son inefficacité et son absence d'audience auprès des favelados.

L'association « Union pour l'amélioration de *la Rocinha* », reconnue légalement comme une association d'habitants, fut créée en 1962 par la fondation Léon XIII et le SERPHA (Service spécial de récupération des favelas), organismes municipaux chargés à l'époque de la suppression des favelas. Née pour centraliser les revendications et les acheminer jusqu'aux « organismes compétents », sa direction est assurée par les habitants élus. Cette association, affiliée à la fédération des favelas de Rio, est intimement contrôlée par le gouvernement. Dans la pratique, toute décision doit être approuvée par la fondation, les réunions se font en présence de représentants de la fondation et les revendications (réserve d'eau, d'égouts, assainissement...) se perdent depuis vingt ans dans une confusion bureaucratique inextricable [3].

L'association a connu, comme toute organisation populaire, la lente transformation des rapports gouvernants-administrés depuis la révolution des militaires en 1964. Depuis cette date, la situation qui avait permis à certaines associations de favelas d'obtenir, par la pression, des crédits du gouvernement pour assainir et urbaniser, s'est radicalement transformée et chacun à la Rocinha redoute la politique répressive du gouvernement actuel. Dans de nombreuses favelas, les associations ont disparu les unes après les autres et la mobilisation qui rassemblait les favelados s'est peu à peu transformée en résignation. L'exemple de la favela *Bras de Pina,* située dans la zone Nord est caractéristique. Une association d'habitants s'y était suffisamment bien organisée pour que, après des années de lutte, le gouvernement municipal acceptât, en 1969, de donner la propriété des terrains, d'assainir, d'urbaniser et de financer la construction de maisons en dur que les habitants dessinèrent et construisirent eux-mêmes avec l'aide d'étudiants en architecture. Dix ans plus tard, *Bras de Pina* est entrée dans l'histoire, personne n'ose plus rêver que cela soit possible aujourd'hui. Du reste, il existe encore de nombreuses difficultés dans cette ex-favela : les loyers trop chers, les égouts bouchés... alors que l'association s'est mystérieusement désorganisée et que les principaux leaders durent répondre à des offres d'emploi qui les obligeaient à déménager... Les habitants interrogés sur cette période ne répondent qu'avec prudence et il semble bien que « l'assainissement » n'ait pas été limité à la voirie.

A la Rocinha, beaucoup de favelados sont conscients de la nécessité d'entreprendre certaines actions, mais ils sont las des promesses non tenues par le

3. Personne à la Rocinha n'entretient d'illusion sur son efficacité et, en 1977, l'élection de son président ne rassemble que quatre-vingts votants.

gouvernement et des attaques de la presse qui annonce régulièrement la suppression de la favela; une sorte de résignation bloque toute tentative d'organisation à grande échelle.

## Intégration des favelados

### *Intégration culturelle*

Les stéréotypes concernant la favela relèvent tous de deux types de réflexion : d'une part la favela représenterait une enclave de ruralité dans la ville; d'autre part, par adaptation à la pénurie quotidienne, les habitants des favelas élaboreraient et perpétueraient une « culture de la pauvreté » dont les principaux éléments seraient : pessimisme, absence de confiance dans les autres, incapacité de planifier, apathie, dissolution des valeurs familiales et morales, initiation sexuelle précoce, délinquance, utilisation de la violence. Cette conception des « penseurs de gauche », est renforcée par les déclarations des organismes officiels, telle celle-ci émanant de la fondation Léon XIII [4]. *« Les familles arrivent pures et unies de l'intérieur du pays... la désintégration commence dans la favela à cause de la promiscuité, des mauvais exemples et des difficultés financières. Les enfants assistent à l'acte sexuel, les jeunes filles sont séduites puis abandonnées; enceintes, elles ne se sentent même pas honteuses. La boisson et la drogue servent à anesthésier les désillusions, les humiliations et les déficiences alimentaires. Les nuits appartiennent aux criminels : dans le silence de la nuit, on peut entendre des appels au secours, mais personne n'ose s'interposer de peur d'être la victime suivante et la police entre rarement dans la favela. »* En étudiant l'habitat de la Rocinha et les pratiques qui y étaient liées, nous avons suffisamment montré que la favela n'avait rien d'une enclave rurale. Bien évidemment, il est des habitudes culinaires et linguistiques typiquement rurales mais le favelado se considère comme un habitant de la ville. Les concepts de famille et d'éducation qui ont cours à la favela sont typiquement urbains et souvent en contradiction avec les coutumes rurales; par exemple, certains parents procèdent à une limitation volontaire de leur nombre d'enfants afin de préserver à chacun les chances qu'ils estiment pouvoir donner. En ce qui concerne la « dissolution morale » des favelados, il est certain que la Rocinha est la cachette idéale pour les petits truands; il est tout aussi évident que la promiscuité, l'impossibilité de garder les enfants, la misère et les exemples de banditisme sont autant de conditions qui peuvent entraîner des formes de délinquance chez les jeunes. Pourtant il serait trop simple de généraliser la situation de quelques marginaux qui vivent une délinquance de type primaire qui n'a sans doute rien à envier à sa sœur des quartiers riches — délinquance née de l'ennui et de la surabondance et que personne n'a le courage de voir. L'étude de la place et du rôle du noyau familial montre que les structures sociales ne sont pas si dissolues qu'on veut bien le dire. Environ 90 % des habitants vivent dans une structure familiale de type traditionnel, la discipline familiale et l'autorité du père sont souvent plus respectées à la Rocinha que dans les quartiers résidentiels, bien que la composition familiale soit très semblable à celle de la classe moyenne. La famille est vécue comme une racine mais à la différence de la famille rurale, l'individualisme de chacun de

4. Fondation Léon XIII, *Favelas da Guanabara,* 1968.

ses membres est un moyen de vivre à l'image des familles urbaines afin d'échapper aux contraintes familiales habituelles en milieu rural. Cette tendance montre bien l'équilibre existant entre la volonté et la possibilité d'intégration des favelados à certaines formes de la culture urbaine.

Autres traits de la « culture de la pauvreté » : le fatalisme et la résignation. En étudiant le fonctionnement des associations à la Rocinha, nous avons déjà remarqué que la résignation est souvent due à une claire conscience du phénomène de blocage qu'entretient la situation politique. Il semble au contraire que la pauvreté et l'insécurité rendent le favelado aventureux et profondément optimiste, espérant toujours que lui-même ou ses enfants pourront un jour vivre la vie de la classe moyenne. L'étude de ses aspirations montre combien l'éducation et la culture représentent pour lui un moyen de se dépasser; nombreux sont ceux qui font l'effort d'envoyer leurs enfants à l'école ou qui suivent des cours du soir après le travail. Si le nombre des favelados ayant suivi des études primaires est peu important à l'heure actuelle, on peut estimer que 60 à 70 % des enfants des quartiers bas sont scolarisés, preuve supplémentaire de la volonté d'intégration des habitants de la Rocinha à la vie urbaine.

Quant au manque de culture hygiénique, à l'absence de soins et à la « nocivité » de la favela, il s'agit d'un argument cher à ses détracteurs. Et de fait, la favela est un véritable bouillon de culture; les égouts à l'air libre, les détritus qui dévalent la pente pendant les pluies, la sous-nutrition, l'humidité et l'absence d'infrastructures sanitaires sont autant de facteurs qui rendent les habitants de la Rocinha plus vulnérables aux maladies : environ 60 % de la population est porteuse de vers, des plaies bénignes s'infectent très vite et sont par la suite difficiles à guérir, la sous-nutrition de certains enfants provoque souvent des lésions permanentes, etc. L'eau et les ordures sont à l'origine des infections; l'eau est rare ou chère, elle sert donc plusieurs fois et se récupère un peu n'importe où. Cette menace permanente explique l'importance que prend — peut-être plus qu'ailleurs — la santé dans la vie des habitants de la Rocinha; il est indispensable de souhaiter « une bonne santé » lorsque l'on quitte quelqu'un, car la maladie empêche de travailler et donc de se nourrir. Il n'y a pas de médecin à la Rocinha et, en ville, une consultation coûte la moitié d'un salaire mensuel. Si l'on veut bénéficier du service de consultations gratuites à l'hôpital municipal — où n'exercent pas les meilleurs médecins et où les produits de première urgence font défaut — il faut parfois faire la queue plusieurs jours dans la rue. Les comportements hygiéniques en milieu rural sont inadaptés à la ville et a fortiori, à la favela, mais le migrant modifie progressivement ses habitudes corporelles et vestimentaires. Malheureusement, les conditions extérieures favorables à une action efficace des règles élémentaires d'hygiène sont inexistantes et la situation de précarité financière des habitants ne leur permet pas d'avoir les moyens de l'hygiène qu'ils souhaiteraient.

### *Intégration politique*

Les préjugés de marginalité atteignent aussi le domaine politique et réduisent l'ensemble des comportements du favelado soit à une apathie qui se caractérise par un refus d'intégration à la vie politique, soit à un radicalisme de gauche, conséquence des frustrations.

La vie des associations à la Rocinha montre les difficultés rencontrées par les favelados pour se donner les moyens d'une expression politique dans la défense de leur droit. Depuis la révolution des militaires en 1964, la détérioration de toute forme de conscience politique et la mainmise sur les moyens d'information interviennent pour relativiser notre jugement. L'apathie et la marginalité politique s'expliquent parfaitement en réaction à l'attitude du gouvernement actuel car, comme tous les brésiliens, les favelados sont informés de la vie politique et conscients de l'exploitation et des injustices qu'ils subissent mais ils sont aussi persuadés de l'inutilité et parfois du danger de toute action revendicative.

Le préjugé contraire veut que les habitants des favelas se comportent de manière violente et subversive face à l'ordre social : *« Quand l'industrialisation n'accompagne par l'urbanisation et qu'il n'existe pas une grande masse de chômeurs dont les aspirations sont stimulées par la vie urbaine et que leur satisfaction, même minimale, est impossible, le radicalisme de gauche rencontre alors un terrain fertile... le migrant, socialement mobilisé en quittant la campagne devient l'homme frustré des villes, proie facile de la démagogie des leaders radicaux* [5]. »

Il est vrai que de nombreux favelados travaillant à la ville ont une connaissance quotidienne du niveau de vie de la bourgeoisie dirigeante. A. José dos Santos a décrit les détails quotidiens de la vie des pauvres au service des riches : « Le patron entre chez lui par la porte « sociale »; le travailleur par la cuisine. Le patron marche librement sur les tapis; le travailleur doit marcher sur du papier journal en prenant garde de ne pas abîmer le tapis. Quand le patron est bon, il offre un repas, après le sien, dans la cuisine et dans une vaisselle différente. Le patron voyage en bus spécial, en voiture, en taxi ou en avion; le travailleur voyage dans des autobus comblés ou à pied... [6] » La liste est encore longue mais la conscience de l'inégalité du rapport de force provoque une attitude de résignation qui s'exprimera dans la phrase « ne les laissons pas nous prendre le peu que nous avons » plutôt que dans le slogan « à bas l'oligarchie ».

Les habitants de la Rocinha ne sont ni économiquement ni politiquement marginaux, mais exploités et réprimés; ils ne sont ni socialement ni culturellement marginaux mais stigmatisés et exclus d'un système social fermé. Les attitudes quotidiennes qu'entraîne cette situation sont typiques; la Rocinha connaît, comme tous les quartiers pauvres, de Harlem à Barbès, un climat d'insécurité car à tout moment une baraque peut s'écrouler, la police peut faire une rafle ou bien favoriser par son absence l'action de petits truands. Ce climat est tout à fait « normal » et ne suffit pas à justifier ceux qui décrivent la favela comme un ghetto marginal en utilisant une soi-disant « culture de la pauvreté » satisfaisante pour l'esprit... et surtout pour les intérêts du petit nombre de possédants qui retirent de grands avantages de cette situation.

5. Soares Glauco, « The politics uneven development : the case of Brasil », in *Party system and voter alignments : cross-national perspectives,* Seymour M. Lipsett et Stein Rokkan, Ed. New York, The free Press of glencol, 1969, p. 470.

6. A. José dos Santos; *O biscateiro,* Vozes, Pétropolis, 1972.

# 4. La légende des favelas

Brasilia, actuelle capitale du Brésil, inaugurée en 1960 fut bâtie en trois ans par 50 000 ouvriers. A la même époque, les favelas se multiplient à Rio de Janeiro et dans les grandes villes brésiliennes. D'un côté, c'est le choix politique de l'application à grands frais des théories urbanistiques et architecturales de Lucio Costa et Oscar Niemeyer, consciencieux disciples de Le Corbusier, c'est la création d'une façade pour le monde, l'expression du pouvoir d'une bourgeoisie industrielle ascendante; de l'autre, c'est l'incapacité des mêmes gouvernements à accueillir les migrants qui affluent vers les villes nouvelles, et la naissance de formes urbaines « sauvages ».

Cette contradiction et le conflit qui naît entre ces deux « formes » urbaines, entre ces deux pouvoirs, est à l'image de l'histoire des rapports politiques entre la favela et la ville. Dialogue de sourds, peur et incapacité des gouvernants, choix délibéré et volonté politique, autant d'éléments qu'il s'agit de clarifier dans l'attitude du pouvoir.

Le tiers de la population de Rio... Face à cette réalité, l'interrogation est toujours la même : « Comment les favelas ont-elles pu se développer sans que rien ne soit fait par les gouvernants en place? »

On peut distinguer trois étapes dans la transformation de la politique gouvernementale et des rapports ville-favelas. La première période marquée par la naissance des favelas est celle d'une politique de « laisser-faire ». La deuxième, qui correspond à la naissance de la théorie de la marginalité, voit se développer une politisation des favelas. Enfin, la troisième se dessine depuis quelques années : nous l'appellerons période de récupération des favelas. L'analyse de ces trois étapes permettra d'envisager les perspectives qui s'offrent aujourd'hui aux favelados de la Rocinha et des trois cents autres favelas de Rio.

## Politique du laisser-faire

Brasilia et les favelas, les deux phénomènes s'éclairent mutuellement : la naissance des favelas correspond très exactement au grand développement des quartiers résidentiels de Rio et la fin de la construction de Brasilia marque la naissance des villes satellites et des favelas *autour* de la capitale. Comme leurs compatriotes de Rio, les ouvriers de Brasilia construisirent la façade d'un capitalisme national en pleine expansion, des logements de haut standing pour les fonctionnaires de ce monument du pouvoir. A la fin des chantiers, ces ouvriers pour lesquels rien ne fut construit durent créer eux-mêmes leur propre habitat en périphérie de la nouvelle capitale. Ville — satellite à Brasilia, favela à Rio, le processus est le même. Les raisons de ce développement de l'habitat sauvage dans l'ancienne et la nouvelle capitale ont été expliquées dans les chapitres précédents; l'intérêt économique qui consiste à laisser les travailleurs se loger eux-mêmes sans avoir à participer, par l'intermédiaire de l'impôt, à des programmes de logements sociaux a donc déterminé la première politique du pouvoir face aux favelas naissantes : le laisser-faire.

La loi d'urbanisme de 1936 est révélatrice de cette attitude. On y lit notamment : *« Dans les favelas existantes, il est absolument interdit de construire de nouvelles baraques, d'exécuter des travaux dans les constructions existantes. »* Plus que reconnaître l'existence des favelas, puisqu'elle en interdit leur développement, cette loi avoue l'incapacité du gouvernement à les supprimer, acceptant ainsi l'inévitable conséquence des choix économiques. Par ailleurs, on notera que les législateurs eurent peu de scrupules à se contredire car les favelas sont nées « hors la loi » et affirmer que leur développement est prohibé tout en reconnaissant leur existence, c'est créer un artifice légal inopérant. Les favelas sont utiles, elles ne gênent encore pas trop et les pouvoirs publics promulguent un texte qui laisse paraître leur volonté de défendre la loi. Tel est l'unique contenu de cette politique.

Très rapidement, la loi de 1936 ne suffit pas au contrôle de la croissance des favelas. *« A partir de 1940, la favela cesse d'être l'installation provisoire d'une population à moitié nomade... la favela marque le paysage de la ville, représente une dimension de sa croissance et constitue un problème qui appelle l'attention du gouvernement fédéral et de l'administration du district fédéral* [1]. » Une commission préfectorale chargée d'étudier le problème tente de proposer des solutions : elle échafaude un plan d'assistance sociale et suggère la construction d'habitations populaires. La forme d'assistance choisie est totalement inadaptée mais préfigure déjà la tendance bureaucratique qui consiste à créer des zones pour prolétaires, camps d'assistance, véritables ghettos sociaux qui sont les prémices d'une politique d'*apartheid.* En 1942, la préfecture lance un plan de construction de « parcs prolétaires », afin de « transformer les favelas immondes où vit une population de 30 000 habitants en harmonieux « parcs prolétaires » où l'hygiène, l'éducation et la santé morale et spirituelle sont cultivés [2] ».

En mai 1942, le *parque proletario da Gavea, parque nº 1* ouvre 550 maisons, une église, un poste médical, un centre d'assistance sociale, une école d'éducation physique, une crèche et un poste de police... aux favelados qui ont un travail légal dans la zone Sud et sont enregistrés au poste de police. Bien peu sont ceux qui répondent à ces deux exigences et le parc profitera à de petits fonctionnaires. Pourtant, la formule plaît aux pouvoirs publics — auxquels on ne pourra reprocher de n'avoir rien fait — et la presse accueille l'expérience avec enthousiasme, la solution semble trouvée!

Vers la fin 44, le journal *Globo* publie un article sur la favela *Praia do pinto,* appelée « la cité merveilleuse » [3]; dans le dernier paragraphe, intitulé « Comment en finir avec les favelas », l'auteur recommande la solution des parcs prolétaires mais ajoute « il faudra encore beaucoup de temps avant que les favelas disparaissent et avec elles toute une série de misères, de maladies et de pourrissement social ». L'auteur se trompe d'autant moins que l'effort de la préfecture est symbolique. Entre 1941 et 1950, il se construit chaque année environ huit cents maisons prolétaires. Habitat trop cher, inaccessible à la bourse des migrants, loin des lieux de travail, mal desservis et sans infrastructure... projets inadaptés et inefficaces.

1. L. Parisse, *Favelas do Rio de Janeiro, op. cit.*
2. *O. Jornal.* 30-6-43, article de Prof. Estado de Morais.
3. « Cité merveilleuse », nom donné à la ville de Rio; article du journal *Globo* du 11-11-44.

**Politisation des favelas**

Avec la multiplication des bidonvilles apparaissent les premières contradictions et dès 1945 la favela change de statut : les « petits groupements de baraques perdues entre les arbres » vont devenir des « lieux de subversion dont la taille croissante risque d'asphyxier les quartiers résidentiels » ou des « lieux de perdition qui gâchent le site de Rio ».
Lors des élections de 1945, le PCB (parti communiste brésilien, aujourd'hui interdit) devient le troisième parti du district de Rio avec un peu moins du tiers des votants. Deux années plus tard, lors de nouvelles élections, son audience s'accroît encore. C'est alors que commence, en mai 1948, ce qu'il est convenu d'appeler la « bataille de Rio ». Face à cette « flambée rouge », le gouvernement prend peur car les partis politiques travaillistes et communistes ont choisi les favelas comme cheval de bataille afin d'achever leur conquête du pouvoir. De nombreux leaders politiques de gauche vont sur le terrain pour gagner des voix grâce à l'aide des *cabo,* habitants des favelas qui, moyennant quelques compensations, militent pour eux et organisent leurs visites.

En mai 1948, Carlos Lacerda, journaliste, dévoile les insuffisances du gouvernement et propose un programme d'action qui n'est rien d'autre que celui du parti socialiste. Pris de court, le gouvernement truque le recensement qu'il a fait réaliser quelques mois plus tôt et fait publier de nouveaux résultats diminués de moitié [4]. Les remous politiques sont importants et atteignent le président de la République qui promet des aides de l'État; le préfet nomme des commissions et promet de reloger les habitants de cinquante favelas en créant 40 000 logements. Fondée en 1946 à la suite d'un accord entre la préfecture et le diocèse, la Fondation Léon XIII est chargée du programme de « récupération des favelas ». Les esprits se calment, le temps passe mais aucune action n'est véritablement engagée; la préfecture gagne cependant la bataille et Carlos Lacerda écrit : *« Une fois de plus, c'est l'ineptie, la médiocrité, la routine bureaucratique des intérêts inavouables dont le destin est lié à la favela qui ont vaincu ».* Malgré son échec apparent, la bataille de Rio a apporté deux éléments nouveaux; d'une part, les favelas se sont organisées et sont entrées comme une force nouvelle dans le jeu politique, d'autre part, l'action de Carlos Lacerda a fait prendre conscience à la société de l'existence et de l'importance de ses bidonvilles, comme en témoigne un article du *Globo : « Nous observons la maladie, la honte et le crime que sont les favelas et nous clamons qu'il n'y a pas de problème plus grave dans la capitale du pays* [5]. *»*

Durant les années qui suivirent, déclarations de bonne intention, attaques contre la préfecture et réponses se succédèrent par voie de presse sans que rien ne soit fait pour stopper la croissance des favelas. La raison pratique de cette inefficacité sera mise au jour par le simple calcul d'un ingénieur qui révélera que pour reloger les favelados et accueillir les nouveaux migrants, il

4. Fin 1947, un premier décompte fut entrepris et publié le 23 mars 1948 par le Département de géographie et de statistique de la préfecture : 283 350 favelados, soit 14 % de la population de Rio, habitent 119 favelas. Le recensement officiel de 1948, réalisé par le même service, fut publié après l'intervention de Carlos Lacerda : il dénombre 138 837 habitants (7 %) répartis dans 65 favelas. Cf. L. Parisse, *op. cit.,* p. 97.

5. Cf. *O. Globo* du 16-2-52.

faut construire dix mille maisons par an *pendant quinze ans,* or, la seule construction de dix mille maisons nécessiterait aujourd'hui la mobilisation de l'ensemble des forces productrices de la ville pendant dix-sept mois. Le problème n'est donc pas près d'être résolu mais personne n'y prend garde et les esprits continuent à s'échauffer dans des débats passionnés. Il est difficile de faire la part entre l'inévitable « peur des rouges », les intérêts privés et l'humanisme assistancialiste. L'Église n'échappe pas à ces catégories quand, en 1961, elle déclare : *« L'Église juge inajournable l'intervention dans les favelas... parce que le nombre des favelas augmente de jour en jour, la beauté de la ville et la richesse des édifices de la zone Sud choquent d'une manière criarde avec les baraques infectes, sans eau, sans électricité et sans égouts. Il n'est pas fondamental de pouvoir résoudre des problèmes complexes comme ceux des favelas, mais de manifester les intérêts de l'Église, rappeler son exemple à l'intention de tous et stimuler l'union de force autour des questions vitales pour le bien commun* [6]. » Il ne s'agit plus, dans ce vocabulaire, de « récupérer » les favelas mais de « salut » ou de « rédemption » des favelados, et ceux qui se « consacrent à sauver » les favelas font une « œuvre messianique ». En 1960, Don Helder Camara, Évêque de Rio déclare : *« L'idéal serait d'arriver à l'extinction totale des favelas pour la commémoration du quatrième centenaire de la fondation de la ville* [6]. *»;* cinq ans plus tard, il doit, lui aussi, avouer son impuissance : *« En finir avec les favelas n'est plus qu'un idéal. ».*

1964 marque un tournant dans l'histoire brésilienne, les militaires prennent le pouvoir et, petit à petit, les rapports politiques se transforment. Dans le cadre de la nouvelle idéologie de « sécurité nationale », tous les mouvements de gauche sont interdits et pourchassés, la majorité de la population est donc exclue des schémas du pouvoir même en tant que simple groupe de pression. En 1968, les militaires lancent une véritable offensive contre les favelas en créant trois organismes : le CHISAM (Coordination de l'habitation d'intérêt social dans l'aire métropolitaine); la COHAB (Compagnie de l'habitat) et la BNH (Banque nationale d'habitation). La BNH invente rapidement le système financier le plus avancé d'Amérique latine afin de construire l'habitat social qui manque au Brésil. Les fonds sont prélevés à la source de tous les salaires, de sorte qu'en 1974, le financement de la BNH représentait 20 % des investissements de l'économie nationale. Or, environ 80 % de ce financement vient des prélèvements sur les salaires les plus bas alors que, très rapidement, les objectifs originels de la BNH seront oubliés au profit de l'aide aux constructions de luxe et aux infrastructures de prestige. Pourtant, quelques opérations de *conjunto habitacional* (habitat collectif social) furent réalisées sous la tutelle de la CHISAM qui prit les moyens de supprimer les favelas trop visibles et trop gênantes pour les compagnies immobilières. Un exemple extrême de ces pratiques concerne la favela *Praia do Pinto.* En 1969, les 16 000 habitants de cette favela située à l'extrémité du quartier résidentiel de Leblon, alors en pleine expansion, furent sommés de quitter les lieux pour permettre la réalisation d'un parc, plus apte à valoriser le site. Comme les choses n'allaient sans doute pas assez vite, un feu prit accidentellement et anéantit la favela en une nuit. La méthode rappelle les moyens employés pour

6. 10 mai 1960. Acte de réunion du Conseil de la Cruzada Saõ Sebastiaõ (CSS).

7. On raconte que dans un *conjunto,* un ancien favelado a recouvert les murs de son ancien logement avec des planches de bois récupérées afin de reproduire l'aspect de son ancienne baraque... en attendant de retourner dans une favela.

lutter contre la peste, à Londres, au XVIIe siècle. Le lendemain de cette nuit tragique, la police emmena les sinistrés à l'aide de camions à ordures dans un *conjunto* de la grande banlieue. Quelque temps plus tard, des édifices de luxe de 27 étages remplaçaient la favela. Depuis ce drame, chaque favelado est conscient des menaces qui pèsent sur les favelas et tous les mouvements de protestation ou de résistance sont jugulés par le régime. En 1974, 41 favelas avaient déjà été supprimées et leurs habitants déportés en grande banlieue dans des villes dortoirs, véritables dépotoirs au nom évocateur de *Paciença* ou de *cidade de Deus.*

Dans ces cités, l'absence d'infrastructure et d'emploi rend les habitants entièrement dépendants de la ville. Les moyens de transport quotidiens sont insuffisants et coûtent mensuellement jusqu'à la moitié d'un salaire minimum. Le favelado, brutalement arraché de la ville connaît alors de très grandes difficultés pour survivre dans ces ghettos où la violence et la délinquance sont tels que la police n'ose plus venir et que certains chauffeurs de bus refusent d'assurer les liaisons avec la ville. La vue qui représente un *conjunto* de la zone Nord, au fond de la baie de Rio suffit à illustrer la vie quotidienne dans cet univers concentrationnaire : grande barre de quatre niveaux, plan carré, voirie périphérique...

Les résultats de cette politique « musclée » sont nombreux. Tout d'abord, il est important de noter que malgré l'ampleur des déportations, les favelados concernés sont en proportion aussi peu nombreux que ceux qui furent logés à partir de 1942 dans les parcs prolétaires. Environ 10 % des favelados furent obligés de quitter la ville, et les favelas continuent néanmoins à croître et à se multiplier en dépit des exemples de répression donnés par les pouvoirs publics. Inadaptée au problème posé en terme technocratique (les déportations ne suffisent même pas à stopper la croissance des favelas), inadaptée en terme social et humain, la politique des pouvoirs publics depuis 1964 n'est pas à l'échelle du problème. Pire encore, il apparaît maintenant certain que loin d'enrayer la croissance des favelas, la création des *conjuntos* ne fait que la favoriser. La misère de ces cités, leur état d'abandon et la distance qui les sépare de la ville revalorisent les favelas où beaucoup de déportés rêvent de retourner [7]. Les difficultés financières (retard dans le paiement des loyers) ont déjà décidé de nombreuses familles à regagner leur favela. Une étude récente indique que 53 % des habitants des *conjuntos* désirent retourner dans les favelas et que 80 % le feraient si elles étaient urbanisées [8].

Pourtant, plus efficace que les actions des gouvernements précédents, cette politique permet d'éliminer les favelas les plus gênantes tout en conservant un certain statu quo. Malgré cela, l'harmonie est loin de caractériser les milieux dirigeants : la préfecture n'a pas les moyens de sa politique et réalise que le problème échappe chaque jour un peu plus à son contrôle malgré les pressions de l'opinion publique, choquée par les favelas, et de certains promoteurs pressés de voir disparaître celles d'entre elles qui nuisent à leurs projets.

Comme nous allons le voir à travers quelques exemples typiques, la presse sert de terrain d'échange entre la préfecture qui promet parfois et avoue souvent son incapacité et les promoteurs qui, par journalistes interposés,

8. Renato Paul Boshi et Rose Goldschmit, *Populaçãoes faveladas da Guanabara,* Instituto de Pesquisas do Rio de Janeiro, 1975.

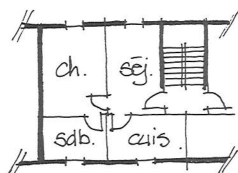
avancent les éternels arguments de salubrité, d'hygiène et de respect de la loi : *« Réellement, ceux qui pénètrent en cachette et construisent sans permis sur un terrain, ni donné, ni abandonné, violant les lois municipales sur l'hygiène et la sécurité des constructions, ont pleine conscience qu'ils profitent de ce qui ne leur appartient pas et qu'ils désobéissent aux normes élémentaires de la vie en société; c'est une action antisociale non équivoque, même pour des gens de la plus élémentaire culture... systématiquement, les autorités judiciaires se refusent à procéder à des expulsions* [9]. » Autre exemple, en 1976, lors du lancement de la formidable opération immobilière sur le front de mer, face à la Rocinha, de nombreux articles annoncèrent le prochain délogement de la Rocinha et les promoteurs allèrent même jusqu'à éditer un dépliant publicitaire représentant le panorama de l'ensemble des constructions (une trentaine de tours de 25 à 30 étages) où la favelle était remplacée par un grand parc. La préfecture souhaiterait bien pouvoir supprimer la Rocinha, elle est trop visible, trop gênante dans ce nouveau quartier en pleine expansion. Faute de pouvoir déménager ses habitants, elle fait installer d'immenses panneaux publicitaires qui la cachent le long de l'autoroute.
Un article du 7 mai 1975 du journal *Estadão* s'intitule « la Forteresse-défi des âmes condamnées »; on y parle d'un labyrinthe, d'un immense ghetto; l'auteur y dénonce « la honte » de l'exploitation des favelados entre eux et conclut : « il faut intervenir pour le bien des favelados ». Cette manière de justifier la suppression des favelas est courante; on fait même intervenir des experts en géophysique qui témoignent du péril qu'encourent les favelas sur les pentes instables des *morros.* Le plus bel exemple de déclarations de ce type est contenu dans un article du *Journal du Brésil* (9-8-76) qui décrit longuement la promiscuité, le manque d'hygiène, le « désordre moral » et affirme : « du point de vue humain, il n'est pas permis d'affirmer que les favelas sont adaptées à la vie de *créatures* » *(sic).* Au milieu de ses contradictions et des pressions exercées par les promoteurs, la préfecture développe les grands thèmes de la marginalité en tâchant de se débarrasser du problème; les favelas deviennent alors le bouc émissaire, le responsable de tous les problèmes qu'elle ne peut résoudre (criminalité croissante, inondation des quartiers résidentiels lors des fortes pluies...) [10].

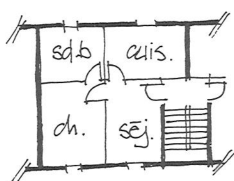
Le statu quo des favelas fut maintenu jusque vers les années 1975, moment où trois éléments nouveaux vinrent transformer radicalement la politique en vigueur : le retour dans les favelas d'anciens expulsés, l'élévation du niveau de vie des favelados et l'accroissement démesuré de la grande périphérie.

Le premier point sera révélé par le *Journal du Brésil* qui, pour démontrer l'échec de la politique de la préfecture, fait témoigner un ancien favelado : *« Pendant quelque temps, j'ai réussi à concilier le travail dans la zone Sud, le transport journalier entre* vila de Penha *(zone Nord) et* Leblon *(zone Sud) ainsi que le loyer de mon appartement. Mais l'année passée, j'ai perdu mon travail*

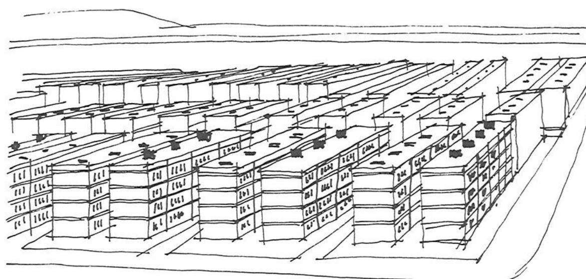
9. *O. Jornal do Brasil,* « A fim da industria das Favelas », 10-8-76.

10. La préfecture n'hésite pas à saisir la moindre occasion. Lorsqu'un beau matin, on découvrit sur la plage, face à la Rocinha, des tonnes d'ordures amenées par la mer pendant la nuit, un portier signala que cela venait de la Rocinha et que des touristes de l'hôtel National en étaient très choqués. Dans le journal du jour, le Préfet écrivit sous le titre : Il faut supprimer la favela », une déclaration dont la logique est digne des hygiénistes du XIXe siècle; il y est affirmé qu'à moins de créer un rempart autour de la favela, il faut supprimer celle-ci pour supprimer les ordures sur la plage... Et de terminer par une réponse digne de Pilate : « comme chacun le sait, ce problème n'est pas du ressort de la préfecture. »

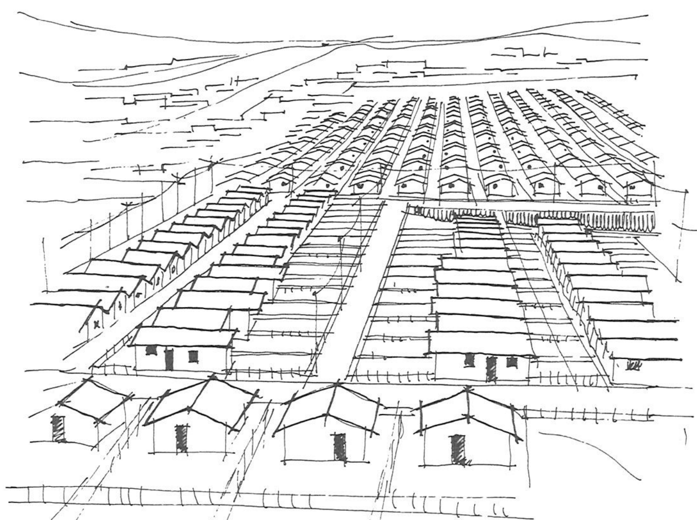



étage courant
plan type



"conjuntos" de grande banlieue



ensemble de maisons populaires
en grande banlieue

*et pendant quelques mois je n'ai pu payer mon appartement. J'ai trouvé un nouveau travail dans la zone Sud et pensé que je ne devais plus payer le loyer, je suis retourné dans une favela et j'ai choisi la Rocinha. Là j'ai construit ma baraque, précaire, mais avec un emploi garanti, l'aide de ma femme comme femme de ménage, et les facilités de transport, j'ai pu renforcer et agrandir ma baraque* [11]. »

La deuxième raison de cette transformation de l'attitude du pouvoir est l'élévation du niveau de vie dans les favelas. Paradoxalement les favelas de la zone Sud deviennent des lieux enviés par les migrants et par ceux qui abandonnent les *conjuntos.* La proximité du travail, une bonne desserte en transports collectifs, la proximité de tous les services qu'offre la ville, l'absence de loyer..., tous ces avantages offerts par la favela n'échappent pas aux plus pauvres. Il suffit d'observer la flambée des prix de vente ou de location des baraques à la Rocinha pour comprendre qu'elle devient un lieu désiré. Cela ne va pas sans déranger les « spécialistes », comme en témoigne un article du *Jornal do Brasil* au titre savoureux de : « les Favelas s'urbanisent le long de la Route Niemeyer ». Comme ses prédécesseurs, cet article dénonce la croissance sans contrôle : « pas besoin de permis, pas de déclaration au cadastre, rien à payer... » puis présente l'événement nouveau : *« Chaque jour s'érigent de nouvelles baraques. Leur construction est rudimentaire et ne fait que marquer l'occupation de l'espace, ensuite avec le plus grand calme et toutes les garanties, les favelados commencent la transformation de la maison en maçonnerie (...) avec vue sur la mer (...) mur en maçonnerie, sol en béton, réservoir d'eau en amiante-ciment, tuile française ou toit terrasse en béton (prévoyant le 2^e^ niveau), fenêtres solides avec fermetures. Tout cela, avec un peu de peinture, décaractérise la construction-baraque, retirant d'elle tout ce qu'elle a de péjoratif et la transforme en maison avec numéro à la porte et antenne de télévision (...) maintenant la favela monte en hauteur, une expansion verticale qui était la caractéristique de la ville de l'asphalte* [12]. »

Le troisième élément résulte des deux autres, les favelas les plus chères, saturées, rejettent les migrants plus pauvres vers la grande périphérie qui s'accroît dans des proportions démesurées, au milieu des problèmes que connurent les premières favelas lors de leur naissance. Les migrants vont maintenant s'installer dans la zone Nord, grande plaine où aucun obstacle ne gêne l'expansion.

### Une nouvelle politique urbaine; la récupération des favelas

A partir de 1977, ces trois éléments vont déterminer une nouvelle politique de la préfecture qui s'efforcera d'utiliser tous ces facteurs pour récupérer les favelas de manière définitive.

Alors que quelques années plus tôt, il était strictement proscrit d'imaginer un quelconque projet d'urbanisation des favelas, la préfecture veut maintenant prendre les devant en utilisant le début d'urbanisation spontanée qui transforme déjà les plus anciens quartiers en véritables quartiers populaires. La

11. Cf. *Jornal do Brasil,* 21-7-76.

12. Cf. *Jornal do Brasil,* 12-4-76.

COHAB, jusqu'à présent chargée de la construction et de la gestion des *conjuntos* en périphérie, élabore à la demande de la préfecture plusieurs projets d'urbanisation de favelas. Parallèlement, afin de contrôler le développement de la périphérie où sont rejetés les plus pauvres, la BNH réoriente ses programmes de financement de maisons individuelles. Quant à la préfecture, elle aurait ordonné à certaines municipalités de la grande périphérie (jusqu'à 80 km environ du centre de Rio) de « geler » les terrains afin de prévoir de futurs lotissements. De la favela à la périphérie, nous assistons semble-t-il à un glissement des préoccupations du pouvoir. L'échelle n'est plus la même et, face aux nouveaux problèmes de la périphérie où naissent d'immenses ghettos, les favelas ne représentent plus qu'un phénomène dont l'importance et la gravité s'atténuent. Les favelas sont en voie d'intégration à la vie urbaine, elles font maintenant partie du patrimoine urbain. Les pouvoirs-publics découvrent aussi que, loin de détourner les touristes, elles apportent une note d'exotisme à la ville et l'on rappelle volontiers que c'est en leur sein que naît le carnaval et la samba... Il y a quelques années, une compagnie d'aviation avait même promu ses vols vers Rio grâce à une publicité révélatrice : « Allez à Rio... tant qu'il y a encore des favelas. »

Pourquoi s'acharner à vouloir les détruire alors qu'elles se suppriment d'elles-mêmes? L'élévation du niveau de vie et la naissance d'une petite bourgeoisie de la favela sont les meilleurs alliés du pouvoir qui réalise que le processus d'urbanisation des favelas épure celles-ci de ses habitants les plus pauvres qui doivent déménager vers la grande périphérie. Le problème consiste plutôt à récupérer politiquement le processus en se servant de la bourgeoisie naissante dans les favelas. Aussi, dans diverses déclarations, le préfet de Rio a-t-il annoncé vers 1980 son intention de tout mettre en œuvre pour urbaniser quelques favelas. La Rocinha est la vedette du projet et les associations d'habitants renaissent, cette fois officiellement. Une commission d'habitants et de techniciens d'État a été constituée pour mettre au point les projets d'urbanisation; la commission élue par 600 favelados représente la plupart des quartiers de la Rocinha. Pour l'instant, aucun projet n'a été élaboré et personne ne sait comment l'urbanisation se fera mais il ne fait aucun doute que, quelle que soit la volonté du favelado, celle-ci se réalisera, au prix de la destruction de nombreuses baraques... Cette nouvelle politique urbaine qui révèle le changement d'échelle de l'opposition entre pauvres et riches dans la ville, peut nous permettre de faire deux hypothèses sur les limites de cette entreprise : La première limite de cette évolution sera sans doute le renversement des valeurs foncières entre les favelas et les quartiers résidentiels en voie de dégradation et de dévalorisation. La favela deviendra peut-être un espace envié alors que les grands édifices de luxe de Copacabana et d'autres quartiers résidentiels se surpeuplent. L'image d'une favela progressivement rachetée par les plus riches à la recherche d'une maison avec un toit, d'un arbre et d'exotisme, l'image d'une favela devenue le quartier le plus cher de Rio n'est pas sans fondement pour un proche avenir. Nous avons déjà pu observer comment certains quartiers populaires, bastions réputés de l'insalubrité à Paris, sont devenus en quelques années des lieux recherchés par les possédants. Il est évident que ce processus se fera lentement et que les favelas ne sont pas toutes au même degré de récupération probable : certaines seront encore supprimées, d'autres réduites mais le processus d'intégration économique semble suffisamment fort pour que cette mutation se réalise très « naturellement ». La Rocinha, comme la plupart des favelas de la zone Sud, est en avance dans cette évolution.

L'autre limite tient à une radicalisation des rapports pauvres-riches à travers un nouveau découpage urbain, une opposition ville-périphérie. Les favelas marquent une époque, celle d'un défi permanent au cœur de la ville. Actuellement en voie de récupération, trop petites pour accueillir les migrants, trop chères pour retenir les plus pauvres, les favelas meurent, la pauvreté dont elles étaient le symbole s'est déplacée vers le seul lieu libre à l'occupation : la périphérie. Cette dernière n'a pas de limite et se transforme lentement en une vaste zone dépotoir, un immense *no man's land* où tous les migrants pourront s'installer sans gêner la ville. La logique de cette tendance aboutira sans doute à un renfermement de la ville sur elle-même; à l'image d'un château ou d'une cité médiévale, elle devra se protéger de l'extérieur, de la périphérie. Les riches au-dedans, les pauvres au-dehors; la ville encerclée et défendue par un cordon policier, son entrée permise aux seuls porteurs d'une carte de travail : cette vision aussi n'est pas sans fondement. Le glissement des favelas vers la périphérie est l'expression d'une géopolitique qui à l'échelle du pays tend à la création de « villes stratégiques », lieux du pouvoir et de la richesse, entourés de véritables déserts-économiques, vaste ghetto des rejetés et des inutiles. La nouvelle politique urbaine est sans doute une politique *d'apartheid* à grande échelle, c'est à ce prix que sont sauvegardés l'équilibre social et la « sécurité nationale ».

## Conclusion

Par ce travail, nous avons essayé de résumer une démarche commencée il y a plusieurs années. Désirant nous situer par-delà la problématique des pouvoirs publics, nous avons voulu montrer la favela dans sa complexité, sans rien prétendre résoudre. Nous pensons en effet, que la solution du problème ne nous appartient pas, seuls les favelados la possèdent en partie; affirmer le contraire équivaudrait à tomber de nouveau dans les tentatives globalisantes et systématiques, apanage technocratique et abus de langage. A nos yeux, le problème est avant tout politique, économique; le phénomène concerne et remet en cause la société brésilienne tout entière et les relations qu'elle entretient avec les sociétés occidentales. A notre niveau, nous croyons que la réponse architecturale et urbanistique existe déjà; il suffit de regarder et de découvrir les favelas.

Ne craignons pas de dire que la favelle nous échappe encore car si elle nous libère d'une part de l'aveuglement avec lequel nous vivons et construisons l'urbain, elle exprime un ailleurs qui échappe aux références habituelles. De l'autre côté de la ville, la société aboutit à un tel chaos que des voix réclament plus de cohérence, une sorte de nouvel Humanisme pour un homme urbanisé, et que les théoriciens, aveuglés par leur souci de rationalité finalisante ne retiennent de la favella que son apparence chaotique ou bien au contraire une image mythique de la société idéale. Qu'est-ce donc alors que la favela? Des mois d'obervation nous ont tout juste permis d'en comprendre la superficialité; la Rocinha reste aussi mystérieuse pour nous que peut l'être la ville pour le migrant. En quarante ans, des architectes aux pieds nus ont construit un lieu de liberté spatiale, une Ville, comme un défi; en quarante ans, ils ont assisté à sa lente récupération, à sa mort. Pour cette raison, la favela est un exemple à nos yeux; plus urbaine que la ville d'asphalte, plus humaine aussi malgré la misère, elle démontre l'échec du modèle occidental et exprime paradoxalement l'existence embryonnaire d'un autre modèle à l'échelle de l'homme. En ce sens, la favela représente peut-être l'émergence, le signe avant-coureur d'un urbanisme post-industriel.

Quelles que soient les recherches et les propositions faites pour résoudre le problème des favelas, personne n'a étudié leur réalité de l'intérieur. La ville regarde la favela comme une entité pathologique, comme un cancer, une gangrène et l'observateur souvent s'arrête à cette image : la favela est différente du modèle urbain, étrangère à toute forme de banalisation, elle est donc anormale et permissive. Qui s'est posé la question de savoir si la favela n'offrait pas déjà une forme de promotion humaine en regard de l'origine des migrants ou des habitats sociaux qui furent construits pour un tout petit nombre d'entre eux? Le non-respect de la différence est la caractéristique principale de l'attitude assistancialiste de nombreux « bien-pensants » rassemblés dans tous les organismes de « récupération » des favelas. Le paternalisme se traduit souvent par un besoin d'efficience ou d'efficacité.

Jusqu'à ce jour, le souci majeur des pouvoirs publics consiste à normaliser, à banaliser les formes urbaines, à gommer les différences trop criardes en référence au modèle occidental. Mais le modèle est inadapté, toutes les solutions de relogement, tous les projets d'habitat social furent des échecs.

C'est pour cela qu'au regard de la favela nous pensons que seul le favelado peut imaginer et créer son habitat, le travail du politique se réduisant à lui en donner les moyens. Or, dans tous les projets sociaux mis en place, le migrant fut toujours considéré comme un arriéré, un sous-homme qu'il suffisait de prévenir la veille pour l'emmener dans un camion à ordures vers un « parc prolétaire ». Alors que le favelado fait quotidiennement preuve de sa capacité de création et d'organisation, il n'est jamais question de le faire participer réellement à des projets pensés et réalisés pour lui. Il suffit pourtant d'observer les favelas pour réaliser qu'une réponse existe là où tout le monde ne voit qu'un gigantesque problème; les récents projets d'urbanisation des favelas prouvent que les mentalités changent mais là encore, les véritables intéressés, les plus pauvres, seront petit à petit exclus.

Paradoxalement, c'est au milieu des contraintes les plus dures que la favela est née, c'est au cœur de la misère que s'est développée une grande variété des formes et des espaces alors que dans la ville d'asphalte, la richesse produisait des répétitions d'identique, des formes pauvres et banalisées. Cela ne peut nous laisser indifférent. Parce qu'elle échappait aux créateurs de valeurs économiques, parce qu'il était impossible d'en tirer profit, la favela s'est affirmée comme le lieu de la liberté de créer des différences, échappant ainsi à l'impérialisme de l'échange. Récemment entrée dans un processus de récupération et de normalisation, l'usage en sera rapidement écarté au profit de l'échange; le lieu sera neutralisé mais son histoire n'en aura pas moins été exemplaire. Pour cette raison, l'habitat de la Rocinha peut être considéré comme une forme urbaine en voie de disparition dans la ville de Rio, et notre étude comme une sorte d'archéologie du quotidien. En ce sens, la Rocinha ne représente plus à nos yeux qu'une forme périmée d'une contradiction du système social brésilien dont l'échelle devient telle que la favela ne peut plus la contenir. Les favelas de Rio se meurent, la périphérie devient synonyme de bidonville; loin de tout, de nouveaux abris se construisent, de nouvelles favelas, immenses.

Fatalité?... Le constat d'échec est fait, l'ampleur du problème est démontrée et sa généralisation sur la surface du globe est totale. La mise en place d'une politique cohérente nécessiterait aujourd'hui de tels moyens économiques et financiers qu'on en parle couramment en termes de problème ou de difficulté. Mais si l'on ose imaginer le futur, dans la logique du modèle actuel, le problème devient une impasse risquant d'entraîner les pays qui connaissent ces rapports de force, dans des conflits d'une rare violence.

Espoir?... Les solutions existent. Elles résident dans la liberté de création des intéressés et dans les moyens qui leur seront donnés par les États. Cet espoir doit nous engager à plus d'imagination et de générosité car c'est de l'avenir de l'Homme dont il est question.

# Annexes

## I — Données économiques

1 — Les salaires à la ville et à la campagne

| | non-agricole | agricole | | non-agricole | agricole |
|---|---|---|---|---|---|
| 1/2 salaire minimum | 1 246 000<br>9,6 % | 1 236 000<br>41,6 % | de 2 à 3 | 1 930 000<br>13,9 % | 32 200<br>1,1 % |
| 1/2 à 1 salaire | 3 560 000<br>25,6 % | 1 290 000<br>43,3 % | de 3 à 4 | 2470 000<br>17,7 % | 16 300<br>0,5 % |
| de 1 à 2 | 4 490 000<br>32,3 % | 396 000<br>13,3 % | plus de 15 | 38 900<br>0,3 % | 335<br>0,01 % |

IBGE extrait de *Movimento* nº 130, 26-12-77.

2 — Concentration des revenus

| Population % | Distribution des revenus 1960 | 1970 |
|---|---|---|
| 50 % | 17,69 % | 13,74 % |
| 30 % | 27,83 % | 23,08 % |
| 20 % | 54,48 % | 63,18 % |
| 5 % | 27,35 % | 36,25 % |
| 1 % | 11,72 % | 17,77 % |

Extrait de *Movimento* nº 114, 5-9-77.

3 — Travail et ration minimum

| Ration essentielle | Décembre 65 | Décembre 74 |
|---|---|---|
| ● Viande = 6 kg | 26 h 24 | 60 h 15 |
| ● Lait = 7,5 litres | 4 h 15 | 7 h 22 |
| ● Haricots = 4,5 kg | 7 h 08 | 11 h 35 |
| ● Riz = 3 kg | 3 h 45 | 8 h 28 |
| ● Farine de blé = 1,5 kg | 2 h 23 | 2 h 002 |
| ● Pommes de terre = 6 kg | 7 h 36 | 6 h 48 |
| ● Tomates = 9 kg | 8 h 24 | 16 h 42 |
| ● Pain = 9 kg | 7 h 48 | 13 h 52 |
| ● Café = 0,6 kg | 0 h 46 | 4 h 35 |
| ● Bananes = 7 douzaines | 4 h 00 | 10 h 06 |
| ● Sucre = 3 kg | 3 h 48 | 2 h 41 |
| ● Beurre = 0,75 kg | 7 h 19 | 8 h 56 |
| TOTAL | 83 h 36 | 153 h 22 |

Source : S. Azevedo « A politica habitacional para as classas de baixa renda » IUPR. Rio de Janeiro, 1975.

4 — Dégradation du pouvoir d'achat

| Décembre | A | B |
|---|---|---|
| 1960 | 9,44 | 199 |
| 1961 | 13,21 | 196 |
| 1962 | 13,21 | 121 |
| 1963 | 21,00 | 103 |
| 1964 | 42,00 | 119 |
| 1965 | 66,00 | 121 |
| 1966 | 84,00 | 101 |
| 1967 | 105,00 | 101 |
| 1968 | 129,60 | 99 |
| 1969 | 187,20 | 97 |
| 1970 | 187,20 | 100 |
| 1971 | 225,60 | 95 |
| 1972 | 268,80 | 92 |
| 1973 | 312,00 | 85 |
| 1974 | 415,00 | 82 |

A : salaire réel
B : salaire absolu
Source : DIESSE (Departamento Intersindical de Estatistica e Estudo Socio-Economico).

5 — Activités des favelados par secteurs économiques

| A | B | |
|---|---|---|
| 10 % | 34 % | Industrie |
| 30 % | 20 % | Construction civile |
| 30 % | 20 % | Services domestiques |
| 14 % | 10 % | Commerces |
| 10 % | 10 % | Transports |
| 6 % | 6 % | Administrations publiques |

A : Rocinha (estimation)
B : moyenne générale (d'après G. Nunes)

## II — Données démographiques

1 — Évolution de la population urbaine et rurale au Brésil (en millions d'habitants)

| Année | Urbaine | % | Rurale | % | TOTAL |
|---|---|---|---|---|---|
| 1940 | 12 880 | 31,2 | 28 356 | 68,8 | 41 236 |
| 1950 | 18 783 | 36,1 | 33 162 | 63,9 | 51 954 |
| 1960 | 32 005 | 45,1 | 38 988 | 54,9 | 70 993 |
| 1970 | 52 905 | 55,8 | 41 604 | 44,2 | 94 509 |
| 1980 | 80 000 | 66,7 | 40 000 | 33,3 | 120 000 |

Source : FIBGE, extrait de J.E. Perlman, *Mito da marginalidade,* ed. Paz e terra, Rio, 1977.

2 — Croissance comparative des populations urbaine et rurale au Brésil (en millions)

| Décade | Population urbaine | | Population rurale | |
|---|---|---|---|---|
| 1940-1950 | + 5 903 | 45 | + 4 806 | 16 |
| 1950-1960 | + 13 222 | 70 | + 5 826 | 17 |
| 1960-1970 | + 20 900 | 65 | + 2 616 | 6 |
| 1970-1980 | + 27 170 | 34 | – 1 604 | 4 |

Ces chiffres nous permettent de remarquer la rapidité avec laquelle s'est inversée la répartition des populations rurale et urbaine : respectivement 31,2 % et 68,8 % en 1940 et 66,7 % et 33,3 % en 1980. Le Brésil a ainsi atteint en l'espace de 40 ans le même taux d'urbanisation que la France, la Suisse ou le Canada. A partir de ces chiffres, nous pouvons calculer par décade le nombre de migrants que les villes de plus de 30 000 habitants durent accueillir :

1940-50 = 2 783 000
1950-60 = 6 615 000
1960-70 = 13 000 000
1970-80 = 15 000 000

37 398 000

3 — Nombre de favelados habitants Rio de Janeiro

| | 1950 | 1960 | 1975 | 1977 |
|---|---|---|---|---|
| Pop. de Rio | 2 374 457 | 3 281 908 | – | 5 154 493 |
| Nb de favelados | 169 309 | 335 063 | 762 000 | 1 000000 |
| % | 7,5 % | 10,2 % | – | 19,4 % |

Ces chiffres sont officiels. Une augmentation d'environ 20 à 30 % du nombre des favelados serait plus proche de la réalité. (Cf. IBGE, extrait de *Nouvelles du Brésil,* Janvier 1978.) Un relevé aérophotographique fait en novembre 1979 sur la préfecture de Rio montre que 32,2 % des *Cariocas* habitent dans les favelas, représentant une population d'environ 1 800 000 personnes. (Cf. *Veja* du 20 février 1980.)

# Bibliographie

## 1 Livres cités

Choay, Françoise, *l'Urbanisme, Utopies et réalités,* Paris, le Seuil, 1965.
Furtado, Celso, *Analise do Modelo Brasileiro,* Rio de Janeiro, éd. civilização Brasileira, 1973.
Lefebvre, Henri, *la Révolution urbaine,* Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1972.
Lewis, Oscar, *La vida, studies in the culture of poverty in San Juan and New York,* New York, Vintage book, 1968.
Loveluck, G., *Habitacão en paises en desenvolvimento. Auto ajuda em habitacão,* Rio de Janeiro, Caderno do CENPHA nº 2, 1974.
Nunes, Gilda, *Rio, Métropole de 300 Favelas.* Petropolis, éd. Vozes, 1976.
Parisse, Luciano, *Favelas do Rio de Janeiro, evolução sentido.* Rio de Janeiro, Caderno do CENPHA, nº 5, 1969.
Pereira de Queiroz, Maria Isaura, *Cultura, Sociedade Rural, Sociedade urbana no Brasil,* Livros technicos e cientificos, Rio de Janeiro, Editoria SA, 1978.
Perlman, Janice, *O Mito da Marginalidade. Favelas e politica no Rio de Janeiro.* Rio de Janeiro, Paz e terra, 1977.
Rapoport, A., *Pour une anthropologie de la maison.* Paris, Dunod, 1972.
Santos, A. Jose dos, *O biscateiro,* Vozes, Petropolis, 1972.
Singer, Paulo, *Economia Politica do urbanizacão,* São Paulo, Cadernos CEBRAP, ed. Brasiliense, 3ᵉ éd. 1976.
Turner, J.F., *le Logement est votre affaire,* Paris, le Seuil, 1979.

## 2. Articles cités

Barbot, Claude, « Favela, problema de planejamento urbano », *Noticias municipais,* Rio de Janeiro, Nov.-Déc. 1960.
Boissonat, Jean, « le Brésil vu d'en haut », *l'Expansion,* nº 109, 1977.
Bulhao, Mario, « Readaptação social com extinção das favelas », *A Noite,* 4-11-43.
Castells, Manuel, « L'urbanisation dépendante en Amérique Latine », *Espace et sociétés,* nº 3, juillet 1971.
*Courrier de l'Unesco* (le), Paris, juin 1976, numéro spécial : « Un toit sur la tête. »
*Dial* (revue) nº 398 (octobre 1977) et nº 464 (juillet 1978).
Dutartre, J., « Aperçu sur la mécanisation agricole au Brésil », nº 41 de la revue de la SCET, 1973.
Lacerda, Carlos, A tribuna da Impresa en *Correio da Manha* (quotidien) (Rio de Janeiro 10-30 mai 1948 et 3 mars 1952).
Lewis, Oscar, « The culture of poverty », *Scientific American,* 215, nº 4, 1966.

Machado, Luis Antonio, « Favela et politique », *Économie et humanisme,* nº 186, mars-avril 1969.

Moura, Vitor tavares de, « Favela de sete polegos », *Folha Carioca,* 1er juillet 1944.

Quijano, Anibal, « La formation d'un univers marginal dans les villes d'Amérique Latine » *Espaces et sociétés,* nº 3, juillet 1971.

Soares, Glanco, « The politics uneven development : the case of Brasil », in *Party systems and voter alignments : cross-national perspectives,* Seymour M. Lipsett et Stein Rokkan, Ed. New York, The free press of Glencoe, 1967.

Turner, J., « The Barriada Movement » *Progressive Architecture,* New York, nº 5, May 1968.

« Housing by People, From the Bottom Up or From the Top Don? » *Architectural Design,* Alternative Approaches to Human Settlements, London, nº 4, 1976.

*Tempo e presenca* (revue), nº 158, mars-avril 1980 (voir en particulier « Migrantes e Migracãoes »).

Vaillant, J.R., « Alerte à la pollution et aux nuisances dans les pays en voie de développement », *Informations et documentations,* BCEOM, Paris, nº 7, 3e trimestre 1972.

Voir aussi les archives des journaux quotidiens : *Jornal do Brasil* et *Estadão.*

## 3. Études et rapports

Amesa, « Plano urbanistico de Alagados », governo do estado da Bahia, 1975.

Azevedo, « A Politica habitacional para as clasas de baixa renda », Instituto Universitario de Pesquisas do Rio de Janeiro, 1975.

Banco National de habitacão (BNH), *BNH em resumo,* périodique (1975 à 1980).

Banque Mondiale, rapport *Habitat,* Washington D.C., 1975.

Departamento de Estatistica e Estudo Socio-Economico (Archives).

Etat de Rio, Secretaria de Planejamento e coordinaçao geral,
- Documento de prioridades : programa desenvolvido pela CHISAM (1972).
- *Favelas removidas e respectivos conjuntos* (1973).

Fondation Léon XIII, *Notas e relatorios* (1947 à 1974).

Goldschmit, Rose Ingrid et Boshi, Renato Paul, *Populaçoes favelada da Guananara,* Instituto Universitario do Rio de Janeiro, 1975.

IBGE (Instituto Brasileiro de Geographia e estatistica), Servicio National de Recenseamento.
- Recenseamento geral do Brasil 1950,
- Censo Demografico.
- Favelas do estado da Guanabara, Rio de Janeiro 1968.
- Censo Agropecuario, 1975.

Lima, Eitel de Oliveira, *Parques proletarios provisorios, algumas considerações,* Departamento de Assistencia Social, Rio de Janeiro, 1960.

Martins, Carlos Estevan et Cardoso, Fernando Henrique, *la Favela : estratificacion interna y participation politica,* travail présenté à la conférence sur la marginalité en Amérique Latine, Santiago 1970.

Nations Unies,

- Conférence des Nations Unies sur les établissements humains. Vancouvers 31 mai-11 juin 1976. New York.
- Annuaire statistique, population mondiale, 1970.

Portugal, Isaura, *Favelas : problema administrativo* et *Favela da Rocinha,* Rio de Janeiro, Pontifica Universidade Catolica, Escola de Servicio Social, 1952.

Relatorio Final da IV reunião anual do consehlo inter americano Economico e social, 19.

Turner, J.F., *What to do about Housing,* in *Dossier 15,* FIDAD (Fond international pour un autre développement), janv.-fév. 1980.

Berger-Levrault. Nancy-778283-6-81
Dépôt légal : 2e trimestre 1981
*Imprimé en France*

## Les pratiques de l'espace

Dans le champ de l'architecture et de l'urbanisme, cette collection se propose d'accueillir des dossiers ou des guides opérationnels correspondant aux différentes *pratiques* de l'espace construit - de sa conception à son utilisation - et incluant l'analyse des *conditions de reproduction* de ces pratiques : l'enseignement, les relations maîtres d'œuvre - maîtres d'ouvrage, le statut de l'architecte, etc.

## Architectes des favelas

"A l'heure où les bidonvilles se multiplient dans le tiers monde, certains gouvernements de pays pauvres refusent de considérer avec lucidité les tenants et les aboutissants de la pauvreté urbaine. Il importe tout au contraire d'intégrer ce problème dans le champ de réflexion de l'architecture, de l'urbanisme et de la sociologie. Il est aussi nécessaire de soutenir les tentatives locales d'une participation populaire à la réhabilitation des quartiers sous-équipés et sous-intégrés. Le livre de Didier Drummond contribue à cette prise de conscience." (Extrait de la préface de Bernard Granotier).



ISBN 2-04-012091-2

D. DRUMMOND Architectes des favelas

dunod